

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES AMOURS ÉHONTÉES
SUIVI DE
MISCELLANÉES DE MA HONTE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MATHIEU PIERRE

SEPTEMBRE 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Il m'est difficile de réfléchir à une quelconque hiérarchie ici. Je fais le choix, honteux, de n'en donner aucune.

Merci à ceux restés en France.

À mes parents, bien évidemment, qui font partie intégrante de mes réflexions, et qui en sont pour la plupart, et peut-être malgré eux, à l'origine. Mon départ leur a été difficile, mais c'était pour le meilleur.

Aux ami·es de ma vie d'avant, qui ne se retrouvent pas forcément tous·tes dans ces lignes, mais qui m'ont toujours soutenu, porté et poussé dans mes projets, et qui ont aussi accepté de me lire parfois. À Adélaïde, Alexis, Amaury, Charlotte, Clotilde, Jonathan, Marie, Michel et Vanessa.

À Antoine, qui ne lira sans doute jamais ces remerciements, mais qui aura contribué, par nos longues conversations nocturnes, par ses connaissances et sa bienveillance, à initier mes réflexions sur le queer et le féminisme, en donnant de la valeur à mes écrits. Et surtout, en m'offrant le droit d'imaginer reprendre des études et émigrer à Montréal.

Merci à ma famille d'adoption montréalaise.

À mes colocs, Hélène, Maggie et Marlène, qui m'ont lu, qui ont vécu mes hauts et mes bas, mes craintes et mes doutes, et qui ont contribué à ce que je trouve mes marques.

À Alex, qui me soutient envers et contre tout depuis dix ans, qui croit en moi et mes textes même s'ils ne le rejoignent pas toujours, et dont le regard critique est un des plus importants à mes yeux. Nous sommes liés par nos échecs.

À Eshaan, qui donne un sens à tout ça, et qui m'écoute souvent et patiemment énumérer à voix haute mes étapes d'écriture : passion planification.

Aux autres ami·es qui font que la vie ici est agréable et que je compte bien y rester longtemps. À Camille, Gabriel, Shawn et Tianna.

Et enfin, merci à Martine Delvaux, ma directrice, à son incroyable disponibilité, ses précieux conseils et sa rigueur. J'ai énormément appris sur moi à ses côtés en me forçant à écrire, recommencer, réécrire, peaufiner, supprimer, déplacer, simplifier, clarifier. Je crois qu'à présent, je vois les choses différemment, et que j'ai trouvé ma voix, enfin. Et pour ça, merci.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
LES AMOURS ÉHONTÉES	1
MISCELLANÉES DE MA HONTE.....	117
<i>Faire genre</i>	119
<i>L'enfant prodigue</i>	120
<i>L'imposture</i>	122
<i>La peur</i>	124
<i>La honte</i>	126
<i>L'héritage</i>	128
<i>L'échec</i>	130
<i>L'envie</i>	135
<i>Le camouflage</i>	137
<i>La culpabilité</i>	138
<i>Le temps</i>	140
<i>Personnage</i>	141
<i>Langage</i>	144
<i>Le geste</i>	146
<i>Écrire queer</i>	147
<i>De l'hontologie à l'autohontofiction</i>	149
BIBLIOGRAPHIE	152

RÉSUMÉ

Sous la forme d'un récit en fragments autofictifs, *Les amours éhontées* explore, à travers des scènes d'amour, parfois des souvenirs ou des projections fantasmées, les expériences amoureuses, romantiques, amicales, familiales, voire nationales d'un personnage-narrateur queer. Ces scènes rejouent, sous différentes variations, les sentiments d'échec, de honte et de fierté jalonnant l'existence du personnage. Il y est question du rapport au père, à la famille, aux amants, aux amitiés, aux choix de vie, et du lien entre le pays d'origine (la France) et le pays d'adoption (le Québec) que le narrateur voit comme l'achèvement de sa volonté d'émancipation et de réalisation. Le cheminement du narrateur va de la volonté d'écrire sur lui-même et ses amours à la volonté d'écrire sur les vies queer qui, même si elles ne partagent pas mêmes doutes et questionnements, n'échappent jamais totalement à la honte et à l'échec. C'est aussi une démarche féministe où la masculinité et les effets de l'hétéropatriarcatisme chez les personnes queer sont interrogés. Ainsi, il passe d'une écriture autobiographique, où la honte se dépose, à une écriture libérée du regard des autres et où le geste d'écriture devient un geste de fierté par lequel ses différences et ses failles sont assumées.

Le volet réflexif, *Miscellanées de ma honte*, est un essai autobiographique sur l'importance du sentiment de honte dans l'écriture queer contemporaine. Sous une forme fragmentée proche des entrées d'encyclopédie (les miscellanées), j'utilise mon expérience personnelle afin de situer ma démarche. Chaque vignette, en apparence indépendante, réfléchit à ce que la honte originelle, l'hontologie queer dont parle le sociologue Didier Éribon, produit dans mon rapport à l'écriture. Celle-ci semble toujours se faire à partir du prisme de la honte. Je cherche ici à comprendre comment ce sentiment de honte semble hanter la littérature queer et la façon dont les auteur·rices la réinvestissent pour en révéler la beauté, s'appuyer dessus et la renverser. L'essai, en se fondant, d'une part, sur ma propre expérience de création, d'autre part sur un ensemble de sentiments (la honte, l'échec) et de situations, explore les différentes manifestations et stratégies d'adaptation et de survie mises en place par l'écriture et grâce à celle-ci pour échapper, voire transcender la honte.

Mots-clés : honte, échec, queer, homosexualité, masculinités, autofiction

LES AMOURS ÉHONTÉES

À tou·tes les honteux et honteuses.
Rejoignons-nous.



*Si je veux afficher un poster de Dean Cain
près de mon lit, pas grave, j'adore le
personnage de Superman.*

*L'hétérosexualité est tellement inscrite
dans la chair du monde autour de moi que
je suppose, et non à tort, que personne ne
voit rien.*

Les amours éhontées, p. 17-18

Je vis à Montréal depuis sept jours. J'ai appelé cette ville de tous mes vœux pendant sept années. Peut-être même plus, en réalité. Cette curieuse impression que tout m'y a mené, que tout m'y attirait sans que je ne m'en rende compte, cette impression-là ne m'a jamais quitté. Pourtant, rien ne m'y prédisposait. Si je n'avais pas eu à y aller il y a presque dix ans, pour ces quelques jours de séminaire, si cela n'avait pas coïncidé avec l'affaissement de tout un chapitre de ma vie, je ne sais pas si je serais là aujourd'hui. Aurais-je tout de même fait des pieds et des mains pour y immigrer et sortir pour la toute première fois de ma routine, celle-là même qu'on m'a appris à protéger contre tout, à ne pas mettre en doute, à ne surtout pas briser ? Quand on mène les choses à leur terme alors que des dizaines d'obstacles matériels, financiers, sentimentaux ou psychologiques, se dressent devant nous, je pense que ces choses sont méritées. J'ai envie de dire que je ne suis pas là par hasard, mais peut-être que dans les faits, je le suis, parce que lorsqu'on dévie de sa trajectoire, quand on saute de son ascenseur social, comme j'aime à l'appeler, on ne peut, au fond, que remercier le hasard. J'ai repris mes marques dans cette ville que j'ai tant chérie, essayant de me dire à chaque pas que je faisais dans ses rues que j'en étais à présent un des millions d'habitants. Un parmi tant d'autres, un gars au milieu de tout un tas d'autres qui vont croiser ma route et s'accrocher à mon cou, car c'est aussi ça que je suis venu chercher ici à travers, ou plutôt derrière, la peur. La peur. Ce mot-là. Je suis persuadé de l'employer tous les jours. Même lorsque je n'ai personne à qui m'adresser, il est dans mes pensées, dans les phrases que j'envoie dans l'éther quand, seul, je me parle à moi-même comme si j'étais un autre. La peur. J'ai peur. Elle passe par ma bouche, se dépose sur ma langue, me colle à la peau, s'infiltré jusque dans mes organes. Il y a quelques années, mes peurs sont devenues paralysantes. Je me réveillais avec elles. Chaque jour était une épreuve soumise à des variables que je me devais de prévoir et d'anticiper. J'ai toujours été prompt à imaginer des scénarios, des histoires de toutes sortes qui fleurissaient dans mon esprit

et parfois jaillissaient n'importe comment au bout de mes doigts, ou dans les cris que je poussais au fin fond de ma chambre. Je m'y amuse encore quelquefois. La liste de mes peurs est longue. Face à un thérapeute qui n'a eu le mérite que de me pousser au cul, ce qui est en soi déjà pas mal, j'ai un jour récité l'entièreté de celles-ci. J'ai peur de j'ai peur de j'ai peur de. « Ça fait beaucoup, hein ? » Sourire gêné. Oui, je sais bien, c'est pour ça que je suis là. Sa réponse a consisté à mettre en place une sorte de rituel, presque un jeu pour détricoter et démystifier le sentiment. J'ai décidé de l'appeler le jeu du « Et au pire, on meurt ». Il s'agit simplement de prendre la peur première et de se poser la question : « Qu'est-ce qui pourrait être pire que ça ? ». Invariablement, avec le psy, je trouvais une situation plus effrayante que la dernière, et puis une autre, et encore une autre, et au bout d'un moment, qui pouvait se produire après une bonne dizaine de sentences, je finissais par en arriver, à chaque fois, à la même conclusion : « Et au pire, je meurs ». Et le psy de me répondre : « Vous voyez, il vous en faut beaucoup avant d'en arriver là, vous êtes un optimiste. Mon rôle, c'est de vous apprendre à être pessimiste ». D'accord, pourquoi pas. J'envisage bien la question du lâcher-prise, de se dire qu'il y a toujours pire, qu'en réalité on ne risque pas grand-chose et qu'avant de perdre quoi que ce soit, d'être abandonné, ridiculisé, malheureux, en souffrance, il y a tout un tas d'étapes qui permettent de permuter, de se raccrocher, de se relever et qu'au pire, on meurt. Une de mes amies à qui j'avais raconté cette thérapie avait ri avec moi de ce jeu. Quelques mois plus tard, après les événements du Bataclan, dans lesquels elle se trouvait, la mention de cette phrase n'avait plus du tout le même sens dans sa bouche. Elle était allée, elle, au pire. Les peurs se sont atténuées, j'ai appris à les gérer, jamais totalement à les faire disparaître. L'angoissé ne peut qu'attendre que son esprit erre vers un autre objet et s'y raccroche. Parfois une autre peur, parfois un dérivatif, rarement une solution. Un autre des thérapeutes que j'ai consultés affirme que l'angoisse et la peur proviennent de l'inaction. Agir réellement pour annihiler toute possibilité de tergiverser, empêcher le sentiment de tourner en rond, de creuser ses sillons en soi et d'y implanter ses rhizomes. Ça a bien fonctionné plusieurs fois. Quand on angoisse de ne pas réussir à terminer un papier, il suffit de s'y mettre pour se confronter à elles directement, les regarder en face et, si on a de la chance, les vaincre. Aujourd'hui, d'autres peurs ont remplacé les plus anciennes. Les nouvelles peurs, cousines des désuètes, ont en commun de cristalliser la déception, celle que je pourrais ressentir envers moi-même, celle que je pourrais ressentir envers les autres. Mais peut-être serait-il plus correct de parler de honte puisque si je devais remonter à l'origine, il s'agirait sans doute de celle de l'échec. Et si je creuse encore, est-ce que je peux atteindre autre chose ?

L'imperfection ? Et au pire, l'humiliation ? Je peux encore trouver pire. Si je creuse encore, je peux y arriver. Peut-être qu'on s'en fiche, après tout, du pourquoi, du comment. Puisqu'il fallait agir, j'ai agi. Et c'est plein d'une énergie nouvelle que j'ai débarqué ici. Non pas débarrassé de tout ce qui me constitue : les peurs sont toujours là, ressassées, incessantes, et harassantes. Peut-être en ai-je vaincu certaines que d'autres viendront bientôt remplacer. Je les entends déjà me tarauder, me traverser, grignoter mon énergie et entraver cette nouvelle vie.

La peur m'a suivi jusqu'ici. Est-ce que je l'ai amenée avec moi ? J'ai l'impression que c'est la nuit, lorsque je dors, qu'elle se manifeste le plus. Pour vérifier, pour voir si elle est là, j'enregistre les sons de mes nuits. Tous les matins, avant de me lever, je les écoute, je me les rejoue. J'entends les portes de mes colocs qui claquent, le chat qui gratte dans sa litière, les déneigeuses qui s'agitent déjà, la nuit, pour ramasser les premiers flocons. Je le fais par précaution. Je ne cherche pas à expliquer quoi que ce soit (ou alors quoi ?), je veux juste savoir, peut-être empêcher la peur de m'atteindre, la faire battre en retraite. Je ne sais pas si ce que je raconte est arrivé. Est-ce que j'aurais pu inventer tout ça ? Est-ce qu'en mettant tout ça par écrit, je ne suis pas en train de lui donner une forme, de la faire advenir dans mon monde, dans mes souvenirs et dans ma vie ? Je ne devrais pas lui donner tant d'importance. J'ai crié cette nuit. Je ne parvenais pas à bouger dans mon sommeil et j'ai hurlé de toutes mes forces comme ça m'est déjà arrivé. Mais ça faisait longtemps, elle n'était encore jamais venue me visiter ici, et la nuit dernière, j'ai clairement senti qu'on me portait un coup aux côtes. J'ai littéralement entendu mon cri éclater entre les quatre murs de ma chambre, et je l'ai vue, elle, dans la pénombre, assise sur ma chaise de bureau, son visage invisible tourné vers moi. Je l'ai fixée. Et puis j'ai ri.

J'ai souvent entendu ma mère dire qu'on ne se souvenait de rien avant l'âge de trois ans. Elle répétait cela à qui voulait bien l'entendre, et encore plus souvent maintenant, depuis qu'elle a des petits-enfants. C'est sans doute vrai. Du moins en partie. Mon plus ancien souvenir est pour le moins curieux. Je me revois tout à fait prendre conscience de mon existence en ouvrant les yeux

dans mon lit d'enfant, dans cette chambre double à l'arrière de la maison, calé entre un petit bureau de bois et l'échelle qui mène au lit superposé où dort mon frère aîné. Le plus étrange : je suis déjà plein de souvenirs. Je connais la maison, je sors de mon lit en sachant exactement quel chemin prendre pour rejoindre la cuisine où m'attend mon petit déjeuner. Je sais quoi faire des ustensiles qu'on a laissés pour moi. Je sais qui sont ces gens bien plus grands que moi et qui s'affairent tout autour. Je sais parler (Qu'est-ce que je dis, ce matin-là? Je ne m'en souviens plus...), je reconnais l'école maternelle où on me mène, ma classe, mes amis, ma maîtresse. Les souvenirs suivants sont plus épars, dispersés, mais celui-ci est clair. Il m'a toujours fait l'effet d'une deuxième naissance, alors même que je ne me souviens pas, bien évidemment, de la première. Je crois qu'à ce moment-là, les peurs ne sont pas encore présentes. Il leur faudra des années pour se frayer un chemin vers moi. Et je crois savoir ce qui les a appelées. En réalité, il y a un autre souvenir plus précoce que celui-ci. S'agissant sans doute davantage d'une réminiscence dont je ne sais pas la teneur en réalité, je l'évoque lors d'un repas de famille où j'ai bu plus que de raison, à ma mère qui vient de prononcer sa sentence. « J'ai une image, presque un flash, d'une tapisserie. Quelque chose de sombre, de bleu, avec des pierrots, et des lunes. » Un sourire incrédule en guise de première réponse. « Oui, y avait ça dans ta chambre, mais tu étais tout bébé, tu ne peux pas t'en souvenir. » « Mais je ne l'ai pas inventé. » Peut-être est-elle déçue que son dicton puisse être contredit, que cette croyance qu'elle a s'avère fausse. Pourtant, ce n'est qu'une image floue que mon moi-nourrisson a enregistrée à force de l'avoir sous les yeux des heures et des jours durant. Pourquoi en revenir à ça ? Pour remonter au tout début et construire la trajectoire banale et sans histoire, pour le moment, d'un gars de campagne. Probablement car peu de temps avant de partir, je me suis rendu compte que les agressions subies durant l'enfance et l'adolescence ne demandaient qu'à remonter. Quelque chose s'est passé à ce moment-là qui m'a brisé et a permis aux peurs d'entrer en moi. Une des premières choses que j'ai faites en arrivant à Montréal a été de chercher sur Facebook ce qu'un de mes agresseurs est devenu. Comme si j'avais avorté toutes mes tentatives de le chercher avant ça et qu'à présent, à presque 6 000 kilomètres, ça ne pouvait plus rien me faire de le voir. J'ai cru que c'était du passé, que ce n'était finalement pas grand-chose, que j'avais oublié, tiré un trait, voire digéré, enterré. Mais il n'empêche qu'à peine arrivé ici, je cherche et je trouve. Rien ne m'y pousse, rien ne m'y dispose. Je ne pense pas à lui tous les jours, loin de là. Ce qu'il m'a fait, outre l'impact psychologique énorme qu'il a provoqué, n'a pas meurtri mon corps. Et c'est sans aucun doute une broutille comparée à ce que d'autres ont pu vivre ou vivent encore.

Je ne suis certainement pas le seul dont la trajectoire a vrillé et en qui les peurs ont élu domicile après un traumatisme, si petit soit-il. Et peut-être que d'autres ont également honte que le passé ait ainsi laissé des traces. Honte à ne pas oser en parler parce qu'on croit qu'on a oublié, digéré, et qu'on rejette la moindre idée que ça ait pu graver en soi une peur constante, une honte de soi et de son incapacité à se défendre, à tenir tête, à répondre, à être quelqu'un qui a de la valeur, en fait. Depuis ces attaques, j'ai l'impression d'être faible. Depuis elles, j'ai l'impression que je suis un enfant qui a besoin de ses parents pour le protéger. Je n'ai pas réussi à rendre les coups, je n'ai pas réussi à faire ce que le monde, la société attend d'un garçon. Quelqu'un l'a vu. Quelqu'un en a profité. J'ai un aperçu de sa vie minable par l'entremise d'un mur Facebook. Il est devenu dégueulasse, peut-être l'a-t-il toujours été. Écrire ces lignes sur lui m'écœure. Mes mots lui donnent une valeur alors qu'il ne sait même pas qui je suis, ni que j'existe encore après ses coups. Il a des enfants, il leur fait à manger des plats tous plus immondes les uns que les autres. Il joue avec eux, pousse des coups de gueule de gars de campagne qui se croit fort parce qu'il balance deux-trois injures, des « m'en bas les couilles/bâtard/fils de pute » sur les médias sociaux, et crache sur cette ville natale qu'il n'a jamais quittée. Et moi, un océan entre nous, je regarde ça et je me demande pourquoi. Pourquoi. Pourquoi. Pourquoi. Pourquoi vingt-deux ans plus tard il refait surface ? Cette histoire n'encombre pas ma vie au jour le jour. Elle ne remonte que sporadiquement, et ne m'a touché vivement que récemment lorsque je la racontais sous le joug de l'alcool. Mais c'est en posant ces mots sur elle, ici, dans ces pages, que je comprends que « des couilles », je n'en ai pas au sens où ils l'entendent. Je ne pourrai jamais être comme eux. Et ils m'en veulent.

J'ai le souvenir d'avoir eu une enfance heureuse. C'est sans doute l'adjectif qui convient. Pourtant, je ne peux m'empêcher, quand je l'interroge, de la voir avec une certaine mélancolie, une certaine tristesse. Je suis un petit garçon plutôt doux et rond, assez éveillé, je crois, et curieux. Un « petit garçon blond », comme aime le répéter ma grand-mère, qui semblera toujours étonnée que mes cheveux, en grandissant, soient devenus foncés. Le jardin arrière de mes grands-parents donne sur une partie de la cour de mon école maternelle, et à chaque récréation, je les cherche. Quand, des fenêtres des salles de classe, je vois passer un chat noir et blanc, quel qu'il soit, je suis toujours persuadé qu'il s'agit du leur. Des années plus tard, lorsque je remets les pieds dans cette école pour

je ne sais plus quelle raison (peut-être est-ce que j'allais chercher mon plus jeune frère ?), un curieux vertige me prend en passant dans la grande salle de gymnastique où se tiennent sans doute encore les lectures des contes des 3 Chardons et la visite annuelle du Père Noël. Puis, en passant devant les toilettes bleu ciel avec ses rangées de mini-cuvettes et sa forte odeur d'eau de javel, les réminiscences se font plus fortes encore. Comme il est curieux que ce soient précisément ces deux lieux qui activent en moi ces remontées incontrôlables, alors que les salles de classe, elles, ne me touchent pas. Peut-être ont-elles trop changé. Je me rappelle pourtant les heures passées à y jouer, une ribambelle de camarades autour de moi qui me regardent dessiner et me passent commande. Je commence toujours mes dessins de dinosaures par la queue et me suis rendu expert dans l'imitation du style graphique des Tortues Ninja et des animés japonais que j'aime regarder avec mon grand frère. Je crois que j'ai relativement peu d'amis dans ma classe. Je distingue, dans ma mémoire altérée, quatre visages : I., petite fille aux longs cheveux blonds, toujours vêtue d'une longue robe flottante ; V., qu'on décrète être mon amoureux ; N., garçon modeste de mon quartier et Q., le fils de la maîtresse. Ce dernier semble avoir, du haut de mes quelques années, la vie que je rêve d'avoir. Il serait plus juste de parler de moyens. Il vient à l'école, un jour, avec une peluche grandeur nature, et saisissante de réalisme, d'Alf l'extra-terrestre. Une autre fois, ce sont ses sneakers lumineuses qui me poussent à tenter par tous les moyens de les dégoter au magasin de chaussures de la ville d'à côté. Les chaussures y sont relativement peu chères et nous n'avons pas les moyens de nous offrir des marques. Q. a les cheveux courts et bouclés, presque gris. Il sourit tout le temps et je l'aime beaucoup, sans le connaître. Je crois qu'on ne connaît jamais vraiment ses amis de la maternelle. Qui sont-ils réellement ? Ils ne doivent tellement pas le savoir eux-mêmes qu'il est peut-être impossible de comprendre pourquoi on se lie d'amitié avec certains et pas avec d'autres. Quand je regarde les photos de classe de ces années-là, je suis presque capable de reconnaître tous les visages. Pourtant, je ne sais pas qui ils sont. Je perdrai de vue ces premiers amis. Je les recroiserai de temps à autres : I. et V. au lycée, N. au catéchisme. Mais le temps, l'enfance puis l'adolescence, ont fait leur œuvre. Nous ne nous connaissons plus. Au collège, sans que je sache réellement pourquoi, mon ancienne maîtresse, qui devait alors être devenue celle de mon plus jeune frère, m'invite chez elle pour passer l'après-midi avec son fils. Nous nous croisons régulièrement dans la cour du collège, mais ne nous adressons pas pour autant la parole. À cet âge-là, le contact est encore relativement facile, mais les personnalités commencent réellement à peser dans la balance des relations humaines. Il m'est curieux de mettre les pieds pour la première fois

dans cette maison. La maison de ma maîtresse d'école, la seule dont je me souviens et qui a posé les bases des connaissances que j'ai aujourd'hui. Depuis la fois où on m'attendait à la sortie de l'école, puis celle où on m'a éclaté le front contre un mur, je n'ose plus sortir de chez moi que pour aller, bien obligé, au collège. Le simple fait de marcher dans la rue, seul et même accompagné d'un ami, m'angoisse jusqu'à la moelle des os. Mon regard cherche mon agresseur partout, et le voit dans n'importe quel visage. Si je le croise, s'il me voit, ça se reproduira. Aussi, je bénis ma mère de me déposer en voiture, ce jour-là, et je passe l'après-midi avec Q. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Nous jouons un peu aux jeux vidéo, mais sa passion pour les courses et les motos creuse un écart indéfectible entre nous. Il me montre la petite cylindrée qu'il semble bricoler, avec son père sans doute, et je me sens encore une fois différent des autres garçons. Les voitures ne m'intéressent pas, les motos ne m'intéressent pas, la bagarre, le soccer, le sport, le bricolage, ou faire chier les autres ne m'intéressent pas non plus. Pourtant j'admire Q. Sans doute n'est-il pas le même genre de garçon que moi. On ne le fait pas chier, lui. On n'oserait pas. Il doit répondre, ne pas hésiter à frapper pour défendre son honneur, et peut-être même sa vie. « Oh j'ai un truc à te montrer ! Viens voir ! » me dit-il soudainement avant de me mener jusqu'à la chambre parentale. On imagine difficilement ce qu'il peut se passer dans la tête d'un enfant qui se retrouve face au lit double de sa maîtresse d'école, quand son fils ouvre un tiroir secret situé sous une massive armoire de chêne pour en sortir des VHS dont les jaquettes montrent des hommes et femmes dans des positions qu'il n'a encore jamais vues. C'est peut-être une de mes premières confrontations avec l'image pornographique. J'ai déjà vu des photos dans les magazines que planque mon frère, et même des films érotiques à la télévision. Mais là, il s'agit de véritables actes sexuels. On voit nettement sur les jaquettes d'énormes pénis veineux devant des visages de femmes, ou les pénétrant. Ça fait rire Q. de me montrer ça. Il ne doit pas se rendre compte de l'incongruité de la scène, pour moi. « On en regarde une ? » « Non ! Ma mère pourrait rentrer n'importe quand ! » C'est vrai. Et il vaut sans doute mieux mettre fin, tout de suite, au malaise de la situation. Je crois que je n'ai plus jamais reparlé à Q. après ça. Ce n'est pourtant pas cette anecdote, aussi incongrue soit-elle, qui s'est mise entre nous, qui a fait que nos chemins ne se sont pas recroisés. Non, juste le temps, toujours le temps. On passe sa vie à tenter de tisser des liens, et elle à les défaire.

En ce moment, un rien me replonge dans les souvenirs d'enfance. Je ne sais pas si c'est un bilan que je cherche à produire de ce qui me semble être mon ancienne vie ou si tout ça est annonciateur de quelque chose de plus profond s'apprêtant à jaillir de moi, mais ça vient de se produire à nouveau. Le froid est tombé, cette nuit sur Montréal. En arrivant devant l'école secondaire où je travaille, je ne prends pas garde et mon pied droit dérape. Je glisse pendant un long moment avant de m'écraser les fesses au sol. J'ai le temps de prier pour qu'aucun élève ne m'ait vu. Je conserve encore la gêne de celui qui vient d'un pays où il ne neige presque plus. J'ai le souffle coupé un instant. Je ne me fais pas mal, mais je reste pourtant immobile. Je ne suis plus là. Des images, d'abord floues, montent en moi. Je me vois m'élancer hors d'une chambre au moment où retentit une sonnette stridente. Je sais que je ne suis pas plus heureux que ça de devoir partir, mais sans doute que l'excitation des jeux de l'après-midi et l'habitude quasi rituelle de l'arrivée de ma mère m'ont conditionné à l'idée qu'il n'y a, de toute façon, aucune possibilité de prolonger ces moments-là. J'ai passé l'après-midi, comme de coutume, à pied de chaussettes. Aussi, ai-je totalement oublié que le parquet lustré des escaliers de la maison de C. n'en est que plus dangereux. Je sais qu'il m'y suit et je ne prends pas même la peine de me tenir à la rampe lorsque je vois du coin de l'œil sa mère faire entrer la mienne dans le hall puis refermer la porte. Dévalant quatre à quatre les marches, quand je dois bifurquer pour entamer le virage qui me mènera à la dernière ligne droite, un de mes pieds dérape et part en avant. Je ne tombe pas tête première, mon petit corps part en arrière et se réceptionne sur les fesses. Je ne comprends pas ce qui m'arrive d'abord. Dans une sorte de cadence saccadée, je continue de glisser et chaque impact contre les marches déploie un choc qui traverse mon abdomen, mon diaphragme et ma cage thoracique, pour finir sa course dans mes mâchoires. En une fraction de secondes qui me paraît s'étaler dans le temps, je me retrouve sur la dernière marche, dans un état de choc, incapable de reprendre ma respiration. Mon regard se pose sur celui de ma mère, restée droite et immobile, devant la porte fermée. Je tente de l'appeler, mais en vain. Seuls de faibles sons parviennent à sortir. Elle ne bouge pas. Comme dans un cauchemar où il est impossible de crier, j'étouffe là au pied de cet escalier géant, ma mère et celle de mon ami me fixant, ce dernier resté plusieurs marches plus haut, tétanisé lui aussi. Sa mère se penche vers moi, me fixe de son regard profond, pose une main sur mon épaule et l'autre sur ma poitrine. Mes yeux oscillent entre ceux de ma mère, toujours en retrait, immobile et impuissante, et ceux de la mère de C., que je n'ai jamais vue si proche et préoccupée par moi. De la voix calme que je lui connais, elle m'intime de me calmer, de ne pas essayer de crier et de simplement recommencer à respirer

doucement. Elle prend une grande inspiration par le nez et souffle par la bouche, m'encourageant à l'imiter. Je suis incapable d'expliquer ce qui se passe, mais alors que je crois mourir asphyxié face à ma mère, en bas de l'escalier, quelque chose éclate et soudainement, la sensation de brûlure qui me barre le diaphragme s'estompe et l'air peut à nouveau circuler. La mère de mon ami me ramène. Elle m'aide à me relever et m'accompagne jusqu'à la porte. Je ne me souviens plus des paroles échangées avec ma mère, ni des remarques qui ont pu être faites par rapport à cette chute, mais une fois assis à l'arrière de la voiture, je dirige une dernière fois mon regard vers la maison. C., debout à l'endroit même où je mourais quelques minutes plus tôt, regarde fixement ma mère attacher ma ceinture de sécurité. La porte se referme sur son sourire triste. Je l'ai rencontré à l'école primaire. À cette époque où il semble être quasiment naturel de se lier d'amitié avec les gens de sa classe, il est devenu immédiatement mon meilleur ami tant nos goûts et nos intérêts sont communs. Nous parlons souvent des films fantastiques et de science-fiction que nous parvenons de temps à autre à voir dans la petite salle de cinéma de notre ville, nous amusant parfois à en retranscrire, à la seule force de notre mémoire, le scénario sur des feuilles volantes que nous perdons à chaque fois. C. est tête en l'air, il oublie de me ramener tel ou tel jeu que je lui ai prêté. Il semble ne jamais coiffer ses cheveux noirs et porte presque invariablement le même ensemble de jogging en peluche verte. Nous nous disputons toujours la première place au classement de nos bulletins alors qu'il n'y a pas de compétition entre nous. Nous ne sommes pas exclusifs, d'autres garçons de la classe composent notre petit groupe, mais il n'y a véritablement qu'avec C. que je ressens une proximité qui fait que je me sens compris par lui. Nous pouvons parler des heures durant de *Jurassic Park* et des dinosaures, de ce qui va se passer dans les prochains épisodes de *Dragon Ball Z* ou des derniers jeux vidéo que nous venons d'essayer. Je pense que j'essaie de l'impressionner, sans m'en rendre compte, ou tout du moins de me rendre intéressant à ses yeux. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de m'interroger sur les raisons pour lesquelles C. a été inscrit par ses parents dans la même école que moi. Ce n'est que quand il m'invite à passer un mercredi après-midi chez lui, pour la première fois, que l'idée m'effleure, pour aussitôt disparaître tant elle m'apparaît vide de sens. Il y a une bonne dizaine d'écoles bien plus proches de chez lui qui vit sur la partie la plus élevée du centre-ville. Les élèves de notre école primaire proviennent tous du quartier ouvrier, un peu en périphérie de la ville, dont je suis moi-même issu. Au fil du temps, les usines de filature qui ont fait la gloire et le prestige de celle-ci ont périclité et il ne doit en rester plus qu'une ou deux en fonction. Aussi, toute une partie de mon quartier a vu son niveau de vie baisser, les corons se remplir de familles aux

revenus plus que modestes et les « cités nouvelles », sorte d'alignement de dizaines de petites maisons à deux étages mansardés en kit toutes identiques, pulluler. Nous avons interdiction, mes frères et moi, de nous promener seuls dans ces quartiers. Mes parents, alors même que nous ne provenons pas d'un milieu aisé, ont cherché toute leur vie à s'émanciper de la classe ouvrière et, s'ils y sont plus ou moins parvenus, refusent que leurs enfants puissent être influencés par ce milieu qu'ils considèrent comme prolétaire. Ceux qu'ils appellent la « racaille » vivent pourtant à quelques mètres à peine de la maison de plain-pied qu'ils ont fait bâtir l'année de ma naissance. Nous nous trouvons au numéro 1 de la rue, et si nous la descendons, nous arrivons dans ce qui m'apparaît alors, influencé par les discours parentaux, comme la cour des Miracles. Il n'en est évidemment rien, mais la force de stigmatisation qui s'est emparée de toute une partie des « nouveaux bourgeois » les pousse sans doute à dénigrer ceux qui se sont retrouvés à vivre dans ces cités sans charme. Et le fait qu'une vie de quartier y semble bien plus prégnante, dans la mesure où tous les enfants s'y connaissent et jouent ensemble dans les rues et sur les trottoirs, n'y est sans doute pas pour rien. J'ai ainsi intégré que tout ce qui se trouve derrière notre maison est à éviter, comme me le fait comprendre mon père lorsque je me lie quelque temps plus tard avec certains enfants du quartier et qu'il voit d'un mauvais œil que je me rende chez eux ou que je les fasse entrer chez nous. L'important est de garder la face, de donner le change malgré les assauts incessants et répétitifs du chômage, de créer l'illusion à travers la mise en scène d'une maison neuve et entretenue que nous ne faisons pas partie de ce groupe. Le jardin qui encercle les quatre murs foisonne de massifs de fleurs, de rosiers, d'arbres en tous genres, de petites installations pittoresques, telle cette vieille charrette en bois qui finira par complètement pourrir sous les quantités de pluie tombant sur cette cuve qu'est notre ville. Le but de mes parents est de gagner le concours des maisons fleuries, reconnaissance ultime de leur réussite sociale. Et je suis fier, sans savoir pourquoi, lorsqu'ils remportent le premier prix une année, et indigné lorsque la Némésis de ma mère, sa voisine, nous détrône l'année suivante. Je me souviens de la curieuse impression que je ressens la première fois où ma mère me dépose devant chez C. Il vit dans une maison de maître aux allures de manoir. Ses vieilles briques rouges typiques de la région semblent différentes de celles qui composent les murs de la mienne. La façade avant est envahie par un lierre grimpant indiscipliné qui en masque presque les fenêtres. Derrière le lourd portail de fer forgé vert, un imposant bâtiment symétrique et chargé d'histoire m'appelle. En y pénétrant, un parfum étranger et entêtant envahit mes narines. Je le sens toutes les fois où je me rends chez C. Il n'est pas question

de me faire visiter les lieux. C. et ses frères vivent dans une sorte d'indépendance de leurs parents qui m'étonne. Leur père est le psychiatre de la ville (on dit volontiers qu'il a épousé une de ses anciennes patientes), je ne le vois que très rarement et je ne m'en plains pas : je le trouve très étrange, bien que calme et posé, et j'ai toujours l'impression qu'il me regarde avec méfiance et dégoût. Je préfère bien plus leur mère, dont je ne sais presque rien, mais qui tout en étant présente m'apparaît comme un fantôme qui erre de pièce en pièce. Bien souvent, elle part se réfugier dans sa chambre et nous prévient qu'elle va faire une sieste pendant une heure ou deux. Je ne comprends pas qu'elle puisse se dérober ainsi à ce qui m'apparaît, à l'époque, comme les tâches d'une mère de famille. Je n'ai jamais vu la mienne aller se coucher en pleine journée, et je sais qu'elle occupe ses mercredis et samedis après-midi (les seuls jours où nous sommes autorisés à aller chez nos amis, ou à les faire venir) à repasser ou laver sa maison de fond en comble. Je vois pourtant les tas de linges propres dans des paniers près d'une table chez C., je vois aussi les livres qui traînent sur toutes les tables et les jeux posés à même le sol. Je suis fasciné par cette maison dont toutes les vastes pièces communiquent et que nous pouvons traverser d'une traite. J'admire avec quelle désinvolture C. et ses frères peuvent se préparer un bol de céréales à n'importe quel moment, ou se servir dans un réfrigérateur qui recèle mille boissons, quand bon leur semble. Au premier étage, après avoir grimpé le large escalier semi-ouvert qui traverse la maison en son centre, nous arrivons dans un autre hall qui ouvre sur les quatre chambres et la salle de bain. La plupart du temps, aucune des portes n'est fermée et il n'est pas rare que C. m'emmène dans les chambres de ses grands frères pour me montrer leurs dernières acquisitions en matière de produits dérivés de tous les dessins animés japonais que nous regardons. Ils ont accès à tout un tas de choses qui semblent provenir d'un ailleurs lointain qui m'est totalement inconnu. Les lits sont défaits. Quelques vêtements jonchent les sols, et d'autres livres, jeux et jouets ne sont pas religieusement rangés dans des armoires ou posés sur des étagères accrochées aux murs, comme chez moi. C'est là que nous imaginons nos histoires, que nous créons des personnages sortis tout droit de notre imagination et que nous nous mettons en scène dans des dessins ou des jeux de rôles absurdes et calqués sur les séries AB Production que nous regardons alors à la sortie de l'école. Parfois, nous poussons nos jeux jusqu'au grenier, à l'étage juste au-dessus. S'il n'est pas aménagé, il est suffisamment éclairé par de minuscules fenêtres et organisé pour que nous l'imaginions comme un appartement dans lequel nous vivons en colocation. Je jalouse sans doute un peu sa vie à cette époque. Je ne suis absolument pas malheureux dans la mienne, loin de là, mais la puissante différence entre ce qui se

passé, chez moi et chez lui, m'interroge. Flotte une atmosphère d'oisiveté chez lui qui crée chez moi, l'espace d'un après-midi, une sorte d'échappatoire, une bulle qui me permet malgré tout de comprendre, par effet de contraste, ce que je possède. Je n'ai pas l'audace de juger ou d'émettre ne serait-ce qu'une hypothèse sur l'épanouissement de C. et de sa famille ou même sur leur équilibre. Ce que je sais en revanche, c'est que lorsque nous partons au collège, chacun dans un établissement différent de la ville, nos chemins se séparent peu à peu. Le père de C. se fait muter dans l'hôpital d'une autre ville et toute la famille finit par déménager. Nous nous retrouvons bien des années plus tard, une fois devenus adultes, grâce aux possibilités offertes par les médias sociaux. Il est plus qu'étrange de se revoir après tant d'années. Je reconnais tout de suite sa chevelure hirsute et ses yeux ténébreux. Mais je n'ai jamais eu l'occasion d'entendre le son de sa voix après la mue de l'adolescence. Nous semblons nous faire les mêmes réflexions. Il est très peu probable que nous retrouvions ce qui nous liait plus de quinze ans plus tôt, pourtant, je suis certain que cette première amitié d'une vie conserve quelque chose d'intemporel et de singulier pour lui comme pour moi. Il me raconte comment son noyau familial a rapidement explosé lorsqu'il a quitté la ville, comment chacun de ses parents a refait sa vie et ce que sont devenus ses frères. Je lui raconte comment je retourne régulièrement visiter mes parents dans cette ville qui nous a vu grandir et qui n'a pas changé d'un pouce. Et lui de m'évoquer le souvenir de ma maison. Il se rappelle précisément de l'emplacement de chaque pièce, avec quelle ponctualité ma mère nous appelait pour nous offrir un goûter copieux alors même qu'elle avait passé l'après-midi à faire le ménage, comment nous y avons joué aux jeux vidéo ou avec mes dizaines de figurines, et comment l'absence d'escalier lui avait donné l'impression que nous formions, ma famille et moi, un tout indivisible. Je n'avais jamais envisagé que peut-être, de son côté aussi, la possibilité de s'échapper de son univers domestique quotidien, d'atteindre un environnement différent, pouvait avoir créé, l'espace de quelques après-midis, des parenthèses, des aperçus fugaces d'un autre monde possible.

Prendre une paire de ciseaux à bouts ronds et se griffer les poignets, avaler une plaquette de médicaments pris au hasard jusqu'à s'en dilater les pupilles et oublier toute une journée en famille, boire à en vomir pour taper dans les murs et rire d'être capable de s'enfoncer des punaises dans l'avant-bras sans rien ressentir, vouloir se brûler au même endroit avec un briquet et abandonner

car la douleur est trop intense, prendre de rage une voiture et rouler à 100 kilomètres heure sur une départementale sans attacher sa ceinture. Je ne sais pas encore réellement mettre de mots sur mon mal-être, à l'entrée dans l'âge adulte. Tout au fond de moi, je savais ce qui pouvait me sauver, me libérer. Mais tout au long de ma courte existence, je n'ai eu de cesse que de le refouler, de le rejeter, non pas parce que j'aurais pu en ressentir un profond dégoût – les pensées, le désir, les sentiments sont toujours déjà là et je les accueille – mais parce que ça ne fait pas partie du plan que j'ai établi pour moi. Être normal, passer pour normal, entrer dans la normalité, être comme les autres, comme tous les autres, avoir leur reconnaissance, ne pas susciter l'interrogation, ne pas attirer le regard hormis celui de l'admiration, de l'approbation. Tout petit, déjà, je me conditionne, me transforme. J'apprends à modifier les intonations de ma voix à la puberté, puis ce sont les gestes qui s'échappent de moi contre mon gré que je dois contenir. Je sais que dès le jardin d'enfant, le trouble qui accompagne le remplacement occasionnel de la maîtresse d'école par un homme dont je ne me souviens que vaguement des cheveux longs et de la barbe me marque déjà du sceau de l'anormalité. Tandis que je n'ai encore aucune notion de ce qu'est le désir, ou même la sexualité, que personne n'est censé m'avoir inculqué que les garçons vont avec les filles pour autre chose que l'amitié, c'est déjà là. Les images, les histoires, les vies de mon entourage proche sont toutes estampillées de ces valeurs que je chercherai en vain à copier, triste mime dont le masque sèche et se craquèle sans que je n'y puisse rien. On me prend pour une petite fille, une fois, et je me souviens que l'idée, du haut de mes quatre ou cinq ans, ne me plaît pas. Entrant chez mes grands-parents d'un pas un peu trop enjoué, secouant ma tête recouverte d'une coupe au bol blonde, je me vois interrogé par une dame que je n'ai jamais vue et ne reverrai jamais. « Oh mais c'est qui cette petite fille ? » Un malaise en moi, diffus. « Je ne suis pas une petite fille, je suis un garçon. » Je suis ok avec ça. Ce n'est pas un mensonge. Quoi qu'ensuite je crois que cela peut en être un demi. En grandissant, je ne développerai jamais d'amour pour le soccer, ou le sport en général. Je n'aimerai jamais me battre ou me sentir supérieur aux autres. Je n'aimerai jamais baver sur les filles. Je me fais prendre, un jour, à laisser traîner mon regard dans les vestiaires communs de la piscine municipale. La violence de la réaction me renvoie à l'image d'un monstre ou d'un pervers. « Qu'est-ce que tu regardes, toi ? » Une puissante honte m'envahit. Ce garçon, qui fera quelques années plus tard partie de ma classe, aura totalement oublié cette anecdote gravée à jamais dans mon esprit. Quelques temps plus tard, lors d'un des nombreux camps d'été où mes parents m'inscrivent et qui me font rater les dessins animés qui me raccrochent au monde des garçons, on m'oblige à participer

à un tournoi de soccer. Je proteste, je veux faire l'autre activité. « Mais non, tu vas t'amuser tu vas voir. Tu dois jouer au soccer, l'atelier feutrine, c'est pour les filles. » Protester ne sert à rien dans ce monde étrange que sont les camps de jour de la campagne française des années 90. Les heures y sont une succession d'humiliation pour celui qui se cache au fond de moi, obligé de prendre des douches et d'aller aux toilettes dans des pièces délabrées sales et puantes, de faire semblant d'écouter et de m'intéresser quand on me parle de voitures ou de joueurs de soccer, de manger des trucs que j'ai mis toute mon énergie à éliminer de mon alimentation, me rabaisser car il est mal vu d'aimer lire et connaître les réponses aux jeux de culture. Ainsi, je me retrouve sur un terrain de gravier à me faire hurler dessus parce que je ne pourchasse pas la balle. « Mais t'es un vrai manche ! Attrape le ballon ! T'es vraiment une nullité ! » Mon cerveau refuse de comprendre ce qu'il y a de grisant, d'excitant là-dedans. La performance est un poids trop lourd pour mes épaules. L'image de faible, de nul, de raté que toutes ces invectives supposent fraie un chemin à l'intérieur de moi et y creuse ses galeries. Je finis par m'asseoir, comme ça, au milieu du terrain, les yeux baissés vers le sol, le visage fermé. Je ne bougerai plus. Je peux continuer de me faire insulter, je ne bougerai pas. Au bout d'un certain temps, j'ai enfin le droit de retourner sous l'immense tente qui sert de réfectoire lorsqu'il pleut. Je m'assieds à une table, au milieu des filles du camp. On me tend du fil, du feutre, et on m'explique qu'on s'amuse à coudre une petite grenouille. La mienne est jaune, elle porte un chapeau vert. Elle est laide, mais je trouve qu'elle est la plus belle. Elle est la cristallisation de mon refus de me plier à ce que les autres cherchent à m'imposer. Je chercherai à en coudre d'autres quand je serai revenu dans le cadre rassurant de la maison, mais je n'y parviendrai pas. « Tiens, prends la couleur qui te plaît. Tu vas voir, ce n'est pas bien compliqué. » Curieuse image que d'être au milieu des filles en train de coudre, comme une reproduction altérée d'un vieux tableau. Curieuse sensation que de s'y sentir en sécurité. Arrivée la puberté, ces situations deviennent récurrentes. Si j'ai encore des amis, mon affection tend bien souvent davantage vers les filles. C'est avec elles que je peux être moi-même. Mais déjà, la pression sociale de la représentation, l'injonction à la normalité installe ses quartiers. Il me faut intégrer les codes, faire semblant que je regarde telle ou telle série pour l'actrice et non l'acteur. Mon costume est presque parfait, et je parviens, à force de mensonges, à passer pour ce que je ne suis pas. Je suis devenu maître dans l'art de retourner les choses pour ne pas être démasqué. Si je veux tel magazine parce que tel acteur est en photo – « Léonardo DiCaprio mis à nu ! » – il me suffit de prétendre que je suis fan des Spice Girls. Si je veux afficher un poster de Dean Cain près de mon lit, pas grave,

j'adore le personnage de Superman. L'hétérosexualité est tellement inscrite dans la chair du monde autour de moi que je suppose, et non à tort, que personne ne voit rien. En réalité, personne ne veut rien voir. Je pourrais peut-être me contenter de cet état de fait, porter le visage fade de la règle et continuer d'agir dans l'ombre. Mais peu à peu, l'incompréhension face au fait de ne pas être comme tous ces autres qui semblent baver devant des paires de sein, rêver de pénétrer de leurs doigts ou de leur bite un vagin, apparaît. Fragile étincelle qui bientôt deviendra un problème insoluble. J'espère un jour entrer dans ce monde. J'espère être choisi. Si je le souhaite très fort, si je le désire de toute mon âme et que je continue de me construire comme tel, mon esprit finira par plier et s'y conformer. C'est sur les garçons que je me retourne, c'est sur eux que je bave dans les magazines ou à la télé. Au départ, quand je n'ai pas encore de représentation mentale de ce qu'est l'amour entre hommes, je m'imagine être une femme, ainsi je peux avoir accès à mes objets de désirs. Alors même que je ne suis pas encore en âge de me masturber, je crée des scénarios où je me vois fille raconter à mes amies comment j'ai perdu ma virginité avec la star qui a toute mon attention à ce moment-là, rejouant des dialogues éculés de films romantiques. Je chuchote tout bas, allongé sur le matelas de mon lit superposé. Il n'y a que la nuit et Dean Cain pour entendre mon secret. La découverte de la jouissance et de l'éjaculation accélère le processus. Ce ne sont évidemment jamais des filles qui hantent mes fantasmes, mais encore et toujours, je ne m'en inquiète pas outre mesure. J'ai lu dans les magazines pour adolescents hétéros que j'achète sous couverture que s'interroger sur sa sexualité est normal. Et puis un jour ça passe, on se fixe, alors tout va bien. Mais il faut expérimenter. Peut-être que se forcer encore plus, entrer de plein fouet dans l'hétérosexualité sera salvateur et recalibrera mon esprit détraqué. Il ne faut pas faire grand-chose pour rééquilibrer les forces, c'est certain. Au collège, il est aisé de faire passer des messages. Les hormones en ébullition de toutes les adolescent·es, l'envie de ne plus se sentir comme des enfants, de singer ce qu'on voit partout, force la rencontre. Je ressens de la jalousie devant ma meilleure amie et son premier petit copain. Même si mes amies me disent régulièrement que j'ai un comportement de gamin parce que j'aime les amuser et qu'avec elles j'ai l'impression que je peux baisser la garde et être flamboyant, on me trouve rapidement une copine. Il ne faut pas plus qu'un cours de français en fin de journée pour sceller notre union. Je vois avec angoisse les minutes s'écouler et me rapprocher du moment où l'idée ne sera plus simplement jetée sur un papier et où il faudra ordonner à mon corps de poser des gestes qui, en réalité, ne m'excitent pas. Lorsque la sonnerie retentit, je prends mon temps, rejouant d'une curieuse autre façon les moments de cette année scolaire où je trainais le soir pour

ne pas qu'on me casse la gueule à la sortie de l'école. Je mets du temps à ranger mes affaires, je traîne et je feins de ne pas comprendre lorsque je vois les filles de ma classe attendre que je sorte. Une fois dans la cour, sous un soleil qui se couche déjà, une troupe constituée d'élèves d'autres classes, qu'on semble avoir prévenu comme si l'épanouissement d'une vie amoureuse était un événement à ne rater sous aucun prétexte, nous accule. Il n'y a pas d'échappatoire, je dois assurer. Nos deux têtes maladroites se rencontrent, les bouches s'ouvrent et les langues se touchent. Je ne sais pas encore que ce n'est pas le genre de la personne en face de moi qui m'incommoderai vraiment à ce moment-là, que la sensation du premier baiser d'une vie est simplement toujours insolite. À cet âge, il m'est étrange de ressentir la langue d'une autre contre la mienne. « Tu vas voir ! Après quand elles mettent les dents autour de ta bite, c'est trop bon ! » me balance ce gars à la queue de rat sur le front et au sourire édenté que je déteste profondément. Il ne sait probablement même pas de quoi il parle. Je le hais un peu plus encore quand cette remarque me force à rire de connivence. J'ai frenché une fille devant toute l'école, on ne pourra plus se méprendre sur mon appartenance au monde des normaux. Ça ne dure évidemment pas. Je n'en ai pas envie. Elle non plus. Ça me fait plus chier qu'une autre chose de devoir poursuivre ce jeu. J'ai eu ce que je voulais, mais curieusement rien ne change en moi. Il en faut peut-être plus, mais ça peut attendre. Dans l'intervalle, j'aime ce que je vois sur les images pornographiques que j'arrive parfois à choper. Je ne m'interroge pas davantage sur les raisons qui me poussent à concentrer mon regard sur les sexes bandés des acteurs. Après tout, ils sont là, au centre du plan, toujours. Tous ces autres qui se gaussent de consommer de la porn les voient forcément eux aussi. Ça ne m'étonne pas plus quand, par hasard, je vois, un samedi soir sur une chaîne cryptée, le film pornographique mensuel. On n'y est pas abonné, chez moi, mais le cryptage laisse bien deviner, cette fois-là, qu'il s'agit d'un film gay. Des sensations nouvelles dans mon corps m'envahissent. Je me laisse aller, dans l'obscurité de ma chambre, à m'introduire, tandis que je me branle, un doigt. Et c'est bon. Je ne pourrai jamais parler de cette découverte, de la chaleur qui se dégage alors de cette partie intérieure de mon corps et je comprends un peu ce qu'il peut y avoir d'excitant dans la pénétration. La raison physiologique m'échappe, mais je m'en fous. Après tout, c'est passager. Ces égarements cesseront dès que je perdrai ma virginité avec une fille. Comme si ça aura forcément pour effet de débloquer des choses dans ma tête et mon corps, l'étape ultime, le sacro-saint sésame pour devenir un homme, m'apparaît comme le Graal. J'ai encore du temps, il n'est pas trop tard pour devenir normal. Parfois, l'idée que je préfère vraiment les garçons traverse mes pensées comme une sorte de fulgurance. Je ne la balaie

pas d'un revers de la main, elle part d'elle-même comme une ineptie. Je me fais un ami au lycée. Un garçon qui, comme moi, dissimule ce qu'il est. Mais ce dernier est moins expert que moi dans le sauvetage d'apparences. Il est souvent la proie des quolibets, des insultes, des regards moqueurs, mais il s'en fiche. Du moins, on dirait. Je me désolidarise fréquemment de lui. Je ne me retourne jamais contre lui, non, mais je refuse d'être associé à sa féminité. Ça entamerait trop ma couverture déjà bien fragile. Je sais qu'on parle de moi au lycée, qu'on met en doute, si pas ma sexualité, du moins ma masculinité. Les gays n'existent pas. Ils sont des monstres de légende. D'aucuns vous diraient qu'à cette époque-là, personne ne croit être dans le vrai quand ils insinuent, insultent, harcèlent ou violentent un gars qu'ils jugent efféminé. Ils remettent juste les choses dans le bon ordre. C'est à ce moment-là que deux figures de la culture populaire de l'époque brisent un tabou. La première ne m'atteint pas vraiment. Certes, le coming-out de Jack, dans *Dawson's Creek*, m'étonne. Sorti de nulle part, et provenant d'un garçon censé avoir mon âge dans un lycée, je ne m'y reconnais pas. Peut-être que mon aveuglement est trop grand, que j'ai trop bien performé au point de me fermer totalement à l'idée de ma propre homosexualité. Le second m'intéresse davantage. Une de mes amies m'enregistre hebdomadairement les épisodes de *Buffy contre les vampires* diffusés sur une chaîne du câble. La série a déjà, à plusieurs reprises, évoqué l'homosexualité supposée de ses personnages. Lorsqu'à la quatrième saison, une histoire d'amour s'installe peu à peu entre Willow et Tara, je ne m'en étonne pas. Le fait qu'elle ait été avec un garçon jusqu'alors m'apparaît comme un reflet de ce qui est possible. Pourtant, je ne m'identifie pas non plus. Mais je réalise que, bien que refusant inconsciemment de partager ce fardeau avec elle, je la soutiens, je l'admire. Je la trouve courageuse et je regrette que l'univers dans lequel j'évolue ne soit pas aussi tolérant. De mon souvenir, je n'ai jamais insulté, discriminé, violenté ou incriminé quelqu'un que je soupçonnais d'homosexualité. Ça aurait été comme m'en prendre à moi-même sans le savoir, comme déclarer ouvertement la guerre à ce qu'il y a tout au fond de moi et que je dois cacher. Pourtant, il n'y a rien, n'est-ce-pas ? C'est passager, non ? La dernière partie de mon plan se joue cette année-là. Je dois trouver une fille qui m'intéresse et que j'intéresse suffisamment pour enterrer, à jamais, mes inclinaisons. C'est aussi simple que ça. Je suis cependant trop timide et introverti pour oser quoi que ce soit. Le temps du collège est révolu, on ne peut plus sortir avec quelqu'un en lui faisant cocher une case sur un bout de papier passé de main en main à travers la classe, mais les nouvelles possibilités que représentent les SMS peuvent m'aider. Je m'entends bien avec cette fille avec qui je me retrouve en cours de maths. Nous accrochons sur des

détails de nos vies, elle me fait rire et, de toute évidence, c'est réciproque. Il suffit d'un échange de messages un soir pour que je parvienne à lui faire ma demande. Ce n'est pas tant une déclaration qu'une question en bonne et due forme. Étrangement, je prends goût à ses lèvres. Le curieux dégoût de la toute première fois ne se reproduit pas. J'ai l'impression de faire partie d'un grand tout quand les jours avec elle défilent, quand nos amis puis nos familles apprennent l'existence de notre relation, mais toujours, comme une hantise, une obsession, l'urgence de perdre ma virginité. Il faut que je me prouve à moi-même, et aux autres, que j'en suis capable et qu'ainsi, je suis normal. Normal, normal, normal. Dans ma tête, j'établis un agenda. Nous nous sommes mis ensemble en septembre, d'ici quelques semaines on commencera sans doute à se tripoter, puis à se faire du bien, et enfin à coucher ensemble. C'est comme ça que ça se passe dans les séries, et tous les autres font pareil. En effet, sans doute poussés par mon impatience, nous franchissons les étapes peu à peu. Ce que je n'ai cependant pas prévu, c'est l'attachement que je développe, l'affection qu'elle me procure, la confiance, l'amour. Les « je t'aime », s'ils sont maladroits au départ, finissent par devenir plein d'assurance. Quand le moment arrive, alors que tant d'hésitations nous taraudent tous les deux, je panique. Elle m'excite, pour sûr. Je suis capable de bander, et même de jouir avec elle. Je suis capable de lui faire du bien avec ma bouche, avec mes doigts et pourtant, à l'instant même où il faut que je la pénètre, la mécanique s'enraille. Je me maudis. Je ne comprends pas pourquoi il faut que ça m'arrive à moi alors que je suis sur le point de me prouver, enfin, que tout fonctionne, que j'ai face à moi la possibilité de tourner une page, de conclure un chapitre en entier. J'essaie même, dans une tentative stupide et désespérée, d'aller boire une ou deux mignonettes cachées dans le bar de mes parents. C'est mon premier contact avec l'alcool et je crois à cette époque qu'il suffit de quelques gouttes pour entrer dans l'état de désinhibition qui me fera lâcher prise. Mais la pression du moment, l'importance de ce que la réussite ou non de cet acte risque de sceller en moi est trop importante. Je ne suis pas prêt. Elle se retourne et je l'enlace finalement en collant mon torse contre son dos. Aussitôt, je sens mon sexe durcir à nouveau. « Tu trouves pas ça étrange que ce soit quand je te tourne le dos que tu retrouves une érection ? » L'incongruité de la question. On ne fait jamais « vraiment » l'amour malgré les années pendant lesquels nous restons ensemble. On tente plusieurs techniques ou positions, mais même lorsque la confiance s'installe et que la peur disparaît, rien n'y fait. Pendant le même temps, je continue de nier l'évidence. J'ai l'impression de faire partie d'une communauté à laquelle je n'appartiens même pas. Je suis un parjure. Presque poussé par une force inconnue, j'avoue volontiers que j'aime aussi les garçons, protégé par mon

statut suprême d'hétéro en couple. C'est pour moi une demi-vérité. Je vole sans scrupule l'identité des bisexuels, le poids du fardeau qui ne leur reconnaît pas de réelle existence. J'alimente l'exclusion. Je me trouve cool d'être capable de dire, face à certaines de ses amies, qu'il m'est possible de reconnaître la beauté des gars du lycée, mais jamais je n'avoue que ces jugements esthétiques me poussent bien souvent au fantasme. Cette année-là, je développe des sentiments pour un garçon de ma classe qui aime jouer, lui aussi, sur l'ambiguïté : il se présente comme hétéro, mais aime se vanter de vouloir un jour embrasser un gars. Je ne peux pas l'avoir. Alors je préfère le rejeter. Et alors que mes orgasmes se produisent souvent quand je pense à lui, je continue de feindre que tout va bien. Et c'est un soir, à la faveur d'une fête de fin d'année, qu'une nouvelle étape est franchie. Il vient près de moi pour s'excuser de son comportement pendant l'année. Je sens un poids énorme se délester de mes épaules. Il n'y a pas même eu de dispute, non, j'ai juste préféré me détester à travers lui. Faire semblant m'a permis de me supporter et de mettre un voile sur les véritables sentiments qui m'animaient. Aussi, quand le pari est lancé qu'on se frenche ce soir-là, je saute sur l'occasion. On se rend au fond d'un jardin, accompagnés de deux amies et de ma petite amie. On compte jusqu'à trois et on se penche l'un vers l'autre. C'est agréable. La grosse langue du garçon lèche la mienne et je sens naître une érection dans mon boxer pendant les quelques secondes à peine que durent ce premier baiser. Les autres rient. Elle, non. Le regard noir qu'elle pose sur moi me fait craindre le pire. « Tu l'aimes, n'est-ce pas ? » C'est froid, et sec. Elle voit mon jeu. En un éclair, je remets mon masque et je souris. « Ah non ! Vraiment pas ! » Un mensonge de plus. L'été qui suit efface les sentiments que j'ai eus pendant toute l'année. À la rentrée, je ne ressens plus rien pour lui. Ni animosité, ni amour, ni désir. C'est donc bien ça : juste une expérience qu'il me fallait avoir. Je suis bientôt contredit quand je réalise peu à peu que mes sentiments, loin de disparaître, se sont simplement déplacés sur un autre. Tel un transfert qui ne s'est pas annoncé, que je ne peux pas même tenter d'éviter, je jette mon dévolu sur le garçon que je côtoie parfois les fins de semaine lorsque je me rends chez ma copine. Le cousin. J'ai d'abord voulu voir ça comme une phase, comme la découverte d'une relation que je n'ai jamais éprouvée de la sorte avec mes propres frères, mais j'ai dû me rendre à l'évidence quand, un soir, alors qu'on était tous les deux seuls devant la télévision, et qu'elle était déjà partie se coucher, nous avons commencé à jouer. Ça part d'abord de blagues, de la main de l'autre sur la cuisse, de son corps qui se rapproche pour se coucher sur moi, puis d'un effleurement de sa paume sur mon sexe. Chaque tentative nous rapproche un peu plus jusqu'à ce qu'un bouton saute, puis un autre et qu'une main se faufile à

l'intérieur du pantalon. La situation est innommable. Elle n'en est pas moins excitante. Le sexe est dur. Je le branle délicatement en feignant qu'il s'agit d'un jeu. C'est le premier pénis que je touche, autre que le mien. Je lui demande : « Est-ce que t'es homo ? ». « Non. » « Tu es bi alors ? » « Non plus. » Ces jeux interdits durent quelques fins de semaine. Sitôt qu'on se retrouve seuls tous les deux, on se touche en faisant mine de s'amuser. Mais j'y trouve bien plus que ça. Je découvre le corps d'un autre, je laisse aller mes mains entre ses fesses pour explorer et tout s'arrête toujours très vite. Trop vite. Quand il met un terme à ces jeux, pour moi, le mal est fait. Je suis piégé et ne je ne peux plus faire autrement que de regarder la vérité en face, même si je n'arrive toujours pas à l'accepter. Surtout, je me sens englué dans un problème insoluble. Je suis parfaitement intégré dans la famille de mon amoureuse, et elle dans la mienne. On projette de vivre ensemble l'an prochain et, hormis ce problème d'orientation sexuelle, tout se passe bien. Je l'aime, je tiens à elle, à nous, et à cet équilibre. Plus encore, je tiens à cette mascarade qui me permet d'être accompagné, de donner le change et de pouvoir me regarder en face. Je ne veux pas d'une autre vie. Je ne l'imagine même pas. Être avec un homme m'effraie. Si je devais sauter le pas, je passerais pour un salaud auprès de tout le monde et l'univers s'effondrerait. Je serais rejeté de partout et je me retrouverais seul. Au lieu, je continue de tout rejeter en bloc. Et parfois, comme un trop-plein, comme une casserole sur le feu prête à laisser échapper l'eau bouillante qu'elle contient, mon mal-être sort par tous les pores de ma peau. Je pleure, je répète sans cesse des scénarios dans ma tête sur la manière de m'adresser au cousin pour tenter de lui faire avouer qu'il m'aime lui aussi. Je me fais du mal, je me blesse, parce que c'est le seul moyen de faire taire les voix qui parlent dans ma tête. Souffrir physiquement pour apaiser le mal en moi. Dans mes premiers mois à l'université, je rencontre un garçon de ma classe à qui je me confie sur ce qui me hante. Sa réponse est de me proposer de coucher avec moi. On essaie. Je suis littéralement écœuré. Son énorme sexe dans ma bouche me donne envie de vomir. Après, je prends le garçon en grippe. Je me dis que je ne peux pas être homo si toucher des garçons me dégoûte. Je ne comprends tout simplement pas qu'on ne ressent pas du désir et de l'envie pour tous ceux qui croisent notre chemin. Néanmoins, le masque est en train de se fissurer et par tous les interstices, mon envie d'être débarrassé de ce qui me pèse depuis toujours s'échappe. Je rencontre un autre garçon quelques mois plus tard, sur un des forums sur lesquels je traîne pour tenter de comprendre si ce que je traverse est normal. Les sentiments que j'ai pour le cousin ne me lâchent pas et se renforcent, dans la frustration, jour après jour. Celui que je rencontre alors n'a pas non plus le pouvoir de me le faire oublier, ni celui de me rendre à

l'évidence et de me pousser à prendre les décisions qui s'imposent. Bien au contraire, si je réussis à jouer avec lui, aucun sentiment amoureux ne germe. Plus encore, je ne comprends pas quand il me dit « je t'aime » alors qu'on ne se connaît que depuis quelques heures. Je m'interroge. On n'a donc pas tous, non plus, la même conception de ce qu'est le sentiment amoureux. Je ne le vois qu'une fois, et j'en ressors encore plus perturbé. Les discussions avec ma petite amie deviennent de plus en plus intenses et finissent parfois en véritables disputes où vole la vaisselle. Je m'épuise de jour en jour. Mes proches s'inquiètent, je provoque des tensions familiales. Je vais voir un psy et je croise une de mes tantes sur le stationnement de l'hôpital. Il ne faut pas longtemps pour que l'information remonte jusqu'à mes parents qui ne comprennent pas que je ne veuille pas leur confier mes problèmes. Pourtant, le pied dans la porte, ma mère parvient à ouvrir une brèche. Elle voit bien que quelque chose ne va pas. Je ne souris plus. Souvent, je ne dis plus rien. Ma petite amie commence à rassembler les pièces du puzzle. Et elle reste toujours là. Sans doute a-t-elle, elle aussi, besoin de moi comme béquille dans sa vie. Mais dans cette configuration, on ne se fait plus aucun bien. Elle n'est pas ce dont j'ai besoin, et ainsi, je l'entraîne dans ma souffrance. Je lui interdis d'être heureuse. Les idées noires, que je parvenais à mettre de côté se font désormais de plus en plus présentes. Je ne vois aucune issue, aucune fin heureuse à cette histoire. Je n'ai tout simplement pas la force de me regarder en face, d'avouer, de tout saccager, et de voir le regard des autres sur moi changer. J'ai mis bien trop de temps et d'énergie à me construire, à mentir, à dissimuler, à ravalier la honte de n'être pas normal pour me rendre, abdiquer et perdre la bataille. Il n'y a plus que deux issues possibles : accepter ou mourir. Je prie que quelqu'un quelque part m'envoie un signe, qu'on m'aide à sauter le pas. Tout se complexifie. Je ne veux pas que ma vie change. Je n'ai pas envie d'être estampillé du sceau de l'infamie en devenant l'homosexuel, en donnant raison à ceux qui m'ont trouvé, toute ma vie, maniéré, efféminé, lâche, faible, ou qui m'ont carrément traité de pédé. Je n'ai seulement pas compris, ni intégré, qu'il n'y a pas de honte à avoir, et qu'en ne faisant rien, en ne bougeant pas, je ne m'offre pas la chance d'être heureux, enfin. Un jour de juin, enfermé dans ma chambre à ressasser et à essayer de trouver du monde à qui parler sur internet, je me confie à une amie du cousin. Comme s'il était temps que ça sorte, ou comme si elle sentait une connexion entre nous, elle me pose les bonnes questions. Et les réponses viennent naturellement. Il a simplement fallu qu'elle tire sur un fil pour que la pelote commence à se défaire. « Tu sais... Tout ce que tu me dis là, je le comprends. Et je le comprends d'ailleurs d'autant plus parce que je suis lesbienne. » « Alors tu vois... Je crois que oui... Moi aussi je peux le dire. Je suis

gay. » Quelqu'un quelque part a entendu mes appels à l'aide. Elle devient immédiatement ma nouvelle meilleure amie. Nous passons des heures entières à discuter de notre expérience, de ce qu'on craint pour l'avenir, et du rapport aux autres. Un soulagement se fait immédiatement sentir en moi. Si je ne suis toujours pas *out* aux yeux du monde, je le suis officiellement pour une tierce personne, et je me sens accepté. Avoir posé les mots sur ce que je pensais être une malédiction a apaisé le sortilège. Je n'en reste pas moins englué dans ma situation et je m'assomme de plus en plus à coup d'alcools forts en soirée jusqu'à vomir pour oublier, le temps de quelques instants, que je ne suis pas heureux. Mais j'ai à présent une alliée. Je ne suis plus seul dans mon combat. Nous allons nous serrer les coudes. Nous sommes deux contre le reste du monde. Comme par une étrange coïncidence, au même moment, mon ancien ami du lycée choisit de m'avouer sa propre homosexualité. Comme un pacte que nous scellons en secret, je lui confie aussi la mienne. Une personne de plus est au courant. Le poids de la culpabilité, en revanche, s'alourdit chaque jour. Je dois prendre des mesures, et ça, elle me le répète souvent. Mais chaque fois que j'y pense, que j'imagine tout ce que ça implique de modifications profondes dans ma vie, je croule immédiatement sous l'angoisse et l'envie de m'ouvrir les veines. La fuite m'apparaît toujours comme la solution la plus facile. Je multiplie les discussions à ce sujet, et le nombre de personnes qui sont au courant de mon secret augmente de plus en plus. Mais je prends toujours bien soin d'épargner mes proches. Lors d'une soirée au bord d'un étang, un garçon que je connais depuis peu et que j'apprécie beaucoup nous demande, à ma nouvelle amie et moi, ce que nous avons fait de notre fin de semaine. « On est allés dans un bar gay. » « Qu'est-ce que t'es allée faire là-bas ? » « À ton avis, qu'est-ce qu'on va faire dans un bar gay ? » Il comprend et la regarde en souriant. Son regard se tourne vers moi, cherchant à saisir ma raison à moi. « Et toi ? Qu'est-ce que tu es allé faire là-bas ? » « À ton avis ? » Le lendemain, on reçoit tous les deux un message où il nous avoue qu'il a réfléchi toute la nuit à ces confidences que nous lui avons faites sous la pleine lune. Il ne se l'est jamais avoué, l'idée de vieillir avec un homme ne lui plaisant pas particulièrement, mais que deux personnes aient pu lui confier ce qui les traverse l'a poussé, lui aussi, à se rendre à l'évidence. Nous sommes trois. Trois qui, bien que n'ayant pas le même vécu, le même passé, portent les mêmes blessures, les mêmes stigmates de la difficulté de vivre dans un monde qui n'est pas fait pour nous. Un monde duquel on cherche bien souvent à nous effacer. Et si j'ai pu, comme ça, simplement en verbalisant enfin les choses, rencontrer ces deux personnes, alors le monde regorge de surprises, de possibilités et de rencontres. Quelques jours plus tard, après une soirée

encore trop arrosée, mes deux nouveaux amis ne veulent pas me laisser rentrer chez moi. Je me suis blessé à la main à force de frapper dans un mur de brique. Je me souviendrai toujours de la dernière nuit de mon ancienne vie. Non pas la dernière nuit de souffrance, mais celle qui a marqué une étape. Cette nuit-là, je la passe blotti contre mon ami, et il n'a pas fallu attendre bien longtemps avant qu'on s'embrasse. Et c'était bon. Le lendemain, je le raccompagne chez lui, et dans une rue déserte, nous nous prenons la main. J'ai envie qu'il soit là, près de moi. Il est mon salut, il me délivre de tous mes maux, de mes démons, il me montre que tout est possible. J'ai enfin la force de me regarder en face. L'énergie de cette nuit-là et les baisers aimants qu'il m'offre me poussent à envoyer valser tout ce que j'ai patiemment mis en place. Reste la culpabilité. Celle de rompre avec la jeune femme qui a partagé ma vie jusqu'ici, et mes misères pendant quatre années. J'ai été lâche, c'est certain, mais le monde ne m'a pas vraiment laissé le choix. Je sais que si j'avais eu un peu plus de courage, je n'aurais pas fait les choses de cette manière. Mais il est toujours facile de réécrire l'histoire une fois qu'elle est terminée. Une autre affaire m'attend encore. Je passe beaucoup de temps avec lui, et un jour, alors que je rentre chez moi après avoir passé l'après-midi à découvrir son corps à l'arrière de ma voiture, je me retrouve dans l'embrasement de la porte d'entrée face à mes parents. Le moment est arrivé. Il faut le dire, là, maintenant, sans attendre. Je dis : « Je ne suis plus avec elle. » Ma mère réagit : « Et donc, si tu rencontres quelqu'un, ce sera un garçon ? » Je n'hésite pas. Je réponds : « Oui. » « Et est-ce que ce garçon c'est celui qu'on a vu ? » J'hésite encore moins. « Oui. » Et là, sur le seuil de la porte, je viens d'embrasser la vie. Je ne sais pas encore que ce sera perpétuellement à refaire. Qu'à chaque rencontre, amicale ou professionnelle, ce sera à refaire. On n'a jamais fini de se définir, de se raconter. La honte, les marques et les cicatrices laissées par les mots, les images, les regards du monde ne s'effacent jamais. On apprend à vivre avec elles et on finit par comprendre qu'elles ne nous définissent pas vraiment. Depuis cette discussion sur le pas d'une porte, je n'ai jamais plus regretté d'être qui j'étais. Je n'ai plus jamais souhaité être normal.

Je suis assis devant rien. Je regarde le curseur de saisie clignoter lentement, me suppliant presque de le faire avancer avec les mots que je pourrais inscrire sur cette page blanche. J'en reviens toujours à ce curieux sentiment qui me contraint à repousser le moment de l'écriture. J'ai beau

avoir en tête quelques idées, des phrases informes qui ne demanderaient qu'à être jetées là, je trouve n'importe quelle excuse pour ne pas m'y mettre. Il suffirait d'une légère impulsion, je le sais. J'ai déjà vécu ce moment de tergiversation de l'écrivain qui cherche à commencer quelque chose. Il faut se mettre à la tâche pour que disparaisse l'angoisse. D'autres l'ont mieux écrit que moi. Et ce que je suis, ce que je prétends être, plutôt, n'est pas de taille à rivaliser. Alors j'essaie de faire de mon mieux. Je sais que les mots que je trace ne parviendront sans doute pas à exprimer ce qui m'anime, ce qui me prend aux tripes, ce que je voudrais expulser de moi pour devenir quelqu'un. J'écris depuis que je suis en âge d'imaginer. Pendant l'enfance, les textes que je propose forcent l'admiration de mes pairs, de mes enseignants, des adultes autour de moi. Je suis capable de produire des fables sorties tout droit de l'éther et qui jaillissent par ma main droite dans un style qui laisse encore grandement à désirer. Et pourtant, j'écris. Peu m'importe la qualité du texte, seule compte l'histoire qui est racontée. Je pense naïvement que c'est à ça qu'on reconnaît les grands textes : à leur capacité à tenir un récit cohérent de bout en bout. Je noircis des pages et des pages de mes élucubrations fantastiques pendant les veillées de feu des camps scout. Je m'essaie au récit de soi qui se limite bien souvent à raconter mon quotidien sans grand intérêt. Je comble les trous dans la narration de ma série préférée pour m'en approprier ses personnages et donner à lire ce que je souhaite y voir se dérouler. Je considère que ma plus grande réalisation est cette odyssée de fantasy que j'ai écrite à l'âge de dix-sept ans avec une assiduité quotidienne que je n'ai plus jamais retrouvée. Je retourne fréquemment dans le texte depuis, échouant lamentablement à lui donner l'ampleur que je sais qu'elle mérite. J'essaie de lui insuffler le style qu'il lui manque, la profondeur que je sais pouvoir lui offrir à présent, vingt ans plus tard, après avoir appris, étudié, découvert que j'en suis parfois capable. Je suis un saboteur. La crainte de ne pas être à la hauteur, de voir mes velléités d'écrivain être annihilées par la critique sont toujours plus fortes que mon désir d'écrire. Je prétends retravailler mes textes afin qu'ils soient parfaits, inattaquables, et dignes d'intérêt. « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. » J'ai peut-être trop pris au pied de la lettre le conseil de Boileau. Je me trouve des excuses alors qu'en vérité, je ne travaille pas, je préfère me détourner de ce qui compte vraiment plutôt que de faire face à la peur de ne pas y parvenir, d'échouer, d'être renvoyé à ce qui me terrorise le plus : la médiocrité. Je sais qu'il existe quelque chose, que c'est probablement la peur qui m'anime et qui peut-être est la source de mes écrits. Quatre ans avant de déménager à Montréal, après des années sans rien produire, je retrouve l'envie d'écrire. Mes échecs amoureux successifs m'amène, un soir, à m'inventer un double narratif. Une

coquille qui me permet d'exorciser, de sortir de ma tête ce qui me hante et que je ne parviens à évacuer. L'écriture vient alors facilement, presque naturellement. Mais au lieu de faire disparaître les pensées et les souvenirs, je les fais exister à tout jamais dans le réel d'un fichier de mon ordinateur. Je reste longtemps, comme ce soir, devant l'écran, à fixer le curseur, à me demander qui est ce personnage, ce qu'il pense, quelles sont ses aspirations, ses démons, comment il les gère. « Simon » est la figure de mes échecs. Il n'est pas, il échoue. Les premiers mots que j'avais inscrits me rappellent que tout est parti de là : l'incapacité à mettre en mots. Comme moi, Simon les cherche. Il veut comprendre d'où vient ce sentiment, ce qui le conduit systématiquement à se saborder, à ne pas parvenir à se réaliser. La troisième personne me protège. Ce n'est pas moi, c'est lui. Les temps du récit le tiennent à distance. Et c'est avec une ferveur presque frénétique que je le fais évoluer. J'arrange sa vie, je lui offre des répliques inspirées du réel et arrangées à ma sauce, pour que tout se soit passé comme je pense l'avoir vécu. Mais est-ce que ce que vit le personnage de Simon, c'est bien le réel ? Si j'écris à nouveau ces pages, des années plus tard, auront-elles le même ton ? Simon sera-t-il encore ce personnage qui regarde les choses se dérouler sans véritablement en faire partie ? Si je les réécris, qu'est-ce que j'en garde ? C'est l'histoire d'un échec à raconter, à se réaliser, à être, à écrire. C'est l'histoire de la honte qui se cache derrière les signes, et qui entrave la pensée et l'écriture.

J'ouvre les yeux sur ma chambre montréalaise plongée dans le noir. Pendant un instant, je ne sais pas où je suis. Je suis anxieux. Mes pensées finissent par se recentrer mais le malaise reste là, presque palpable. Je ne comprends pas ce rêve qui m'a contraint à me réveiller et qui à présent m'empêche de me rendormir. Ça n'a pas de sens. Comment, à mon réveil, mes souvenirs ont pu s'altérer à ce point ? J'enfile un pantalon, un pull et ouvre la porte de ma chambre. Il n'est pas encore trois heures, mes colocataires dorment, l'appartement est plongé dans le noir et un silence mordant. Il neige dehors, mais il faut que je sorte. Quelque chose m'y pousse. J'hésite. Ça non plus ça n'a pas de sens. Je passe de grosses chaussettes, mets mes bottes et attrape mon épais manteau d'hiver moche. Dehors, les bruits sont étouffés par les flocons de neige qui feuilloquent. Je ne croise personne dans la ruelle. Je ne sais même pas où je vais. Les images de mon rêve commencent à s'estomper, mais l'inconfort ne me quitte pas. Il fait trop froid pour rester dehors. Mes pas me

mènent près d'un *diner* ouvert 24 heures. Je pousse la porte. La salle à manger est vide. Je salue la serveuse qui ne peut voir mon sourire derrière mon masque. Je m'installe sur une banquette près des fenêtres. De là, je peux me concentrer sur la rue. Je ne suis assis devant rien. Je sors mon téléphone et le pose sur la table. La serveuse s'approche. « Salut ! Ça va bien ? À cette heure-ci, on a la soupe qui est en spécial. » Elle dispose des couverts entourés d'une serviette en papier. Je ne suis même pas sûr de comprendre ce qu'elle me dit. Il faudrait qu'elle soit sous-titrée. Je réponds que c'est parfait. Au même instant, un groupe de jeunes gens bruyants fait son entrée. Ils ont l'air ivre. Je souris. Je saisis mon téléphone et ouvre le bloc-notes. Je choisis l'entrée où je note mes pensées et mes rêves lorsque je m'en souviens. J'hésite, les deux pouces prêts à taper des phrases que je ne sais pas comment formuler. 16 février : rêvé de mon père, de sa maladie. Réveillé au moment de l'amputation. Une pensée persistante et très nette, comme une évidence : « Ah oui, c'est vrai qu'il n'a plus qu'une seule jambe, maintenant ». La serveuse m'apporte un bol de soupe fumante et deux tranches de pain de mie. Je la remercie et attends un peu avant de commencer à manger. Je pense beaucoup à mon père, ces jours-ci. Sans doute que ma lecture récente du roman de Michael V. Smith a contribué à raviver les souvenirs, et sans doute aussi à les mélanger. En 2016, comme X., j'ai obtenu un PVT pour aller vivre à Montréal. J'en ai fait la demande par jalousie qu'il puisse réaliser mon rêve et parce que je ne voulais pas le perdre à nouveau. Cet été-là, alors que je passe quelques jours dans un château pour une semaine de conférences, je reçois un appel de mes parents. Ils savent que je suis occupé. S'ils m'appellent, c'est que quelque chose ne va pas. Le réseau est mauvais. Ils me laissent un message vocal me demandant de les rappeler dès que possible, ce que je fais dans la foulée. Ils me demandent si je suis à Lille le lendemain car ils doivent se rendre à l'hôpital pour que mon père passe une série d'exams urgents. Ça fait des mois qu'il a mal au genou gauche et une radio a révélé une tache. J'entends l'angoisse dans la voix de ma mère, mais j'essaie de me dire que c'est peut-être une fausse alerte. Je les retrouve le lendemain soir et nous allons au restaurant. Ils ne me disent d'abord rien, puis j'ose poser la question que je redoute tant : « Qu'est-ce qu'ils ont dit ? » Aucun des deux ne me regarde. C'est ma mère qui répond. Mon père est toujours très discret quand il s'agit de lui. Rien n'est jamais grave. Il ne ressent rien. Je crois qu'hormis pour ma mère, je ne l'ai jamais vu exprimer la moindre peur. « C'est pas bon. Il faut faire une biopsie pour savoir ce que c'est exactement, mais c'est pas bon. » Les larmes lui montent. Personne ne bouge. Je demande quand même : « Qu'est-ce que ça pourrait être ? » « Un cancer. » Le mot que je ne voulais pas entendre est posé, et il reste là, entre

nous trois. Au moment de l'addition, mon père s'éloigne pour aller payer. C'est le moment que choisit ma mère pour me parler davantage, sa voix brisée par les sanglots. « Il manquait plus que ça... On pense qu'on va être tranquilles, et puis il y a toujours quelque chose qui nous tombe dessus... » Je sais qu'elle a raison. La maladie, la mort et le chômage ont toujours lévité comme des ombres au-dessus de notre famille. Rares ont été les moments où tout le monde était en santé et où nous n'avions pas à penser au manque. « Je sais pas comment on va gérer ça. Et puis, il dit rien. Il parle pas. Mais je sais que vous lui manquez, il s'ennuie de vous. » Ce « vous », ce sont mes frères et moi. C'est vrai que nous ne sommes pas « très famille ». Une énorme pudeur a toujours régné entre nous. On ne se dit rien sur nos vies, on ne s'épanche pas, on fait comme si tout allait bien pour tout le monde, on ne prend jamais de nouvelles les uns des autres, mais on sait qu'on s'aime. Enfin, on le suppose. Je sens des larmes monter à mon tour. Pourquoi mon père ne me dit-il jamais rien ? Pourquoi a-t-il cette pudeur typiquement masculine et virile qui l'empêche de montrer qu'il a des émotions et qu'il peut parler à ses fils ? Deux ans plus tôt, quand je me suis séparé de M., après neuf ans de relation, j'ai appelé mes parents pour leur annoncer la nouvelle. À cette époque, je revenais de quelques jours de conférences à Montréal et je savais que cette rupture allait être la goutte d'eau qui allait me faire déborder. Elle a provoqué un *burn out*, et j'ai arrêté de travailler pendant plus d'un an pour pouvoir me concentrer sur ma thèse. Quand j'ai dit à mon père que c'était fini et que ça n'allait pas, il a été pris au dépourvu. « Ah... Et bien... Je ne sais pas quoi te dire. » J'ai eu un rire gêné. « C'est pas grave. Je ne te demande pas de dire quoi que ce soit. » J'étais dans ma voiture à l'arrêt. Prêt à m'effondrer. « Tu peux me passer maman ? » Même le fait d'utiliser cette appellation était étrange dans ma bouche. Mes frères auront la même réaction que lui. « Ah. Et bien bon courage. » Les semaines qui suivent l'annonce de la maladie de mon père sont évidemment éprouvantes. Je les appelle souvent pour connaître les résultats des examens. Ils passent me voir à l'occasion de chaque rendez-vous à Lille. On apprend assez vite qu'il s'agit d'un ostéosarcome situé au niveau du genou, à l'extrémité inférieure du fémur gauche. Il semble en être à un stade avancé mais ne pas s'être étendu au-delà. Mon père dédramatise la situation en répétant partout qu'il a un cancer de jeunot. Et c'est vrai, la plupart des cas se déclarent chez les jeunes entre dix et vingt ans. Il devra subir un long traitement de chimiothérapie avant d'être opéré pour qu'on lui enlève la zone attaquée. Je ne comprends pas bien pourquoi on ne l'enlève pas tout de suite et pourquoi il faut s'infliger cet empoisonnement en amont. J'ai peur, mais je me contiens. Je ne montre rien. Je sais que ma mère est terrorisée. Je l'écoute verbaliser et je tente maladroitement de

la rassurer. Mon psy me donne des conseils à leur transmettre pour tenter de réduire les effets secondaires de la chimio. Jeûner quelques jours avant le traitement permet de limiter les nausées et vomissements. Mon père n'a jamais suivi cette règle. Je m'effondre dans les bras de ma cousine le jour de mon anniversaire, quelques jours seulement avant le début de la chimio. Elle me rassure comme elle peut, à son tour. Il faut que ça sorte. Mon père se présente seul à l'hôpital pour sa première séance. Ma mère travaille encore et ne peut se permettre de prendre plus de congés qu'elle n'en a déjà pris. Elle viendra le lendemain. Elle m'appelle et me supplie presque d'aller le voir. Elle n'a pas besoin de le faire, c'est une évidence pour moi qu'étant le seul sur place, mes frères vivant loin, je ne vais pas me dérober à l'idée. « Tu me rappelles tout de suite après pour me dire comment tu l'as trouvé. » J'angoisse. J'ai vraiment peur que ça n'aille pas et d'être dans l'incapacité de réagir. Nous nous entendons bien, avec mon père, mais nos discussions sont très souvent prosaïques. On se fait rire mutuellement, on parle cinéma, politique un peu, culture. Nous avons beaucoup de goûts en commun. Il y aura forcément quelque chose que nous allons trouver à nous dire. Quand j'entre dans la chambre, il est allongé, en blouse, dans le lit d'hôpital. La chimio est prévue pour le lendemain, mais tout est déjà prêt. Il n'a pas vraiment touché à son repas. Je constate qu'il est très difficile, il me fait penser à un enfant frustré qui ne veut pas manger pour manifester son mécontentement. On discute tranquillement. Il y a quelques blancs. Il me pose des questions sur J., mon copain du moment que mes parents ont rencontré quelques semaines plus tôt. Et puis, lorsqu'on évoque ce qui va arriver le lendemain, quelque chose se brise en moi. Je vois son visage se crispier. Ses muscles faciaux se tendre. Il joue avec ses pieds nus au bout du lit en les frottant l'un contre l'autre. Ce n'est pas mon père qui est en face de moi. Je vois une personne effrayée par la mort et la souffrance. Je ne le reconnais pas. J'ai trente et un ans et je ne connais pas mon père. « Je pensais pas que ça m'arriverait à... » Il ne finit pas sa phrase, sa voix est brisée et je vois les larmes poindre dans ses yeux. Il les retient du mieux qu'il peut. Sans doute que pleurer devant son fils n'est pas quelque chose qu'il a mis au programme. Il souffle. Moi, assis sur une chaise contre le mur juste en face, je détourne le regard. Mes mains se crispent sur mes genoux. Je ne sais pas quoi faire. Je ne veux pas le gêner. Je crois qu'il a honte. Je ne sais même pas si c'est la première fois qu'il pleure devant quelqu'un, ni depuis combien de temps ça ne lui est pas arrivé. J'ai envie de me rapprocher et de lui prendre la main en lui disant que ça va aller. Que tout le monde est là pour lui. Que ce sera une période difficile dans sa vie, mais qu'il va s'en sortir. Qu'il est fort. Mais je ne bouge pas. Je ne sais absolument pas ce qui peut le traverser à ce moment-là. Et je me

demande s'il accepterait que j'inverse davantage les rôles. Il en a peut-être besoin, mais peut-être aussi qu'il ne le veut pas, surtout pas, alors je ne fais rien. Quand la crise semble passer, je trouve enfin la force d'ouvrir la bouche. Je me veux rassurant. Je ne sais pas si je le suis car, même si je vois qu'il m'écoute, ce que je peux dire est creux et banal. Je reste encore un moment, on discute d'autre chose. Puis je pars en lui disant que je reviendrai demain, en même temps que ma mère. Sur la route du retour, elle m'appelle. Je me range sur le bas-côté, j'allume mes feux de détresse. Dehors, une averse typique d'un mois de novembre dans le nord de la France s'abat sur le pare-brise de ma voiture et résonne dans l'habitacle. Elle est en larmes. « Il vient de m'appeler... Il pleurait ! Il m'a dit qu'il avait peur ! » Je comprends que ma mère non plus ne l'a jamais vu dans cet état. Connaître quelqu'un depuis son adolescence, avoir eu quatre enfants avec lui, traversé des épreuves difficiles et découvrir pour la première fois, après quarante ans de vie commune, que la personne n'est pas aussi forte qu'elle le prétend doit donner le vertige. Mes mots peinent à saisir l'idée. « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? » Que répondre ? Est-ce que je dois lui dire que j'ai vu s'inscrire dans son corps la possibilité de la souffrance et de sa finitude ? « Ça allait, quand je suis parti, je suis étonné. Je sais qu'il a peur, oui, on en a... parlé. Mais c'est normal tu sais. Le contraire serait étrange. Je vais venir vous voir demain. Ça va aller, j'en suis sûr. » Encore des phrases creuses. Nous discutons un peu plus et elle semble se calmer davantage. Je me sens merdique. Je me sens dépassé par les événements et le rôle que je dois tenir. On compte sur moi, j'essaie d'être présent, mais pour tenir, je prends une distance folle, ce qui fait que je ne suis pas un bon soutien, je suis un mauvais fils. J'y retourne le lendemain. La chimio coule doucement et les effets secondaires n'ont pas encore commencé à se faire sentir. « J'ai un mauvais goût dans la bouche. Et une sensation bizarre dans le corps. » Il passe une nuit horrible. Sa peau, selon ma mère, prend une couleur rouge vif, puis ce sont les vomissements qui commencent. Les séances de chimiothérapie durent six mois. Il reste sur place quatre ou cinq jours toutes les deux semaines. Nous nous relayons, avec ma mère, pour qu'il puisse voir quelqu'un tous les jours. Je reste souvent une heure ou deux. Je n'ai jamais été témoin des effets secondaires. Hormis sa perte de poids impressionnante pour quelqu'un de sa corpulence et la chute de ses cheveux, je n'ai jamais été confronté aux vomissements, diarrhées, constipations, qui bien souvent commencent quand il est de retour à la maison. Mes visites nous rapprochent. Nous discutons plus facilement de tout et de rien, je me confie un peu plus à lui. Nous écoutons la radio. Je vais chercher des cafés quand il a le goût d'en boire un. Je lui rapporte des magazines de jeux. Je lui raconte quelques détails de mon quotidien.

La chimio est éprouvante mais semble fonctionner. Le cancer ne régresse pas, mais ne s'étend pas non plus. Je crois comprendre que c'est là le but : le contenir pour pouvoir ensuite intervenir chirurgicalement. Comme mon père est quelqu'un qui néglige sa santé en repoussant systématiquement tout rendez-vous médical, le cancer a eu le temps de ronger son os. Le chirurgien le prévient qu'il n'est pas sûr de pouvoir sauver sa jambe, ni même son articulation. Il devra peut-être tellement rogner qu'il ne restera pas suffisamment de matière osseuse pour fixer une prothèse. Le jour de l'opération nous sommes tous comme suspendus dans le vide. Je vais travailler en ayant constamment en tête qu'il est sur le billard, et qu'on est peut-être en train de décider que pour sa survie, il faut l'amputer. Je sais, pour en avoir un peu discuté avec lui lors d'une de mes visites, qu'il le refuse. S'il n'est plus capable de conduire ou de se mouvoir, il considère qu'il ne vaut plus rien. Dès que je rentre sur Lille, je me rends à l'hôpital. J'échange des messages angoissés avec ma mère qui me demande de lui faire un compte-rendu de tout ce que j'apprends. Quand j'arrive, il n'est pas encore remonté du bloc. Je cherche une infirmière pour obtenir des informations. « Il est en salle de réveil. Il ne devrait pas tarder à remonter, l'opération s'est bien passée. » Un premier soulagement. « Est-ce que vous savez ce qu'ils ont fait à sa jambe finalement ? » « Ils ont posé une prothèse. Mais je n'en sais pas plus. » Un deuxième. J'imagine que l'opération est un succès. J'appelle ma mère et lui dis ce que je viens d'apprendre. Elle semble soulagée, elle aussi. J'ajoute que je vais rester jusqu'à ce qu'il revienne dans sa chambre, pour en savoir plus. Quand les infirmiers ramènent mon père, il est amorphe, mais je vois qu'il est content de me voir. Il y a un peu de sang sur la literie, deux poches pendent sur les côtés du lit. L'une se remplit de sang et l'autre d'urine. Un énorme bandage un peu sale recouvre l'entièreté de sa jambe qui est légèrement surélevée. « Comment ça va ? » « Fatigué... Est-ce qu'on t'a dit quelque chose ? » « Juste que ça a été et qu'ils ont posé la prothèse. » Je demande un peu plus d'informations – j'ai l'impression d'être un adulte – et j'apprends qu'en effet le chirurgien a réussi à sauver la jambe et a fait un travail de mécanicien. La prothèse ne tient littéralement qu'à un fil. Il faudra y faire très attention et son genou ne se pliera plus qu'à 90 degrés. Le muscle de la cuisse sera déformé pendant longtemps car le médecin a dû y creuser. Il sera nécessaire de faire de longues séances de kinésithérapie et de rééducation. Je pense que mon père n'écoute qu'à moitié. Il est sonné. Il me demande si je peux appeler ma mère pour la rassurer. Je lui envoie un message pour lui dire que je vais l'appeler sous peu, mais que tout va bien. Quelques minutes plus tard, mon père s'endort. Je laisse un message sur son téléphone pour lui dire que je repasserai le lendemain et lui dire de se

reposer. Il le verra à son réveil. Je rappelle ma mère. « Oh je suis contente, il avait tellement peur qu'on lui coupe la jambe. Quand il va s'en rendre vraiment compte, ça va lui faire plaisir. » Je suis étonné que la jambe prenne le pas sur le cancer. Mais je ne suis pas à sa place. Je ne sais pas comment je réagis. La rééducation est longue. Mon père reste en fauteuil pendant plusieurs mois. Ses cheveux commencent à repousser quand débute une deuxième salve de chimiothérapie, préventive cette fois, pour éviter que des nodules éventuels, décrochés pendant l'opération, aillent coloniser une autre partie du corps. C'est le scénario pessimiste. Cette deuxième série de chimio est plus violente que la première. Mon père est épuisé, physiquement et moralement. Il ne va pas jusqu'au bout. À l'avant-dernière, il fait une réaction allergique et l'oncologue décide qu'il faut prendre le risque d'arrêter là. Mon père me dira à plusieurs reprises que si les traitements sont un jour à reprendre, il les refusera. J'essaie de lui faire comprendre qu'il faut faire confiance à la vie. Mais qui suis-je pour parler ainsi ? « Je ne pensais vraiment pas vivre ça un jour. Ceux qui ne l'ont jamais vécu et qui ne le vivront jamais ont de la chance, mais ça te fait voir les choses autrement, après. » Je sais qu'il pense à son frère, mort en quelques mois après l'annonce d'un cancer du pancréas plusieurs années plus tôt, et de qui il était très proche. À sa mère, à qui la famille a toujours caché son propre cancer du côlon. À l'agonie de son père. Et à ses autres frères et sœurs qui n'ont pourtant pas eu de cancer. Je sais qu'il se demande pourquoi lui, pourquoi eux et pas les autres. Les examens post-chimio confirment qu'il peut être considéré comme en rémission. J'apprends que même si le cancer n'est plus présent dans son corps, il faut plusieurs années avant de se déclarer complètement guéri. Son ombre planera longtemps au-dessus de lui, et de nous. Il réapprend à marcher, mais sa jambe est trop faible, et la prothèse mécanique trop fragile. Il perd bien souvent l'équilibre et s'effondre au sol, incapable de se relever. Ma mère n'est pas assez forte pour le soulever. Aussi, il faut souvent l'aide de mon plus jeune frère, qui vit encore avec eux, pour remettre mon père en position debout. Ça le fait rire, même si je comprends qu'il s'agit d'une technique de défense et de protection. Il est gêné de se retrouver dans cette position, de dépendre des autres, et d'être dans un tel état de faiblesse et de fragilité. Il commence à signer tous ses messages textes par un emoji représentant un os, et il demande, à Noël, qu'on lui offre un nouveau genou. C'est sa manière de prendre les choses du bon côté. Alors qu'on pense pouvoir enfin être tranquilles avec cette histoire, un peu plus de trois ans après l'opération, ma mère m'appelle un soir, en panique. Mon père est tombé et la prothèse s'est brisée à l'intérieur de sa jambe. Celle-ci est restée coincée en position pliée et le mécanisme, complètement disloqué, déforme ce qu'il reste

de son genou. Il souffre, mais les médecins de leur petite ville de campagne ne peuvent rien faire. Il est transféré le lendemain sur Lille pour être à nouveau opéré. Je me veux rassurant, comme d'habitude. Je me dis que ça doit arriver souvent et que le médecin va réparer tout ça en deux temps trois mouvements. « Il nous a quand même dit que si ça cassait, il ne pourrait sans doute rien faire. Il était déjà étonné d'avoir réussi la première fois. Et s'il ne peut rien faire, il va devoir lui enlever la rotule et immobiliser la jambe pour toujours. Ton père le supportera pas. Tu l'imagines avec une jambe morte ? » Encore une fois, non. Je n'imagine pas en quoi ça peut être si horrible après avoir survécu au cancer. Je m'essaie à marcher sans plier une jambe. On boîte. Mais ça semble aller. J'oublie que mon père pèse au moins cinquante kilos de plus que moi et qu'il a presque le double de mon âge. Et avec une jambe raide, on ne passe plus derrière le volant d'une voiture à boîte manuelle. Je reprends le chemin un peu trop habituel de l'hôpital dès le lendemain. Il m'écrit peu de temps avant pour me dire qu'il est revenu dans sa chambre. Quand j'arrive, je le trouve le visage fermé, la mine triste. « Alors, ça a été ? » « Non. » Une boule au ventre. « J'ai plus de genou. Il m'a bloqué la jambe. Je peux plus rien faire... » Je sens dans sa voix une colère désespérée. Je suis en colère également. Contre la vie qui s'acharne contre cet homme qui a toujours fait tout ce qui était en son pouvoir pour être quelqu'un de bien, pour s'occuper de nous et nous aimer de sa manière si discrète. « Tu te rends compte ? Je suis depuis deux mois à la retraite et je peux plus rien faire. Je peux même plus conduire une voiture, je sers plus à rien. Je peux plus rien faire ! À quoi je sers maintenant ? J'aurais dû lui dire qu'il me coupe la jambe ! Je préférerais ne plus avoir de jambe du tout que de me traîner ça ! » Je dois dire quelque chose. Je ne peux pas le laisser penser ça. « Mais tu imagines s'il te manquait une jambe ? Ce serait plus difficile pour toi de tenir debout, même avec une autre prothèse. Je pense quand même que c'est bien mieux qu'il te reste ta jambe, ça va te laisser de la stabilité et tu pourras apprendre à marcher comme ça. Ça va être chiant, c'est certain, mais tu as vécu pire que ça. Et ta voiture ? On en a déjà parlé, tu la vends et vous en rachetez une automatique suffisamment grande pour que tu puisses allonger ta jambe. Je comprends ta colère, elle est légitime, mais regarde, ton genou était trop fragile pour te soutenir, tu tombais tout le temps. Vous en étiez rendus à ne plus oser sortir seuls par peur de ça. Ce problème est réglé. » Je sais que mon discours est stupide, mais je ne sais pas quoi lui dire d'autre. Pendant tout le temps où je lui parle, il regarde ses pieds au bout du lit. Puis il lève le regard vers moi et hoche la tête. Je reste un peu et nous discutons d'autre chose, de la fin de l'année scolaire, des vacances qui s'en viennent. Je rassure ma mère à nouveau en lui racontant sa colère et ce que je lui ai dit. Le

lendemain, elle me dit que mon père lui a confié s'être mis à aller mieux après mon passage, que ce que je lui ai dit l'a touché. Je crois que je ne mesure pas l'impact que les paroles d'un enfant peut avoir sur ses parents. J'imagine que je vois toujours l'autorité parentale comme quelque chose de descendant et qu'un enfant ne peut pas parvenir à rassurer son parent. Peut-être par facilité, par paresse ou pure convenance. Il réapprend à marcher. Quelques années après, lorsque j'indique à mes parents que j'ai toujours la ferme intention de partir vivre à Montréal, ma mère me fait remarquer que je n'ai pas utilisé mon PVT quand j'en ai eu l'occasion. « Ça n'aurait pas vraiment été le bon moment pour partir. » « C'est vrai, heureusement que tu as été là. » Je n'ai pas eu l'impression d'avoir été un soutien particulièrement efficace. Je suis même honteux de me servir de ce drame familial pour justifier ma trouille de tout quitter. C'est peut-être moi qui mens ici. Perdu dans mes pensées, me repassant le film de cette époque, j'ai laissé la soupe refroidir. Je l'avale quand même. La serveuse revient et me demande si ça va. Je pense qu'elle voit que je suis bouleversé. « Un mauvais rêve qui me perturbe un peu. » « Ah oui... Quelques fois c'est très réaliste, hein ! » Je souris. « Oui, un peu trop. Mais c'est surtout que parfois on ne sait plus ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas quand on se réveille. Même des choses importantes peuvent complètement être transformées. C'est vraiment un sentiment étrange. » Je ne sais pas si elle m'écoute. Elle ramasse le bol de soupe et le pain. « Mais ça ne dure pas. C'est ça qui est rassurant. Les souvenirs effacent les rêves. La facture ? » Les souvenirs effacent les rêves. Ce cliché me laisse songeur. Je regarde autour de moi. Le *diner* est vide, les jeunes sont partis. Il est presque quatre heures du matin. Je regarde le bloc-notes de mon cellulaire et je vois que j'ai machinalement écrit les grandes lignes de cette histoire. Si je ne veux pas qu'elle disparaisse, comme mon rêve, il faut que je l'écrive. Il faut que je laisse une trace, tant que mes souvenirs ne sont pas encore altérés par le temps, du courage de mon père. Il a vu la mort en face, il s'est rendu compte de sa fin, et même si ça ne l'a pas changé fondamentalement, il mérite que quelqu'un, son fils pourquoi pas, fier de lui, raconte ce qu'il a traversé. Je ne sais pas ce qui en résultera, je ne sais pas si ce sera bon, fidèle à l'histoire originale, juste ou en adéquation avec ce que lui a vraiment ressenti. Je pourrai lui en toucher deux mots, lui demander des détails, lui faire raconter son histoire, le faire parler, lui. Peut-être que personne ne lui a jamais dit qu'il avait le droit de ressentir des choses autres que la colère et de les exprimer, de les laisser sortir, de se reposer sur ses fils. Je sais que je m'impose une barrière avec ma famille, la même protection qu'il a instaurée avec nous, parce que je n'ai pas eu d'autre modèle. C'est peut-être à moi d'abattre ces tabous pour nous libérer. C'est peut-être

également ainsi que je parviendrai à dire à mes parents ce que je n'ose pas. C'est peut-être ainsi que je me souviendrai d'eux.

Plus de neuf mois. Il m'aura fallu le temps d'une grossesse pour parvenir à sauter le pas et à avoir une véritable occasion d'une nuit passée avec un garçon depuis mon arrivée à Montréal. J'en ai presque honte. J'ajoute cet adverbe tout en sachant qu'il est superflu et qu'il me permet de me dédouaner, de me dire que rien n'oblige quiconque à mener sa vie en fonction de ses rapports sexuels. Étrangement, je pensais que l'âge, l'expérience, les réflexions que je mène pour me déconstruire peu à peu allaient m'aider à être moins frileux, plus libéré, à tenter des choses, m'ouvrir à d'autres relations, d'autres corps, d'autres situations. J'ai honte de constater que, le temps passant, c'est tout le contraire qui se produit. Les romans queer que je lis font souvent état de la sexualité des protagonistes, qui en sont parfois aussi leurs auteur·rices, et si j'avoue avoir une fascination frisant l'admiration pour ce qui y est décrit, c'est toujours ma honte qu'ils déclenchent d'une manière ou d'une autre, mon incapacité à me laisser aller. Je me dis souvent que, comme pour beaucoup d'autres choses, le manque d'activités sexuelles crée une frustration que mon cerveau est obligé de gérer en effaçant la source. Ce n'est pas nouveau que mon désir pour les autres, s'il n'est pas réduit à zéro, est si infime qu'il en vient à disparaître presque totalement. Une sorte de paresse, de résignation se manifeste en moi depuis plusieurs années. J'ai des désirs, des fantasmes, mais je suis incapable de les assouvir ou de faire quoi que ce soit pour les concrétiser à cause de la peur. Dans une stratégie de survie, j'en viens à me dire qu'il est tout à fait correct de devenir abstinent en attendant. Or, pris à mon propre piège, les occasions de rencontrer s'éloignent peu à peu de moi. Ne les cherchant plus, trouvant dans chacune de ces occasions une raison pour ne pas sauter le pas, j'arrête de chercher. Ce faisant, je perds confiance en mon désir et mes capacités. Il ne faut que quelques heures après mon atterrissage à Montréal pour me connecter sur les applications de rencontre, et peu de temps pour que j'engage la conversation avec plusieurs garçons. Certains me plaisent vraiment, d'autres moins. L'un d'eux me propose plusieurs fois qu'on se rejoigne, la nuit, pour se promener dans les lieux de *cruising*. Nous nous y chaufferions, nous passerions à l'acte sous le regard d'autres hommes qui se joindraient peut-être à nous. L'idée est tentante. J'ai imaginé dans un de mes textes ce genre de lieu sans jamais y être allé. Alors que

j'ai une sexualité que je qualifierais de standard – un lit, la nuit -, je m'amuse à écrire des scènes de sexe queer dans lesquelles je fais prendre corps à mes fantasmes. Les films que j'ai pu voir, les romans que j'ai pu lire font état de ces lieux, de ces situations dans lesquelles les personnages ne se posent pas tant de question et profitent de l'instant que d'autres veulent bien leur accorder. Tout le monde y trouve son compte. J'aurais pu flatter mon égo, me sentir vivre, savoir que je plais encore, que je suis toujours capable de coucher avec des quasi inconnus, partager un moment avec quelqu'un qui cherche la même chose, mais chaque fois je me défile. Je le rencontre ce garçon. Mignon, sympathique, avenant. Nous échangeons plusieurs messages pendant quelques semaines. Mais j'hésite toujours à lui donner plus de moi. J'ai peur de l'attachement. Je sais que ce que je veux tirer de lui ne dépassera pas l'acte sexuel et je crains, comme bien souvent, maintenant, qu'il ne veuille pas qu'on se revoie, qu'il ne veuille plus de moi. Et je fuis même si rien n'a jamais été dit dans ce sens de sa part. Nous avons échangé des photos, chacun chez soi, et ça me contente. Aller plus loin est une frontière que j'ai peur de franchir. Je flaire peut-être sa solitude, son envie de créer du lien, l'obligation que j'aurai ensuite à être disponible pour lui. Ou est-ce que je l'imagine? Je passe un temps fou à trainer sur ces applis en attendant la perle rare. Cette chimère qui me fera ne plus hésiter. Un profil, une photo, une discussion qui me poussera à sortir de ma zone de confort, à affronter mes peurs, mes craintes et me remettre le pied à l'étrier. Ça n'arrive pas. Chaque fois, je trouve une excuse. Pas assez à mon goût, trop tard, trop saoul, trop compliqué, pas le temps, un devoir à rendre, la job le lendemain, l'impression d'un danger. Mais en réalité, c'est un sentiment mêlé de peur, d'orgueil et de honte. Depuis toujours, des dizaines de questions se bousculent dans ma tête à l'idée de rencontrer quelqu'un. J'en ai envie. La plus petite tentative m'apparaît comme la possibilité d'une nouvelle histoire, comme une surprise potentielle. C'est déjà arrivé quelques fois. Aujourd'hui, j'ai l'impression que je reste bloqué sur d'anciens schémas, que je mets la barre trop haut et que je veux être sûr d'avoir envie du garçon à qui je donne rendez-vous. Il m'est déjà arrivé de décevoir, de penser que j'étais prêt, poussé par ma libido, à me rendre chez un gars pour du sexe déjà prévu. Chaque fois, le pas de la porte passé, je me retrouve à trembler, effrayé, et lorsque la question de savoir ce qu'on fait se présente, je prétexte n'importe quoi pour me sauver. Et j'ai honte. Celle de m'être cru capable, celle d'avoir décidé que le gars en question ne me mérite pas, celle d'être incapable de dissocier sexe et sentiment, celle d'avoir fait perdre son temps à quelqu'un qui n'a rien demandé que rencontrer quelqu'un qui pourra le satisfaire facilement. Et justement, ce n'est pas facile. Je ne dis pas que ça n'est jamais arrivé. Je

ne compte plus vraiment le nombre de soirées qui se sont bien finies pour moi parce que j'avais levé toute inhibition et désactivé mon cerveau à coup d'alcool ou de drogues. Ça rend les choses plus simples. Mais dans le même mouvement, elles deviennent fausses. Et toujours plus honteuses. On me dira qu'il n'y a aucun problème en réalité. Que je m'invente des complexes. Que je me fais souffrir inutilement. Que ce n'est pas grave de ne pas avoir de *hook up*, de suivre ses désirs sans les forcer. Et je suis plutôt d'accord avec ça. Mais pourquoi dans ce cas, ai-je l'impression de ne pas profiter, de juger si vite les gens au risque de passer à côté de quelque chose qui pourrait être simple et bon ? J'envie certains de mes amis qui ne se posent pas ces questions, qui savent lâcher-prise et savourer. La plupart le font à outrance ou sous le joug de substances. Ils peuvent, d'une certaine manière, se dire qu'ils agissent, qu'ils ne restent pas plantés là à attendre que quelqu'un apparaisse comme par magie lors d'une soirée, ou sur l'écran de leur téléphone au milieu d'un tas de torsos de différents gabarits ; et de fait, quand il se présente, savent saisir l'instant. Ainsi ce soir-là, je saisis à mon tour l'instant. Nous passons une soirée entre amis. Nous sommes saouls sur la terrasse extérieure. Le voisin de mes amis s'approche de moi vers la toute fin de soirée. Nous ne nous sommes vus qu'une seule fois, un autre soir, sans nous parler. Je le trouve mignon, mais je ne ressens rien. En d'autres circonstances, je ne lui adresserais pas la parole. Mais l'alcool me désinhibe. Et me donne envie de séduire. J'ai besoin de contact, besoin qu'on me désire. Je sais que je prends des risques. Je vais le recroiser à d'autres soirées et ça pourrait devenir gênant. Pour lui comme pour moi. Mais je n'ai pas le temps de réfléchir, je n'en ai même pas envie. Il passe sa main dans mon dos, discrètement. Je reçois et comprends le message. Je suis célibataire. Je fais ce que je veux. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Je prends seulement le risque d'avoir du plaisir, de passer un bon moment, de retrouver confiance en moi, en ma capacité d'être désirable et de saisir l'instant. Je l'embrasse. Il répond et rapidement me mène, devant mes amis, à l'escalier en colimaçon qui conduit à son trois et demi. Ce qui suit est flou. Nous allons directement dans sa chambre, conduits par nos baisers. Je ne sais plus exactement jusqu'où nous allons avant de nous endormir, ni si nous nous parlons. Je me souviens vaguement d'une sorte de brutalité, ses mains autour de mon cou, parfois, et que je repousse. Moi qui le repositionne. Des bribes, des flashes. Le lendemain, la gueule de bois m'empêche d'abord de répondre à ses avances. C'est tendre. Il sort nu de la chambre et revient avec un jockstrap. Je trouve le geste ridicule, mais je ne dis rien. C'est toi qui es bien coincé, me dis-je. Il m'apporte un jus d'orange et un café que je me renverse dessus. On se prend dans les bras. On s'endort à nouveau. Il me réveille en m'embrassant, on s'enlace. Ma

peau goûte le café. On se fait du bien. Je reste un peu avec lui, allongés sur le lit. On commente nos tatouages. Les siens sont colorés, les miens sont noirs. Je remarque qu'il est intégralement rasé. De courts poils drus ont commencé à repousser sur son torse. Son corps, dans la lumière, me plaît plus que ce que j'avais imaginé de lui la veille, quand il était encore habillé. Mais il n'y a rien de plus. Je songe à partir. C'était seulement un bon moment. On évoque un peu nos vies, nos métiers, notre quotidien. Il est intéressant et gentil, mais je sais que mon esprit est déjà ailleurs. J'espère que c'est le cas aussi pour lui. Faites qu'il ne demande pas à me revoir. Il me propose de prendre une douche. J'accepte en me disant que ça me fera du bien avant de retourner chez moi. Quand je suis dans la salle de bain, il me demande à travers la porte s'il peut me rejoindre. Je cherche une excuse. Je n'ai pas envie de partager ce moment avec lui. Je n'ai pris de douche qu'avec des garçons qui ont compté. Le temps, je suis pressé, c'est une bonne excuse. « Non, je vais vraiment juste me doucher rapidement et je file chez moi. » Je sors et récupère mon téléphone. J'ai plusieurs messages reçus de France pendant la nuit. Un message de X., aussi, qui me dit que c'est difficile le réveil. Je lui réponds la même chose. Je me demande si je vais lui dire ce qu'il s'est passé après son départ, la veille. Je devrais, sans doute. S'il me pose la question précisément, je lui dirai. Sinon, je le garderai pour moi. Encore une fois, ces questionnements parasites prennent le pas sur ce qu'il vient de se passer dans ma vie. Je ramasse mes affaires. Le voisin me dit qu'il va travailler cet après-midi et me raccompagne à la porte. Je descends les marches et j'envoie un message à mes colocs. « Sortez le champagne ! J'ai enfin eu du sexe ! » C'est ridicule de s'extasier pour ça. Ce n'est même pas s'en vanter. C'est reprendre le contrôle de mes désirs. J'ai plu. Il m'a plu. J'ai réussi à profiter du moment.

Le soleil se couche. J'ai décidé de me poser au Parc de la Petite-Italie, histoire de ne pas rester enfermé chez moi. Je vois tous ces gens en petits groupes, et je me dis que ça doit être bizarre de voir ce gars assis sur l'herbe avec son ordinateur et qui tape, et tape encore. L'été commence à peine. Je suis toujours attiré par l'envie de profiter à fond du moment, des possibilités magnifiques que cette nouvelle vie m'offre. Mais à chaque fois, je doute. Est-ce que je suis capable de saisir l'instant? Est-ce qu'il ne faut pas d'abord que je travaille? Façonné par la production, la performance, l'idée d'être le meilleur, je sens que ça me consume. Je les regarde tous, ces gens

venus ici à plusieurs. Ils parlent sans doute de leurs amours, leurs relations, leurs enfants, leur travail. De leurs échecs, peut-être, aussi. Et ceux qui sont seuls, là, sur ces bancs, se demandent-elles aussi quelle est leur place ainsi coupées de leur communauté ? Une jeune fille se lève, jette un œil à son cellulaire, peut-être simplement pour savoir si quelqu'un pense à elle, pour lire le message qui la ramènera vers les siennes ou pour se donner une contenance, honteuse qu'elle serait d'avoir osé venir quelques minutes s'asseoir sur un banc du parc, toute seule. Une dame itinérante passe, cherchant clopes et cannettes vides. Elle hurle à la cantonade. Je fais semblant de ne pas entendre. Je n'ai pas de cannette vide, mais des cigarettes, j'en ai. Je n'hésiterai pas à lui en donner une si elle s'adresse à moi directement. C'est sans doute une position de dominant. J'ai ce que tu cherches, mais si je peux éviter de te le donner et d'attirer l'attention sur moi en te répondant, ça m'arrange. Elle passe près du groupe installé sur une table de pique-nique près de moi. Au passage, elle fouille dans une poubelle. Elle avance vers moi, elle va me parler, mais non, elle passe tout droit. J'avais pourtant de quoi la contenter pendant un moment, mais la manière avec laquelle je me tasse, au milieu du gazon, me rend invisible. Je regarde le soleil couchant, de l'autre côté de la rue, se déposer sur les corps peu couverts qui jonchent le parc. Nous sommes beaux et belles nimbées de cette lumière. Mon regard est régulièrement attiré par un garçon dans un groupe d'une petite dizaine de personnes. Il me semble l'avoir déjà vu quelque part. Sans doute sur Grindr. Si je lui ai déjà parlé, il ne m'a jamais répondu. J'en suis à vouloir qu'il me voie, là, en train de taper de manière agile sur le clavier de mon ordinateur et qu'il reconsidère peut-être sa première impression. « Il me semble que je t'ai vu au parc en fin d'après-midi » pourrait être une manière de retenter une approche. Virtuelle, encore une fois. Je ne sais pas comment aborder les gens, et faire du *small talk*. Je suis même mauvais à reconnaître ceux qui parviennent à sauter le pas et à venir vers moi. La peur de mal faire, mal (ré)agir, mal penser, mal interpréter est toujours plus forte que ma raison, que le naturel des choses et des rencontres. J'ai honte d'être aussi con, aussi fermé, de laisser passer tant d'occasions d'être au monde. Je ne suis pourtant pas seul. Sauf exception, il y a toujours du monde avec moi. Je ne peux pas me plaindre. Ce n'est pas vraiment la solitude qui me pèse, c'est la solitude houleuse de celui qui a de la difficulté à nouer des liens, à s'ouvrir, à parler aux inconnues car il craint d'être démasqué, ridiculisé, humilié, catalogué. Mais le monde extérieur n'est pas toujours un piège. S'il y a de la méfiance, les autres ne sont pas, comme moi, prompts à se méfier dès qu'on entre dans leur espace. Il y a des règles, c'est certain. J'aimerais parvenir à me servir à nouveau du réel pour créer. Je voudrais que tout ce qui me traverse, ces observations

hasardeuses que je pose sur ces autres autour de moi, nourrissent mon écriture. Et que ce soit cette dernière qui parfois me pousse à agir. Il s'agirait d'écrire comme dans un journal. Ce serait une manière d'analyser, de provoquer des situations, des rencontres pour les transformer en matière littéraire. Passer de la honte à la création pour atteindre la fierté. Il s'agirait d'un trajet. Des essais de fictionnalisation du monde. Non. Plutôt de la littérature qui s'actualise dans le monde réel. Si je décidais d'écrire à l'avance que j'allais me lever d'une minute à l'autre pour m'approcher d'un groupe de personnes, ou que je fictionnalisais en amont la discussion qu'on pourrait avoir sur Grindr tout à l'heure, est-ce que je pourrais donner à mes écrits une valeur prophétique ? J'ai retrouvé le garçon sur l'appli, mais mes doigts sont retenus par la gêne. Je suis là, dans son champ de vision. Si je lui envoie un message maintenant et que son cellulaire affiche la notification entrante, je suis démasqué. Il a le sien à la main. Trop de risques. J'en suis incapable. Ça me mettrait à découvert. Il va me voir. Ielles vont tou·tes me voir. Et alors, je vais scruter le moindre de leur mouvement de tête vers moi, surinterprétant tout. J'imaginerai qu'on se moque de moi, qu'on me réduit à la figure du désespoir printanier de Grindr. On me trouvera ridicule et laid. Je n'envisage même pas qu'on puisse trouver cette approche courageuse, cocace, drôle ou touchante. Même pas belle. Ce sera forcément bizarre de passer par une application alors que je suis à dix mètres à peine de lui. La plausible honte-à-venir me supplie d'attendre d'être loin. Et c'est ce que je vais faire. Je vais l'écouter, et la laisser encore une fois diriger. C'est vrai, je pourrais tout aussi bien rejouer les scènes ratées de ma vie. Tous ces actes manqués sur lesquels mon esprit s'accroche et s'arrime en imaginant ce qui aurait pu se passer si j'avais saisi la corde. Ou le train. Il s'agirait d'un mouvement de va-et-vient, de moi vers le monde et du monde vers moi, de l'intérieur vers l'extérieur et vice-versa. Peut-être que les deux se mêleraient. Que ma honte resterait prisonnière de ces mots, et que nous nous épanouirions enfin dans le réel. Je deviendrais mon propre narrateur. Je deviendrais mon propre personnage. Si je suis capable d'obliger mes protagonistes à se rencontrer, à se parler, à pleurer, à se battre, à se déchirer, à baiser, à se rendre dans des lieux inconnus, à se mettre en danger, à mourir, à vivre et tomber amoureux, peut-être pourraient-ielles m'aider à faire de même ? Je suis tou·tes ceux que j'écris. Je décide pour elleux, et ielles décident pour moi. Celui qui écrit ces lignes est à la fois moi et un de mes personnages. En vérité, il faudrait que nous ne fassions qu'un, tou·tes ensemble. Ainsi, nous serions peut-être enfin capables de créer.

La peur m'attend toujours quelque part. Elle m'a habitué à surgir dans mon dos et à me chuchoter à l'oreille dans les pires moments. J'ai fini par me faire à sa présence, même si je ne sais pas comment lui dire que j'aimerais qu'on en reste là. On se connaît depuis bien trop longtemps. Je crois qu'on a fait le tour de notre relation. À part empoisonner mon existence, elle ne peut plus rien faire pour moi. Je suis invité à communiquer lors d'une journée d'étude sur l'échec. Même si je suis excité et satisfait à l'idée de pouvoir exposer l'état de mes réflexions, je m'attends à ce qu'elle soit là, confortablement installée dans mon champ de vision, au fond de la salle, pendant que j'expose mon travail. Elle me regardera avec son air suffisant, cette face qui veut dire : « Je te connais mieux que personne, tu ne fais pas illusion, cesse de jouer la comédie, j'ai juste un mot à dire pour que tout le monde le sache ». Jusqu'au dernier moment, je crois qu'elle va arriver. Je scrute la porte à l'arrière, me demandant même s'il n'y a pas un passage dérobé proche de moi où elle se serait faufilée pour me surprendre. J'hésite à passer à la salle de bain avant ma présentation car c'est toujours là qu'elle m'attend. Ce moment d'intimité, censé être un soulagement, est bien souvent le théâtre de ses remarques les plus perfides et acerbes. Elle était là vendredi soir, quand après avoir ingurgité plusieurs seltzers en compagnie des personnes avec qui j'étudie, je me suis éclipsé un instant. Elle s'était déjà incrustée dans la soirée, et comme toujours, je n'ai pas réussi à l'empêcher de venir. Mais quand elle m'a suivi jusque dans la salle de bain, j'ai su que j'avais d'ores et déjà perdu le contrôle. Je tremble. Son regard sur moi pendant que je me tiens debout devant la cuvette m'empêche de viser correctement. Elle sourit. « Ah c'est parfait. Je n'en attendais pas moins pour ce soir. » Je ne la regarde même pas, mais je termine, déchire du papier et éponge mon erreur. Je me regarde dans le miroir pendant que je me lave les mains et je ne vois qu'elle qui me fixe, penchée à mon oreille. « Tu devrais rentrer chez toi. Tu n'as rien à faire là. T'es même pas capable de pisser correctement. Tu n'as rien à leur dire. Et ielles le savent. » Elle me parle de ma cohorte. Ceux que j'avais hâte de voir ce soir et que j'ai maintenant envie de quitter. Je suis arrivé dans les premiers, j'ai tenté de prendre ma place en participant à la conversation. Puis, quand les autres invité·es sont peu à peu arrivé·es, j'ai senti qu'elle en avait profité pour s'infiltrer parmi nous. « Regarde, tu n'es même plus capable d'ouvrir la bouche. Tout ce qui pourra en sortir sera tellement creux en comparaison. Qu'est-ce que tu fais là ? Rentre chez toi. » Je l'ai laissée m'atteindre. Je sais qu'une fois qu'elle a commencé à me parler, je suis incapable de l'arrêter. Et personne ne la voit. Alors que je suis persuadé qu'ielles la connaissent tous·tes, qu'ielles l'ont déjà

forcément rencontrée, je crois qu'il n'y a qu'avec moi qu'elle s'amuse autant. Nous avons plusieurs fois discuté des peurs toutes ensemble. Mais dans ces soirées, c'est toujours vers moi qu'elle se dirige. J'en suis convaincu. C'est peut-être l'alcool qui l'a attirée vers moi ce soir-là. Elle s'est éloignée à un moment donné. La conversation a dévié vers des choses moins profondes et j'ai bien vu que je ne l'écoutais plus. Ça ne lui a pas plu. J'ai senti sa frustration et sa colère à l'idée de se faire damer le pion et qu'on l'exclue. Il lui a suffi de tirer sa chaise de jardin plus près de moi pour que tout recommence. Elle passe un bras autour de mon cou, et colle sa joue contre la mienne pour adopter mon point de vue. « Tu le vois bien. Regarde-les. Tu t'es cru au-dessus. Tu as pensé que tu avais leur niveau. Mais soyons sérieux. Il va falloir que je te le dise combien de fois avant que tu le comprennes et que tu arrêtes tout ça ? Tu n'as rien à faire ici. » Non, en effet. Elle et moi, ça semble être à la vie, à la mort. Je ne sais même plus depuis combien de temps on se connaît. Elle me laisse parfois tranquille pendant quelques jours, quelques semaines. Je ne sais jamais où elle va, dans ces cas-là. Sans doute partie se ressourcer, réfléchir à de nouvelles manières de m'atteindre, de me blesser, de me faire craquer. J'ai l'espoir, parfois, qu'elle ne revienne jamais, ou que quelqu'un parvienne à parler plus fort qu'elle. Mais ce n'est pas comme ça que ça se passe. Elle me met en danger encore une fois sur le chemin du retour. Je ne parviens pas à rouler droit sur mon vélo. Il est tard, je suis un peu saoul, et une fois parvenu dans la ruelle qui mène à mon appartement, elle remet ça. Ses mots me blessent, je baisse les armes et les larmes montent. J'aimerais tant qu'elle sorte de ma vie. Comme je sais qu'elle serait douce et lumineuse si elle sacrait son camp. Comme j'assumerais plus mes mots si elle me quittait.

L'absence de la peur lors du colloque a, semble-t-il, ouvert une brèche en moi. Je sens qu'elle est vraiment mince, qu'elle pourrait se refermer d'un instant à l'autre. Aussi, il faut que j'en profite pour avancer. Je suis arrivé un peu tard au parc, aujourd'hui. Je voulais y passer l'après-midi, prendre mon ordinateur et commencer à mettre à exécution mon projet d'écriture. Une chose entraînant une autre, le temps a filé et ce n'est qu'à l'extrême fin du jour que je peux m'y rendre. Le banc que je trouve m'oblige à tourner le dos au parc. D'où je suis je ne vois pas grand-monde. Seul à quelques mètres de moi se trouve un groupe de trois gars sur lesquels je sais déjà que je ne parviendrai pas à écrire. Mes doigts figent au moment de les décrire. Qu'est-ce qui ne serait pas

essentialisant ? Ou méprisant ? Qu'est-ce qui ne serait pas, dans le choix de mes mots pour parler d'eux, une émanation de mon point de vue ? Est-ce que je parviendrais à leur imaginer des vies crédibles et pas stéréotypées ? Les blocages font partie de mon processus de création. Ils en sont même le fondement. Je tombe bien souvent dans la facilité en créant des personnages qui ne sont que des variations de moi-même, par paresse, ou par crainte. Et même si je crois qu'une partie de la littérature peut se révéler universelle, que c'est peut-être à ça qu'on reconnaît les grands textes – quand on peut s'y projeter malgré le temps, le lieu ou toute autre donnée propre aux auteur·rices et personnages –, je ne peux m'empêcher de penser qu'il m'est impossible d'uniquement fonder mon travail sur mon seul point de vue. Un garçon vient de rejoindre le groupe de filles posées sur le banc-couché qui tourne le dos au mien. Je ne l'ai entraperçu qu'à travers son reflet sombre sur l'écran de mon ordinateur, mais alors que je n'entendais aucun bruit venant de derrière moi, hormis un léger murmure de conversation, il a immédiatement pris le contrôle de l'espace sonore. J'hésite à me retourner pour voir de quoi il a l'air. Sa voix est plutôt jolie et juvénile, aux accents français, comme celles de ses amies. Elle possède des inflexions rauques qui parfois montent légèrement dans les aiguës. Quand il s'installe sur le banc, les filles rient car il fait bouger toute la structure. Quand il est arrivé, il a mentionné être sorti de chez le coiffeur avec une coupe mulet. Je vais l'imaginer comme ça. Il est très exactement dos à moi. La structure entière continue de se secouer à chacun de ses mouvements. Les trois parlent de leurs ami·es, de leurs futures sorties. J'apprends qu'il a de grandes jambes. Information essentielle. Au lieu d'écrire, je mâche mes doigts. C'est sale, mais j'en arrache méticuleusement la moindre peau qui dépasse. Et à force de les maltraiter, il ne reste plus grand-chose à mâcher. Ils sont rendus par endroits complètement à vif. Je sais que je devrais arrêter, je tente parfois de me retenir, mais c'est plus fort que moi. Chaque jour j'y reviens. Je lâche mes doigts du regard et lève les yeux. Les trois gars en face de moi ont ouvert des bières. Ils se tiennent debout autour de leur banc. L'un d'eux a une jambe posée dessus. À quelques mètres d'eux, deux femmes assises sur une couverture au sol mangent avec des baguettes. Je suis trop loin pour voir ce dont il s'agit exactement. Un peu plus loin, c'est une boîte de pizza qui vient s'ajouter à une table de quatre convives. J'ai le goût de fermer l'écran de mon ordinateur et de rentrer me cacher dans mon appartement. J'y serai seul. Mes colocos n'y sont pas. Elles viennent d'envoyer des messages sur notre groupe commun pour se rejoindre dans un autre parc. Je pourrais y aller. Le groupe derrière moi se lève. J'en profite pour tourner la tête, mais la lumière du soleil couchant m'éblouit et crée un contre-jour. Je ne distingue pas le visage du garçon. Je perçois

simplement qu'il enfile un trench et qu'il s'éloigne avec ses deux amies. Je les regarde partir. Il est grand, effectivement. Pas de mulot, mais des cheveux d'un noir intense. Peut-être avait-il des origines quelconques que j'aurais pu consigner ici pour m'éloigner de moi. Je me lève et prends leur place. De l'autre côté du banc, je deviendrai peut-être quelqu'un. Les pleurs d'un bébé me parviennent. Une musique funk se fait doucement entendre dans mon dos au milieu des voix des trois gars. Pile en face de moi, sur une couverture violette, s'est allongée sur le ventre une personne que j'identifie comme une jeune femme aux cheveux décolorés blonds et aux lunettes d'écailles. Elle porte un chandail tricoté aux couleurs arc-en-ciel sur une salopette en jeans bleue. Elle a ramené des bières. Elle en partage une avec son ami assis en tailleur face à elle. Lui porte une casquette noire, des lunettes également, et un hoodie bleu ciel portant l'inscription « Precious Puppies » au dos. Ils parlent en anglais. Elle s'exprime avec cette voix presque grave qu'on retrouve souvent chez les anglophones. Je sèche. Ce n'est pas elleux qui me donneront l'inspiration. Une jeune femme vêtue de couleurs sombres attire mon attention un peu plus loin. Je m'appête à laisser venir les mots la concernant s'inscrire sur mon écran quand je capte un groupe de six gars, tous en survêtements et sneakers, ayant pris possession de deux bancs. Ils versent dans des gobelets de plastique un alcool fort qui ressemble à du rhum brun, ou du whisky. L'un d'eux les a rejoints avec une poutine à emporter dans un plat en aluminium. Une bouteille de Seven Up est posée au sol. Ils parlent avec de grands gestes, se marrent, se jaugent. Mon esprit ne peut s'empêcher d'y voir une masculinité de façade, une masculinité marginale qui cherche à répondre à des codes hégémoniques. Et pourtant, malgré moi je les imagine, peut-être pour ridiculiser cette attitude, dans l'un de ces nombreux pornos gay qui commencent dans des cités et finissent dans des caves. Cliché. Tellement. Mon regard balaie le parc une dernière fois et passe du groupe qui se resserre des verres au chandail arc-en-ciel. En continuant un peu plus à gauche, dans la lumière dorée de la fin du jour, appuyé sur une des tables de pique-nique, mes yeux s'arrêtent sur les cheveux roses d'un homme.

Elle est revenue. J'en étais sûr. Je savais qu'elle n'était pas allée bien loin. C'est toujours comme ça que ça se passe. Elle s'éloigne un instant, pour finir par revenir plus forte, dès que l'occasion se présente. Je n'ai pas réussi à profiter de ce moment de répit pour créer comme je l'avais prévu. Je regrette. C'est sans doute ce qui lui a permis de remonter à la surface encore une fois. Depuis

qu'elle fait partie de ma vie, j'ai appris à la connaître, sinon la maîtriser. On a vraiment fait connaissance elle et moi à l'université. Avant ça, je ne crois pas qu'elle avait déjà croisé ma route. Ou alors je ne l'avais pas identifiée. Je ne sais pas ce qui a fait qu'elle s'est davantage approchée de moi, ce qui lui a donné l'envie de venir me parler. Ce dont je me souviens en revanche, c'est qu'il y avait une place vacante, un énorme trou béant qui ne demandait qu'à être comblé. J'ai toujours été doué à l'école. Si au primaire mes résultats sont aussi bons en français qu'en mathématiques, je sais que je suis plus porté vers les domaines littéraires et artistiques. Je suis bien souvent premier de classe, mais tout ça change quand j'arrive au collège. Je me maintiens, mais les sempiternels avertissements inscrits sur mes bulletins scolaires me sommant de ne pas me reposer sur mes lauriers finissent par devenir tout à fait concrets. J'ai toujours plus ou moins travaillé, mais l'adolescence, l'envie de m'amuser et la peur mêlée de honte liées au harcèlement dont je suis l'objet au collège finissent par avoir un impact négatif sur ma scolarité. Finalement, c'est peut-être là qu'on s'est rencontrés. Je repense souvent à ce dont j'aurais été capable si tout ça ne s'était pas déroulé ainsi. Si je n'avais pas commencé à me voir comme cette faible chose incapable de se défendre et qui doit rester à l'affût de tout ce qui se passe autour d'elle pour éviter le moindre danger que représentent les autres. De quatorze à seize ans, je ne sors quasiment pas de chez moi. La rue est devenue une zone dangereuse où je peux tomber à n'importe quel moment sur celui qui m'en veut pour je-ne-sais quelle raison. Aucune sans doute, si ce n'est d'avoir été là au mauvais endroit, au mauvais moment et de me laisser faire. Je suis une proie facile. Par mon inaction et ma fragilité, je lui offre ce qu'il cherche. Il est craint, il a, pour une fois, du pouvoir sur quelqu'un dans sa vie de misère. Je comprends à présent que ces années, ces peurs, ces instants ratés à me faire des ami·es et à jamais perdus ont sans doute contribués à lui laisser, plus tard, une place de choix. Au lycée, je pense avoir réussi à dépasser tout ça. J'en ai beaucoup, des ami·es. Je crois que je suis même plutôt considéré comme populaire alors que je ne suis pas moi-même, et l'extérieur me fait du même coup un peu moins peur. Pourtant, quand je quitte le domicile familial et que je pars vivre dans la grande ville, je me retrouve très vite seul. Je suis en couple et j'ai toujours mes ami·es, mais les cartes ont été redistribuées. Celui que j'essaie d'être depuis toutes ces années est en train de s'effondrer et ça va bientôt finir par se voir. Je mens, je joue depuis trop longtemps, et je sais surtout que je n'ai plus la force de maintenir l'illusion. La puissance de mon désir de vivre est trop intense, et elle contrebalance avec la peur d'être découvert, de tout perdre, d'être incompris, humilié, rejeté, pris pour le méchant de l'histoire, et qu'avec ça on mette pour toujours en doute ma sincérité.

Quelque part, je n'ai plus que les études pour faire barrage. Il faut que je réussisse. Là, je ne peux compter que sur moi. Je ne parviens pas à me faire d'amis sur les bancs de l'université. Je saisis l'occasion quand É., un jour, s'assied à côté de moi et me demande, en me regardant avec malice : « Est-ce que tu es seul par choix, ou par dépit ? » Je ris. Elle a vu ma détresse, ma solitude, mon envie de parler au monde et elle est passée au-dessus de ma timidité. Peut-être a-t-elle eu pitié, ou a-t-elle senti du bon émaner de moi, je ne sais pas vraiment, mais il s'ensuit une belle et courte camaraderie. Je n'ai jamais eu de mal à me faire des amis, à parler au monde, mais rendu à l'université, je suis paralysé à l'idée de faire le premier pas. É. est atteinte de myopathie. Son dos, me raconte-t-elle, n'est plus qu'une complexe machinerie métallique qui lui permet de se tenir debout et de marcher avec difficulté. Il lui est impossible de monter des escaliers et elle doit faire très attention lorsque le vent souffle sur les plaines du campus. Elle tombe à genoux une fois, et refuse mon aide pour se relever. Nous nous côtoyons pendant plusieurs mois, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus venir en cours après s'être fissurée la colonne vertébrale. Nous gardons contact pendant un moment, puis nos vies nous séparent. Elle est la première à ne pas avoir été dupe de ma supercherie. Elle a voulu m'aider à arrêter de mentir. Je crois que c'est dans tous ces interstices de vie que la peur que je connais aujourd'hui a fini par s'installer auprès de moi. Par la suite, je réussis tous mes examens. Parfois avec des notes très limites, parfois vraiment hautes. Et je passe d'une année à l'autre sans que je ne comprenne vraiment pourquoi. Je ne sèche pas les cours. J'écoute. Je révise pour les examens. Je rends mes devoirs à l'heure. Mais j'entends la peur me dire que ça ne peut être assez. Je m'imagine des joutes verbales entre elle et moi, et qu'elle gagne systématiquement : « Tu crois vraiment qu'on réussit en se contentant de ça ? Tu ne vas jamais à la bibliothèque, tu n'ouvres quasiment aucun bouquin, tu ne vas même pas aux projections de films qui sont à ton horaire. » « Mais je m'en sors quand même ! Et pas trop mal. » « Parce que tu as compris le principe. Tu recraches ce que les profs veulent entendre. Tu t'appuies sur tes bases pour faire illusion. Tu es carrément surnoté ! » « Mais pourtant il y en a qui ne réussissent pas ! » Je la vois alors sourire, fière, satisfaite d'avoir visé juste, d'avoir touché ce qui est au plus profond de moi, d'avoir réponse à tout. Mes joies de réussite sont de courte durée. Je suis fier sur le coup, puis j'en arrive toujours à décortiquer l'événement jusqu'à le rendre incompréhensible. Si je suis capable de mentir à tout le monde, de dissimuler mes sentiments, mes désirs, mes émotions parfois, avant qu'elles ne se mettent à jaillir n'importe comment, je suis peut-être bien capable aussi de manipuler le monde au point de passer à travers les mailles du filet. « Je suis la seule à m'en rendre

compte en ce moment. Mais tu vas voir, ça ne prendra pas longtemps pour qu'un ou une autre que moi, quelqu'un de mieux placé, de plus influent, ne te démasque et que la vérité éclate au grand jour. Tu n'es peut-être pas la pire des nullités, mais tout ce que tu obtiens, tes réussites, tu ne les mérites pas. » Elle a raison. Je ne trouve jamais rien à y redire. Mais j'essaie. J'entreprends des actions pour la faire sortir de ma vie. Ça marche parfois quelques jours, quelques semaines. Puis elle trouve toujours la moindre opportunité pour se glisser près de moi et me susurrer ces douces paroles au creux de l'oreille. Je ne parle pas d'elle à mes ami·es ou ma famille. J'évoque parfois ce qu'elle me dit comme si ça venait de moi. On me dit que je fabule, on grossit le trait pour montrer l'absurdité de la situation, on en rit. Et elle, elle regarde ça en se délectant. « T'es vraiment fort pour ça en fait ! Ça je veux bien te le reconnaître ! Tu te crois tellement bon, tellement meilleur que les autres, que tu penses qu'ils ne captent rien. Tu veux peut-être qu'ils te démasquent en fait. Ah non... J'ai compris ! En leur disant que tu ne crois pas mériter tout ça, tu te fais humble. Mais toi comme moi, on sait très bien que ton complexe d'infériorité est factice. Tu te crois tellement supérieur aux autres que tu es persuadé de pouvoir jouer avec eux. » Toute pensée rationnelle que j'essaie de mettre en place et de façonner est systématiquement décortiquée et poussée dans une direction où il m'est alors impossible de nier l'évidence : elle a raison. Je suis cet être immonde qu'on a encensé enfant parce qu'il a très tôt appris à lire, n'a jamais eu aucun souci à l'école et s'est toujours géré seul pour faire ses devoirs. Je suis devenu imbu de moi-même, persuadé d'être un manipulateur-né, suffisamment intelligent pour faire passer mes facilités pour du travail alors qu'au fond de moi je resterai un tout petit peu au-dessus de la médiocrité. « Tu as encore besoin d'une preuve ? Qu'est-ce que tu ressens quand tu réussis haut-la-main ? De la fierté ? Non, de l'orgueil. Et quand tu réussis tout juste ? » J'hésite à lui répondre. J'évite de la regarder en face, mais il n'y a rien à faire : c'est toujours derrière moi, ses mains appuyées sur mes épaules, sa bouche près d'une de mes oreilles, qu'elle parvient à répandre son venin. « Je t'ai posé une question. » « De l'orgueil aussi... » « Je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu. Qu'est-ce que tu as dit ? » « Quand je réussis tout juste, mon égo en prend un coup. » « Et pourquoi ? » « Parce que ça prouve bien que je ne suis pas si bon. Et que je n'ai pas réussi à être parfait, et à embobiner ce prof. » « Et donc ? » « Donc... Fatalement, il y aura toujours des gens plus intelligents que moi qui ne seront pas dupes. Et il y aura bien un moment où mon imposture va éclater à la face du monde. » « Mais encore ? » « Et je n'aurai plus d'autre choix que d'accepter que je ne vauds rien, que je suis une fraude et que j'ai menti à tout le monde. » Je me fais l'effet de Willow dans l'épisode

« Restless » de *Buffy contre les vampires*. Cet épisode est construit sur l'enchaînement des cauchemars que font les quatre protagonistes. Dans celui de la sorcière, les personnages ne cessent de lui dire d'ôter son déguisement, qu'elle ne dupe personne et qu'il est temps qu'elle arrête de prétendre être autre chose. À la fin, elle redevient la Willow timide et cachée sous des vêtements ternes qu'elle est au début de la série. C'est moi. Je prétends être quelque chose que je ne suis pas. Je me parais d'atours, je crée une armure autour de moi faite de bonnes notes et de diplômes, de connaissances culturelles et de la capacité de parler de films que je n'ai pas vus. Lorsqu'à travers des discussions avec des pairs ou des amis je suis pris à défaut, il ne faut jamais bien longtemps pour que je la sente à nouveau derrière moi. « Oh ! Tu ne connais pas ça ! Mais tu devrais pourtant ! Tu n'as qu'à dire que tu l'as vu y a très longtemps et qu'il faut que tu le revoies, ça marche à tous les coups tu le sais bien. » « Tu as raison, et ça me laissera le temps de le regarder. » « Pour quoi faire ? C'est très bien comme ça ! » Non, ça ne l'est pas. Je ne supporte pas d'être renvoyé à mes lacunes. Elles sont une brèche, une plaie béante qu'il est facile d'étirer pour me retourner comme un lapin. Et je serai nu, à vif, écorché, blessé tout entier. Mon armure peut s'effriter à tout moment. Elle n'est pas bien solide et je dois tout faire pour qu'elle le devienne davantage. On peut me rétorquer que c'est peut-être cette motivation douteuse qui m'aura poussé à réellement accumuler des connaissances et du savoir-faire. Toute raison, toute excuse est bonne. Je ne nie pas non plus que j'aime apprendre, j'aime ce que je fais. Mais la peur d'être pris la main dans le sac est trop forte. Une de mes motivations premières est d'être remarquable et infaillible. Je n'ai pas encore compris qu'une des manières de la dégoûter de moi est de ne plus lui laisser la possibilité de parler. Si je passe la vitesse supérieure, si je travaille davantage et d'arrache-pied pour mériter ces réussites, si je me convaincs moi-même qu'elles sont réelles parce que j'ai vraiment fait ce qu'il faut pour, elle n'aura plus son mot à dire. Je l'ai sous-estimée. Je ne réalise pas encore à quel point elle s'attend à ça et qu'elle a déjà plusieurs coups d'avance sur moi. Elle m'a délibérément mené dans une mauvaise direction. En détruisant ma confiance en moi, elle m'a manipulé pour que je me saborde moi-même, pour que je m'empêche de dévoiler mon potentiel.

Je marche. Je marche. Je ne fais que ça. Marcher. Marcher pour voir. Marcher pour avancer. Marcher pour penser, pour réfléchir, pour me vider la tête, pour ressasser, pour trouver. Pendant

des kilomètres dans les rues de Boston, je n'ai eu que peu de moments où j'ai réellement goûté la ville. Je longe Charles River par la rive sud, mon casque sur les oreilles, London Grammar à fond. Je ne veux pas entendre les voitures le long des voies à ma droite. Je sais que les vocalises de Hannah Reid débordent de mes écouteurs, et que les cyclistes et joggeur·euses que je croise peuvent entendre. Tant mieux. J'ai besoin de déborder moi aussi. Des idées fusent, je voudrais pouvoir les coucher tout de suite sur le papier, mais c'est impossible, je marche. Alors je prends quelques notes sur mon téléphone, en priant pour que cet instant de grâce créatrice qui est en train de me prendre aux tripes puisse attendre un peu et rejaillir plus tard, artificiellement, quand les outils nécessaires à sa cristallisation seront entre mes mains. Je suis allé aujourd'hui à Harvard. Écrire cette phrase m'amuse un peu. Elle résonne à la fois comme une blague et comme quelque chose d'un peu surréaliste quand on sait d'où je viens. Je ne suis pas allé à Harvard, je suis passé à Harvard. Ma tête est ailleurs. J'ai pris des photos pour Instagram. C'est toujours bien de penser à prendre des photos pour Instagram. Il faut montrer que je vis, que je bouge, que je visite, que je marche, que je profite, que j'existe. Mais moi je sais. Je sais que j'ai fondu en larmes sans raison dans le sous-sol du Harvard Book Store, comme sous le poids de ma solitude, de mon incapacité à l'écrire, à mettre des mots sur ce qui m'accable. Dans une cave pleine de livres que je ne lirai jamais, je choisis de me purger. J'aimerais parvenir à écrire des choses légères. Ou des choses graves avec un ton léger à la Catherine Ethier. À produire du sens sans avoir besoin de me retrouver les deux mains contre le Mur des Lamentations. Peut-être que ça viendra un jour. Pour le moment, on est là. Sur les bords de la Charles River à penser à ce qui m'a amené à Boston. J'aime voyager seul. Je ne dépends de personne. Je pourrais faire ce que je veux ici et personne n'en saurait jamais rien. Mais comme mon besoin de partager, de créer du lien est toujours plus fort que tout le reste, je raconterai tout. Je noircis des pages pour rien. Mes graphèmes sont ma solitude. J'ai choisi de la combattre en m'isolant ailleurs. En me disant qu'en visitant une ville que je ne connais pas, seul, je créerai alors un espace-temps pour moi. Des souvenirs, des moments. Mais ça ne semble pas fonctionner cette fois. Ma solitude s'est amplifiée dans les rues de Boston, dans ces parcs où j'observe des familles, des couples, des groupes d'ami·es. Je tente de me sevrer de mon téléphone, de ce cordon cybernétique qui me relie à mes ami·es, me rassure et en réalité me donne l'impression d'être toujours un peu plus seul. J'ai appris à aimer l'être, j'ai appris ce qu'il y a de bon à prendre du temps pour soi. Je me suis fait croire que mon célibat à rallonge était un choix. J'ai voulu me convaincre que je n'étais pas un amoureux de l'amour : que je ne tombe pas trop vite amoureux.

Que je n'ai pas ce besoin avide et désespéré d'aimer et d'être aimé. Comme tout le monde, peut-être, en fait. Mais moi, j'essaie de le combattre, de lutter contre, de le dompter. Et en ce moment, j'ai juste envie d'arracher mon cœur fossilisé pour le brandir devant la foule de joggeur·euses en délire autour de moi et qu'ielles voient à quel point il est sec et ratatiné. Comme dans ces films où le seul moyen de se débarrasser du monstre, Dracula, la Momie, peu importe, c'est de détruire son cœur momifié conservé dans un endroit secret. Au lieu de ça, je marche. Je fais des dizaines et des dizaines de kilomètres chaque jour. Ça fait du bien à mon corps, à mes jambes. J'essaie de m'épuiser. De m'expurger. Je m'assieds au bord de l'eau. Il y a un peu de place sur un ponton de bois. Je ne gênerai personne. Je baisse un peu le volume de la musique dans mon casque. Les gens ne sont pas obligés de me subir. Je regarde les vaguelettes, comment le soleil se reflète dessus. J'aurais dû mettre de la crème solaire, mais c'est con, je n'en ai pas apporté. Sans doute un acte manqué. Je vois les ponts. J'hésite à ôter mes sneakers et mes bas pour plonger mes pieds dans l'eau fraîche de la rivière. J'ai envie de la goûter, pour voir, pour savoir ce que ça fait, ce que ça ferait aux autres, à moi, si je sautais. Combien de temps ça prendrait ? Combien avant qu'on ne s'en rende compte ? Tout est toujours une question de temps chez moi. Même les messages que je reçois ici m'y renvoient. « Voyais-tu ça comme une *date* ? Parce que je commence à fréquenter quelqu'un, donc si c'est le cas, je me disais que ce serait mieux que tu sois informé (émoji qui tire la langue) ». Les vocalises de Hannah donnent une solennité hyperbolique à ces mots que j'ai reçus un peu plus tôt de la part d'un gars que j'aime bien. J'ai l'impression que tout est dit. Tout est là. Tout est dans l'agencement du temps. Je me demande comment il peut être à ce point détraqué qu'il s'arrange toujours pour être tout croche dans ma vie. Je réponds : « C'est marrant, j'ai dû la recevoir au moins trois ou quatre fois cette phrase rien que cette année ». Il se moque de moi. « Pauvre enfant ! (émoji qui tire la langue) Je te souhaite de finir par avoir un bon timing ! » C'est surtout sa pitié que je semble finir par obtenir. La plainte constante qui suinte de tous les écrits que je produis, qu'importe le sujet que je cherche à évoquer, et qui finit sans doute par être lassante, n'est pas factice. Je sais que je suis responsable. Je sais que j'ai sans aucun doute moi-même provoqué certaines de ces situations. Je n'ai pas toujours su voir midi à ma porte, mais le constat que ce dernier échange me force à faire est là. Combien sommes-nous à vivre des rendez-vous manqués ? On pourrait sans doute facilement établir une typologie des raisons qui font qu'on n'arrive pas au bon moment dans la vie de quelqu'un. Si je devais n'en donner que quelques exemples, je suis certain que je parviendrais à tirer un fil entre tous. On trouve toujours des

explications à tout. *P.-M.* / Fraîchement séparé. Moi aussi. Deux semaines. Il recroise son ex. Il me ghoste pour finir par m'envoyer un courriel dont l'information principale est : « Sans doute que ça aurait été possible si on s'était rencontrés à un autre moment ». *B.* / Un gars de ma cohorte. J'attends que la session soit finie pour lui écrire. Je n'ai jamais osé l'aborder avant. Je ne sens pas de réciprocité. J'y reviens quelques mois plus tard et je me lance : « Ça aurait été avec plaisir mais je commence à fréquenter quelqu'un ». *W.* / Ami d'amie. Il a quelqu'un dans sa vie. Quelques mois plus tard, il se sépare. On se frenche lors d'une soirée pendant de longues minutes. J'essaie de le revoir, puis : « Tu t'en vas dans deux mois, je ne veux pas m'attacher et risquer le drama. Il y en a déjà trop dans ma vie ». Et je préfère te faire croire que c'est ça la vraie raison, aurait-il pu ajouter. *Y.* / Grindr. Rupture récente. En besoin d'affection. J'entre dans une *friend-zone* un peu trouble. Une *friend-zone* où on dort en cuiller, où on se prend la main devant un film, où on s'embrasse parfois, où on va au sauna et qui prend fin quand il rencontre quelqu'un d'autre. *K.* / Ami d'ami. J'attends de connecter un peu avec lui avant d'entreprendre quoi que ce soit. Puis je propose un verre : « Pourquoi pas ! Mais avant, faut que tu saches que je viens de rencontrer quelqu'un ». *G.* / Tinder. Mignon. Écrivain. « On peut être amis, je commence à fréquenter quelqu'un et ça risque de devenir exclusif ». Quelques mois plus tard, je le revois sur Grindr. Je retente. Un peu trop. Ma peur de louper le coche encore une fois. J'ai honte de moi et je disparaissais. J'en oublie certains, évidemment, en cours de route. Est-ce qu'il faudrait compter les gars dont le couple va mal et qui se rappellent de moi quand ils sont dans le coin ? Je sais que je n'en veux à personne. Sûrement pas à eux. Je m'interroge sur ces actes manqués. Il est très probable que la plupart de ces « relations » n'auraient rien donné. Elles ont quasiment toutes été étouffées dans l'œuf. Mais elles prennent de la valeur à mes yeux à travers ce caractère d'avorton. Et si, en effet, j'étais arrivé à un autre moment ? Et si je m'y étais pris plus tôt ? Ou plus tard ? Ou autrement ? Je loupe systématiquement le coche. On pourrait dire que je suis fataliste, et c'est bien le sentiment qui m'anime, à cet instant-là, à Boston, au bord de l'eau. Pourtant, je suis un fataliste optimiste. Et les derniers mots de ce texto reçu apposent un peu de baume sur ma solitude. Il y a bien quelque part, quelqu'un, dont la *timeline* croisera la mienne au bon moment. Il faut s'accrocher, continuer de chercher, apprendre à essuyer les revers, pleurer dans des librairies s'il le faut, partir seul à Boston sans savoir ce que je veux y trouver. Je me remets en marche. Je suis bientôt arrivé à destination. Mes pensées sont toujours tournées vers le passé, dans l'attente que quelque chose arrive dans le futur. On n'en fera pas un roman, c'est sûr. Mes échecs amoureux, mes échecs de tentatives

amoureuses pourraient remplir des pages entières. D'ailleurs, c'est déjà le cas. Je leur ai accordé beaucoup de mon temps, et le ferai sans doute encore longtemps. Ceci n'est pas un roman d'amour, ce n'est pas un essai, ni une nouvelle, ni un journal, encore moins une pénible autofiction tant il manque de cohérence et de morceaux à ces histoires. C'est peut-être une compilation, juste une compilation, pour tenter de comprendre et d'exorciser. Et je sais que j'aurai honte de ce que j'écrirai. Honte de ne pas arriver à transformer en chose littéraire ce qui se trame au fond de moi et que je peine à sortir. Cette impression d'avoir creusé ma propre tombe et de ne plus parvenir à en sortir. Au bout de plusieurs kilomètres, enfin, j'arrive au Boston Common et me pose au pied d'un arbre. Une fourmi ne cesse de me grimper dessus. Chaque fois, je l'écarte, je l'éjecte, et chaque fois, elle réapparaît. Je la vois tenter de se frayer un chemin entre les lignes du carnet que je tiens. Je cherche par où commencer. Est-ce que je devrais raconter pourquoi je suis venu passer ces quelques jours à Boston, loin de Montréal, et ce que j'espérais y trouver? Non, ce n'est pas ça l'intérêt, du moins je ne crois pas. Le soleil se couche doucement sur le parc pendant que je réfléchis sans fin. La lumière produite par ses rayons au milieu des nuages me rappelle toujours les mêmes images de film. Atréju s'enfonçant dans les Marais de la Mélancolie, le regard tourné vers le ciel, implorant du regard que quelque chose ou quelqu'un lui vienne en aide. Et là, au milieu du ciel et des nuages roses, un être apparaît et le sauve du miasme avant qu'il ne soit trop tard. J'ai sans doute trop été imprégné d'images de cinéma, d'histoires qui finissent bien, de cette idée que tout vient à point à qui sait attendre. Je raye. Je barre. Je casse les mots. J'échoue à écrire. Le projet, l'idée que j'avais tout à l'heure, lorsque je marchais, s'est évaporée. Il n'en reste que des images plates, inaptées à reproduire le processus de création qui m'envahissait à ce moment-là. J'ai laissé filer le moment. Curieuse coïncidence, encore une fois, que cette volonté d'écrire sur le temps, de se rendre fier de mettre en mots son sentiment d'échec et, d'effectivement, échouer. Voici un direct de l'écriture d'un échec. Le vent commence à se lever et à rafraîchir l'atmosphère. Il faudrait que je rentre à l'hôtel. Pour n'y rien retrouver. À chaque fois que je voyage, seul ou non, j'imagine toutes ces possibilités qui pourraient s'offrir à moi. Tous ces gens qui sont là, à dormir dans le même lieu que moi et que je pourrais rencontrer. Mais il n'en est jamais rien. Mon introversion (ou ma timidité, selon les jours) me bloque. Je m'enferme dans le silence et ne compte que sur les applications de rencontres installées sur mon téléphone. Elles sont de moins en moins efficaces à mesure que les années passent. L'ont-elles jamais été ? Mon âge n'y apparaît pas, mais j'imagine que les marques du temps sont visibles sur mes photos. Et si je devais en croire les dires d'un

garçon rencontré récemment – car il y en a quand même, de temps en temps – si elles sont loin d’être repoussantes, elles ne reflètent pas la personne que je suis en réalité. Comment fait-on pour refléter la réalité de qui on est sur quatre photos qui seront à peine balayées ou survolées? Ça ne peut être que ça. J’ai bien senti la raréfaction de mes messages entrants, et des réponses que j’obtiens. Ici, à Boston, loin de tout, j’ai du temps à donner. J’ai le goût d’offrir mes soirées et de passer un moment avec des inconnus. Je me suis rendu disponible et la machine s’est à nouveau enrayée. Il est si facile, pour certains, de créer des liens avec des anonymes que je ne peux m’empêcher de m’en vouloir à moi. Le plus petit dénominateur commun dans tout ce qui échoue dans nos vies, c’est soi. Et le temps, qui aurait pu être mon allié, se joue de moi. Mes pas me mènent finalement à pousser la porte d’un bar. Son nom me fait légèrement sourire. *The 4th Wall* ressemble à un pub irlandais et je me demande ce que, pour le patron, représente ce quatrième mur. C’est un garçon attablé seul au comptoir qui me décide à entrer. Je n’irai pas lui parler, mais il faut bien quelque chose pour me décider à dévier de mon récit. Je m’installe moi aussi au comptoir, à une chaise de distance de lui, et commande une Sam Adams en jetant un œil à la retransmission de golf féminin sur les écrans. Je sors mon carnet pour qu’il me donne une contenance. C’est aussi une barrière, c’est certain. On ne risque pas de venir me parler si on me voit en train d’écrire frénétiquement. Peut-être que la dame, assise dans le coin avec sa veste de joueuse de base-ball et qui avale des frites de sa main manucurée, se demandera ce que j’inscris ici sans se douter qu’elle fait maintenant partie intégrante du récit. Le récit... On est bien loin d’une histoire rocambolesque et le fait que ces mots soient notés dans un carnet dont la couverture reprend les brouillons de Proust est presque une injure à la littérature. Le garçon attablé au bar paie et s’en va. Je constate que plusieurs personnes sont seules au comptoir. Nos solitudes se mêlent devant les matches de golf. Une jeune femme a apporté avec elle un roman, et je m’interroge sur son titre. Qu’est-ce qu’on lit dans un bar irlandais de Boston dont le nom est « Le Quatrième Mur » ? Je n’irai pas le lui demander. Un homme a vite remplacé le garçon de tantôt. Il remplit sa solitude en pianotant sur l’écran de son cellulaire. C’est ce que j’aurais fait ordinairement, moi aussi. Mais là, j’ai mon carnet. On a tou·tes besoin de se donner une contenance. J’ai tout de même posé mon téléphone près de mon verre. Mon lien avec le monde, ou plutôt avec mes proches, et la possibilité d’être contacté par quelqu’un qui attirerait mon attention via Grindr, restent les plus forts. Je m’imagine que ça aussi, c’est un moyen de me donner une posture et l’illusion que la soirée pourrait prendre un tour inattendu. Ça n’arrivera pas. Ce n’est pas ce genre de texte. Je resterai dans ma tête, coincé

entre des aspirations et des déceptions. Un autre homme avec cellulaire s'ajoute au premier. Le bar se remplit de personnes venues en groupe. Mais celles-ci ne m'intéressent pas. Une forte odeur de sauce barbecue m'envahit quand le barman apporte une énorme assiette de ce qui semble être du poulet au premier gars. Il me rappelle que je n'ai pas mangé ce soir. On me demande si le siège à ma gauche est pris. « Nope. » Un monsieur à casquette s'installe et pose une énorme liasse de billets de vingt dollars retenus ensemble par une espèce de pince en bois. Je louche dessus. Il commande lui aussi une Sam Adams. Je ne peux m'empêcher de trouver curieux de poser ainsi son argent sur le comptoir. Mais soit. C'est peut-être sa façon à lui de combler le vide. *Sandstorm* de Darude se met à jouer à travers les haut-parleurs. Il n'y a sans doute pas plus mal à propos. J'ai soudainement l'impression de me retrouver dans un *party* d'inconnus où on cherche par tous les moyens à faire danser les foules et à créer le contact. Le moment passe sans aucune réaction de quiconque. L'homme aux billets change de place, Cellulaire #1 dévore ses ailes de poulet et les groupes se marrent. La fille au roman est partie pendant que j'étais occupé à parler de Cellulaire #2. D'ailleurs, il vient de recevoir une assiette de frites avec un burger. Une publicité avec Jon Hamm passe sur les écrans et remplace momentanément les joueuses de golf. Je ne parviens pas à identifier ce dont il est question. Si j'avais du talent pour ça, j'inventerais le sujet de la pub et la vie de tous ces gens autour de moi. Mais à quoi bon tenter de faire quelque chose que d'autres font déjà bien mieux que soi ? Je vais me contenter de rester dans mon coin. Un autre écran diffuse un match de base-ball. Le barman me demande si je souhaite reprendre quelque chose. Je commence à m'amuser. Et sans doute à être un peu saoul. Je n'ai toujours pas mangé. Je lui réponds en français et, heureusement, la musique couvre ma voix. Un moment de honte évité. Ça aurait pu mal finir, cette histoire-là. Les premières mesures d'une chanson de Rihanna se font entendre à l'instant-même ou un barbu à cheveux longs s'assied à ma droite. Des notifications Grindr s'affichent sur l'écran de mon cellulaire. Je ne sais pas si je dois y prêter attention. Je m'amuse, ici, à ne rien faire. Je préfère rester. Avec les autres. Sans jamais nous parler. Sans jamais interagir d'aucune manière. On pourrait espérer voir où cette soirée va mener. Il va forcément y avoir un élément déclencheur, quelque chose qui va faire décoller l'action après tant de verbiage et de solitude. Une petite lueur, l'arrivée de quelqu'un qui va venir attraper Atréju et le sortir de la boue gluante dans laquelle il est empêtré jusqu'au cou. C'est ça qu'on pourrait attendre. Mais je l'ai dit : ce n'est pas ce genre de récit.

J'ai décidé d'agir. Il faut que je fasse quelque chose. Il est hors de question que ma deuxième année à Montréal se passe de la même façon que la première. Je veux rencontrer le monde, je veux lui montrer que j'ai des choses à offrir, à dire. Je veux réapprendre à créer du lien, du vrai lien, pas seulement pour obtenir de l'attention, pas seulement pour avoir des personnes autour de moi. Je veux réapprendre à avoir hâte de faire quelque chose, de voir quelqu'un. Je veux prendre plaisir, juste prendre plaisir à être dans l'instant présent sans me projeter sur ce que je dois faire après, demain, la semaine prochaine, dans six mois, et que tout doit être fait dans ce sens, sinon c'est pas utile, sinon ça sert à rien. Je veux sortir de ma zone de confort. Je réalise que j'ai mal démarré. J'ai trop compté sur ce que j'avais déjà en arrivant à Montréal, et me suis enfermé dedans. C'était confortable la colocation, X., les ami·es de X., enseigner au secondaire. Mais je ne suis pas venu ici pour recréer la vie que j'avais en France. Il est temps pour moi de me faire violence. Je change de job. Enseigner, que je vois comme une performance *d'acting*, est devenu un poids trop lourd à porter. Ça ouvre une brèche beaucoup trop large dans laquelle la peur parvient toujours aisément à se faufiler. J'ai besoin de laisser reposer mon cerveau, j'ai besoin de temps pour réfléchir, écrire, lâcher prise, tisser du lien. J'ai besoin de prendre goût aux choses, à ce que je fais, et non plus les faire parce qu'il le faut, pour prouver que j'en suis capable, que j'ai pris les bonnes décisions, que je ne suis pas un imbécile, que je vauds quelque chose, que je peux être quelqu'un. À trop me mettre de pression, à trop vouloir obtenir de bons résultats, à trop vouloir être reconnu, je ne fais que nourrir la peur et oublier d'être moi-même. Je suis fatigué de rester bloqué dans ma tête, épuisé d'être au centre de mes pensées et de ce que j'écris. Je me rappelle que peu après mon arrivée à Montréal, il y a un an, ce même sentiment m'avait envahi. J'avais contacté Rezo, l'organisme communautaire situé dans le Village, car ils proposaient des groupes de paroles. Puis, pris dans la frénésie et le confort relatif de mon quotidien, j'avais laissé de côté, et oublié. Mais je sens que j'ai peut-être là, à portée, l'occasion de faire quelque chose. Je leur réécris et on me propose de participer aux soirées bénévoles Latex. Le nom, je le comprends à présent, est volontairement ambigu : il s'agit d'ensacher des condoms et du lubrifiant pour qu'ils soient distribués dans les bars, boîtes et saunas du Village. L'idée me tente. Je peux dégager deux heures par semaine et j'ai envie d'être utile, de me sentir utile dans ma communauté. Je n'ai jamais rien fait pour nous et je crève de m'en faire pardonner. Il n'y a pas besoin de prévenir qu'on s'y rend. Il n'y a pas d'obligation de résultat ou de temps à rester sur place. Cette liberté est pour moi apaisante. J'aime

avoir des portes de sorties. Lorsque, la première fois, je me retrouve devant la porte d'entrée, j'hésite. J'hésite toujours. Dans ma tête fusent tous les scénarios possibles. Est-ce que j'ai ma place ici ? Qui vont être les autres ? Qu'est-ce que je vais leur dire ? Est-ce que je vais savoir prendre la parole sans rougir comme ça m'arrive dès que des regards se tournent sur moi ? Est-ce que je vais aimer ce qu'on y fait ? Et puis, je ne peux m'empêcher d'espérer. Je m'imagine qu'il y aura des coups de foudre amicaux, des coups de foudre tout court, des relations à creuser. J'en attends déjà beaucoup. Et je me dis qu'encore une fois, c'est moi qui suis au centre de ce bénévolat. Je parle très peu la première fois où je pénètre dans le sous-sol où se déroule l'activité. On me demande d'inscrire mon nom dans un classeur, de signer une charte stipulant notamment que je m'engage à ne pas divulguer d'informations sur les participants qui permettraient de les identifier concrètement et, surtout, qu'il ne s'agit pas d'un lieu de *cruising*. Il est interdit de draguer, de flirter ou d'exercer une quelconque pression sur les participants. Ça a le mérite d'être clair. Ça me recadre et me rassure en même temps. Il n'y a que quatre personnes autour de la table, toutes plus âgées que moi. Je m'assieds et on m'explique la marche à suivre. C'est simple, il suffit de prendre un petit sac de plastique et d'y glisser une carte représentant le logo de l'association, d'un côté, et le mode d'emploi d'un condom, de l'autre, deux sachets de lubrifiants et deux préservatifs. Je me découvre plutôt bon à ce jeu-là. J'enchaîne les sacs robotiquement, sans quasiment lever la tête sur les autres personnes autour de moi. Je les écoute parler. De temps à autre, on me pose une question, je réponds brièvement avec la voix rauque que je prends quand je suis mal à l'aise. Nous ne resterons que cinq. C'est la Fierté, cette semaine, à Montréal, sans doute que les autres bénévoles ont mieux à faire. Après avoir rempli une centaine de sachets, j'éprouve le besoin de partir. On me sourit et on me demande si je pense revenir la semaine suivante. Oui. Le simple fait qu'on me pose la question me donne l'impression qu'on a besoin de moi, que je peux être utile et qu'on désire me revoir. Systématiquement, comme un rituel, je m'y rends les semaines suivantes. J'aime ça. J'y parle peu, mais très vite on m'appelle par mon prénom pour me dire bonjour quand j'arrive, on souhaite que je sois là la semaine suivante, on me parle et je vois que je m'ouvre davantage, comme un animal qui aurait besoin d'être apprivoisé, de savoir qu'il ne sera pas jugé par ce qu'il pourrait dire ou faire. Je plonge dans l'ensachage dès que je sens que mon esprit s'éloigne, ou qu'il se met à tergiverser. Il y a quelque chose à faire et je peux éviter de devoir me révéler. J'enchaîne les sacs. Cent, deux-cents, parfois plus, je ne les compte plus. Je remarque que j'accorde trop d'importance à la productivité et que j'oublie de prendre ça *chill*. C'est d'utilité publique, oui, mais c'est aussi

une activité sociale. Et je suis là pour socialiser. Il y a des gars de mon âge qui sont parfois présents, et d'autres bien plus jeunes que moi. Au bout de la troisième ou quatrième semaine, un garçon de dix-huit ans fait son apparition. Il est déjà là quand j'arrive. Mignon, très jeune, trop jeune. J'ai le double de son âge et on n'est pas là pour cruiser. Mais si j'en parle, si je le distingue des autres, c'est pour une raison. Il sourit beaucoup et ne semble pas mettre, comme moi, un point d'honneur à remplir le plus de sachets possibles. Il prend ça relax et fait régulièrement des pauses pour aller se servir du soda ou piocher dans les sacs de chips qui sont à disposition. À plusieurs reprises, nos regards se croisent et il arbore immédiatement un sourire lumineux. Il dégage une innocence couplée d'une bienveillance sincère. Je ne sais pas comment interpréter ces sourires. Peut-être qu'il n'y a pas à le faire d'ailleurs. Au détour de questions qu'on lui pose, j'apprends qu'il vit dans un foyer pour jeunes majeurs – il vient tout juste d'avoir dix-huit ans. La semaine suivante, le hasard fait que je me retrouve à côté de lui. Il me fait toujours les mêmes sourires et nous échangeons quelques mots. Il me complimente sur le vernis que j'ai sur les ongles, je lui dis que sa chemise Bob l'éponge est *nice*. Je ne sais pas pourquoi, mais le fait d'avoir quelqu'un qui me parle et avec qui je sens une autre forme de connexion me détend. J'ai l'impression de faire un pas de plus dans le groupe et d'appartenir à quelque chose. Le mercredi d'après, on parle musique. Il note dans mon téléphone le nom d'un artiste qu'il aime beaucoup en ce moment. Puis j'apprends en discutant avec le groupe qu'il est daltonien, ainsi que quelques autres détails sur le foyer dans lequel il vit. Un autre bénévole du groupe est lui aussi en foyer, et je mesure la chance que j'ai malgré mes plaintes constantes. Je ne connais pas les détails de la vie de H., ni ce qui l'a amené, à son âge, à se retrouver là, mais sa résilience, la beauté honnête de son sourire me le rendent admirable. J'ai envie de le prendre sous mon aile. Je ne sais pas comment, ni pourquoi, mais je veux le connaître. C'est à ce moment-là qu'il choisit de disparaître.

J'ai écouté la musique que H. m'a conseillée et me suis mis en tête que ce sera une bonne excuse pour débiter une conversation. J'ai aimé ça et j'ai hâte de pouvoir lui en parler. J'ai attendu son arrivée le mercredi suivant, conversant avec quelques autres à défaut, mais il n'est jamais arrivé. C'est pas grave, il sera peut-être là la semaine prochaine. Au bout de la troisième absence, je finis par me dire qu'il ne reviendra pas. Et ce n'est pas si grave en réalité. Ce n'est pas un *crush*,

loin de là, mais le sentiment d'une curieuse alchimie, que j'ai peut-être imaginée dans mon besoin effréné de créer du lien, me semble palpable. Tant pis, il y a d'autres personnes autour de ces tables. Et puis, devenir ami avec un garçon qui a l'âge de mes anciens élèves n'est pas sain. Pour lui, comme pour moi. Certains mercredis où je suis de bonne humeur, je ressens davantage de confiance en moi. Je sais que je peux être drôle, que je peux avoir des choses à dire, et que les gens autour de moi ne sont pas là pour me juger ou me tendre des pièges. J'apprends à connaître les bénévoles réguliers. Plusieurs sont particulièrement fins. D'autres, très curieux. L'un d'eux a un débit de parole que je jalouse presque. Capable de parler de la pluie et du beau temps, il ne peut s'empêcher de combler les blancs par des questions tellement simples que je ne comprends pas toujours en quoi les réponses peuvent l'intéresser. Il nous demande quelle est notre couleur préférée, ce que nous avons prévu de manger pour souper ou ce qu'on écoute comme musique en ce moment. J'apprends qu'il a un passé de fortes addictions et qu'il ne touche plus à rien depuis plusieurs semaines. Depuis qu'il a commencé à venir à Rezo, en fait. J'ai l'impression que beaucoup de souffrance et de solitude entourent ces tables. Parfois, quand il monopolise la parole, je ne peux m'empêcher de juger ce qu'il dit, puis je me rappelle que je ne vauds pas mieux que quiconque ici. J'ai été un privilégié au sein de ma minorité. Je le suis toujours. Beaucoup n'ont pas eu la même chance que moi. Systématiquement, comme un mécanisme de défense venu de je-ne-sais-où, ou plutôt comme une soupape venant me rappeler que je ne suis rien, la honte vient mettre fin à mon sentiment de supériorité. Je ne suis en rien supérieur à quiconque. Ce n'est pas parce que j'ai étudié, lu, que je me suis cultivé, que je sais que je plais, que je suis meilleur qu'eux. Bien au contraire. Le simple fait que ces pensées me traversent, de m'entendre me dire que je devrais en avoir honte, suffit à les faire taire, et à me faire taire par la même occasion. Je suis un monstre d'orgueil. Et je dois souffrir pour expier. Mon cheminement m'amène à m'inscrire à un groupe de parole sur l'estime de soi. C'est drôle parce que, là aussi, j'en ai presque honte. J'ai peur de ce que mes ami·es pourraient penser de ce genre de décision. Tous et toutes connaissent mes failles et mes fragilités. Personne n'est étonné, personne ne se moque. Mais personne ne comprend vraiment. On me pousse à y aller. Certain·es m'envient même d'être capable de me confronter à ma honte. Moi, je ne vois pas ce qu'il y a de si admirable. Au contraire, c'est un aveu de faiblesse. Je déteste ce côté de moi et je voudrais m'en débarrasser. Il me pourrit la vie et m'empêche de me réaliser. Mon manque de confiance et d'estime de moi me contraint à me comparer aux autres, à me dévaloriser sans cesse, à me juger constamment, et m'empêche ainsi d'être véritablement avec et dans le monde. Je

retrouve certains bénévoles de Rézo dans le groupe de parole. Je panique, je stresse, je me ferme. Je ne sais pas ce que je vais raconter. J'ai peur qu'on me dise que je n'ai pas ma place ici. Qu'avec tout ce que j'ai accompli, le nombre de personnes qui m'entourent, je ne fais que me plaindre d'aise. J'ai toujours fait ça, me plaindre d'aise. Expression désuète et tellement imprégnée en moi, l'éternel insatisfait. On se présente rapidement. J'ai de la difficulté à m'ouvrir, j'en dis le moins possible. Les mots ont du mal à sortir. Nous ne sommes que huit. Et mon mécanisme de défense raté, qui consiste d'abord à me valoriser intérieurement pour ensuite me ramener à l'échec, se met en place. « Si tu étais un animal, lequel serait-ce et pourquoi ? » Je ne sais pas. « Quelles sont tes passions ? » Lire et écrire. Je voulais ajouter, pour la blague, boire, mais ça n'aurait sans doute pas fait rire grand-monde. Et puis je n'aurais pas osé. Et puis ce n'est pas une blague. On me demande d'en dire plus sur ce que j'écris. Ça monte. Je sens que je rougis. De la fiction, du roman. Ça me brûle la gorge, ma voix est chevrotante. Je ne crois tellement pas à ce que je dis. D'où ai-je la prétention d'affirmer que j'écris ? Je n'ose déjà pas dire ce que je fais dans la vie, ou ce que j'ai fait. Invariablement, je me bride. Peut-être parce que j'ai peur qu'on soit impressionné, qu'on ne me donne trop d'importance, celle que je voudrais mériter mais que je rejette en même temps car elle est une pression. J'ai l'impression que si j'affirme qui je suis, on va me juger et me trouver puant, hautain, superficiel. J'ai été conditionné à avoir honte de moi. Se raconter, se dire, c'est se vanter. Je me souviens de ces discussions avec ma mère, où elle affirmait que si elle avait été capable de se vendre davantage, si elle avait eu plus de force de caractère, plus de courage dans sa jeunesse, elle aurait eu une autre trajectoire professionnelle. Elle aurait pu se réaliser et aurait été différente de celle qu'elle est aujourd'hui. Je pense que mes parents ont été fiers de moi la plupart du temps. Mais je m'en suis rendu compte trop tard. En revanche, à travers les histoires des autres autour de moi, je réalise que nous portons tous la même faille. Nous sommes huit cis-gays âgés de vingt à cinquante ans. Nous ne sommes que deux Français. Je les ai tous très vite catalogués d'un simple regard comme étant différents de moi. Encore une fois, je juge à l'emporte-pièce. Je ne le fais pas exprès et je me déteste pour ça. Car, si en effet nos expériences de vie, nos personnalités, nos passions, nos objectifs sont différents, aucun de nous ne s'aime beaucoup. La honte est inscrite dans notre chair si profondément que nous ne parvenons pas à nous aimer.

Je continue d'aller aux soirées Latex. J'ai l'impression sincère que ça me fait du bien. J'ai l'impression de faire partie d'un groupe. Et contre toute attente, H. finit par réapparaître. Je vois d'abord son nom inscrit sur le cahier de l'entrée. Étrangement, ça me fait plaisir. Quand je pénètre dans la salle, tout le monde me salue chaudement et lui me gratifie d'un sourire. Je ne sais pas si je le fais exprès ou non, mais je me dirige automatiquement vers la seule place qui me semble libre et qui se trouve à côté de lui. Les seaux contenant les condoms, les boîtes à lubrifiant et les sacs sont déjà disposés devant chaque chaise. Le membre bavard est là, comme toujours. Il demande de mes nouvelles, si j'ai passé un bon début de semaine. On me dit que j'ai un beau chandail. Je suis en confiance. Assez rapidement, je prends des nouvelles de H. Je lui fais comprendre que j'ai remarqué son absence, ces dernières semaines, je lui demande si tout se passe bien pour lui, j'en apprend un peu plus à son sujet. Je lui dis que j'ai écouté la musique qu'il m'a conseillée et que j'en ai particulièrement aimé le vidéoclip. J'arrive même à faire quelques blagues et à prendre la parole spontanément devant le groupe. Ce sentiment est étrange et je ne le ressens pas souvent. Je ne sais pas si c'est la présence de H. qui me pousse à me montrer sous mon meilleur jour, si je suis particulièrement de bonne humeur en ce moment ou si je me sens dans un *safe space*, mais je suis optimiste. Je sais aussi que ça ne durera pas. Vers la fin de la session, je vois H. tripoter son téléphone sous la table. Puis, discrètement, le tendre vers moi. « Est-ce que tu me donnerais ton cell ? » Je sens dans sa voix la fragilité de l'audace qu'il vient de manifester. Je n'ai aucune idée de ce que ce geste peut vouloir dire. J'espère qu'il cherche seulement un ami. Et en même temps, je suis flatté. Mes pensées s'activent à toute vitesse. Je ne sais pas à quel point s'applique la charte que nous avons signée dans le cas présent. Est-ce que je l'enfreins si j'accepte de lui donner mon numéro ? Il a fait ça discrètement, il sait sans doute que ce n'est pas recommandé. J'admire son courage de me le demander. J'ai envie d'accepter. Je ne sais pas à quoi je m'expose, mais j'ai envie de faire confiance à la vie, et de me laisser porter par ce qui s'y propose. Je lui prends le cellulaire des mains et je vois qu'il a déjà entré mon nom dans son répertoire. Quelque chose me touche, là-dedans, que je ne sais pas identifier. Je me demande si je suis attiré par lui, ou si j'aime simplement l'idée qu'on puisse s'intéresser à moi, qu'on puisse vouloir être mon ami. Même avec dix-huit ans d'écart. Je lui rends l'appareil, et il me remercie. Je ne peux m'empêcher de sourire, et je cherche du coin de l'œil si quelqu'un nous a vus. Ça ne paraît pas. Et comme à mon habitude, une foultitude de scénarios se mettent en place dans ma tête. Je crains d'avoir enclenché quelque chose de monstrueux et de répréhensible. Et s'il voulait être plus qu'un ami ? S'il n'avait pas compris que

j'étais bien plus âgé que lui ? S'il tombait amoureux ? Et si je tombais amoureux ? Rien de tout ça n'est correct. Mais il est majeur. Et c'est lui qui a pris les devants de demander mon contact. Surtout, je suis capable de me raisonner. Mais je sens déjà poindre une culpabilité. Les pensées qui me traversent me désolent. Je ne veux faire de mal à personne. Je ne ferai de mal à personne. Je termine mon seau de cent sacs, et commence à ranger mes affaires. H. me demande si ça me tente de marcher un peu. À nouveau, je ressens cette satisfaction mêlée d'inquiétude et de culpabilité. Ce sont sans doute elles qui me permettront de rester droit dans mes bottes. Il me raccompagne jusqu'à Berri-UQÀM. Je mesure notre différence d'âge à notre conversation. Mais je ne sais pas, je le trouve mignon et charmant. C'est peut-être sa candeur qui me touche. Et je m'invective d'imaginer qu'il puisse ressentir quelque chose pour moi. Il m'écrit plusieurs messages ce soir-là. Nous échangeons simplement sur des banalités. Il me fait sourire plusieurs fois. Je me dis que je devrais raconter ça à mes coloc, mais la honte me retient. Et si elle me retient, c'est que je considère qu'il y a quelque chose de mal dans mon comportement. Qu'est-ce que je veux au juste de lui ? Ça ne peut décemment pas être de l'amitié. Je ne vois pas ce que ce petit gars de dix-huit ans, aussi mature et magané par la vie qu'il puisse être, pourrait m'apporter ou venir combler. J'ai des ami·es ici. Sans doute pas autant que je le souhaiterais, mais il y a quelque chose de malsain dans cette relation naissante. Ou peut-être que je me méfie trop de ce qu'on pourrait en penser. Lorsque H. me demande si nous pouvons nous voir un dimanche après-midi, j'accepte malgré tout. Je n'ai pas d'arrière-pensée, j'ai envie de répondre à son envie de me voir. Nous nous retrouvons dans le Village et nous marchons longtemps. J'en apprends davantage sur lui, sur ses aspirations futures. Je comprends à demi-mot que du haut de sa majorité nouvellement acquise, il est déjà passé par pas mal d'épreuves qu'il m'a fallu bien plus longtemps à traverser, et en a vécu certaines que je ne connaîtrai jamais. Il me pose quelques questions sur moi, me demande mon âge. Il engage la discussion sur les relations amoureuses. Sa maturité me le rend encore plus intéressant, mais je reste sur mes gardes, et je prends bien soin, je crois, de ne pas laisser de porte entrouverte. Je ne veux pas développer quoi que ce soit pour lui, et je ne veux pas qu'il développe quoi que ce soit pour moi. Nous n'échangeons que peu de messages par la suite, et lorsque nous nous revoyons le mercredi suivant, nous ne nous adressons presque pas la parole. Je ne sais pas vraiment comment interpréter ce changement d'énergie. Mais c'est un mal pour un bien. Je préfère ça. Et puis mon humeur a encore changé, diminué. Un rien peut la déstabiliser. Et c'est alors que F. entre en scène.

Certaines coïncidences m'apparaissent parfois comme des signes. Plusieurs fois, dans ma vie, j'ai (sur)interprété les rencontres importantes comme relevant d'un chemin qui était déjà tracé. On devait se rencontrer, c'était comme ça. Il est sans doute vrai aussi que j'opérais alors une récognition, je modifiais mes souvenirs, focalisant sur certains détails pour offrir à mes histoires ce côté inéluctable et destiné qui me fascine tant. J'aime croire que quelqu'un m'attend quelque part et que je finirai toujours par tomber dessus. M. vit dans mon quartier d'enfance, nous fréquentons les mêmes écoles sans nous connaître. Je suis en classe avec sa sœur, et je l'ai regardé longuement descendre une côte à vélo un après-midi d'adolescence. Quand, quelques années après, on me le présente à une sortie au cinéma, et qu'il deviendra mon premier amour, j'inscris en moi que c'était écrit. P.-M. en a été mon *rebound*. Je lui parle sur un site de rencontres, puis je perds sa trace pendant quelques années avant de repenser à lui et de tenter une approche. À ma grande surprise, ça fonctionne. Nous nous fréquentons pendant quelques trop courtes semaines. Ça devait se produire ainsi. X. était mon voisin depuis des mois et je ne l'avais jamais croisé. J'ai commencé à fréquenter son ex, et c'est en épluchant le profil Facebook de ce dernier que je tombe sur le sien. Je le trouve immédiatement incroyablement beau et je maudis un peu le Ciel de ne pas l'avoir rencontré avant. La question ne se pose pas longtemps puisque X. repère mon profil via mes réactions sur celui de son ex, et me contacte ensuite sur Grindr. Quand nous nous voyons la première fois, c'est une évidence pour nous deux. L'amour que je vais lui porter réduit à néant tout ce que j'ai pu vivre jusqu'alors et rendra fades les années suivantes. J., lui, n'avait rien demandé. Quand je le rencontre par hasard, dans un bar du Vieux-Lille, suite à l'invitation imprévue d'un gars que j'ai connu des années plus tôt, je pense tout de suite qu'il se passe quelque chose. La rencontre coïncide avec la décision que j'ai prise, la veille, de couper tout contact avec X. et de me reconstruire. Il vient de partir vivre à Montréal, m'a laissé seul avec ma peine et il est temps pour moi d'essayer de passer à autre chose. Le timing semble pour une fois parfait : ça ne peut être qu'un signe de la vie. Je ferai vivre un enfer à ce pauvre garçon qui n'a pas les épaules assez solides pour supporter les poids que je lui impose. J'ai envie de dire que c'était un mal pour un bien dans sa vie. Il a pris conscience de choses, et il en est sorti meilleur. Après notre rupture, par culpabilité, je prends le temps de l'aider à se réparer. Là aussi, ça devait se passer comme ça. Et un mardi de septembre, alors que je me rends au groupe de parole de Rezo en longeant le parc Lafontaine, je

reçois un message sur Grindr. Je le reconnais immédiatement. J'ai vu F. pour la première fois le jour de la marche annulée de la Fierté. Nous marchons quand même avec X. et notre ami S. dans le Village ce jour-là, quand je repère ce garçon aux cheveux roux, au loin. Il porte un short très court, une casquette et des chaussures montantes noires. Il se tient avec un groupe d'hommes aux allures *fetish*. Je le distingue dans la foule et le trouve tout de suite séduisant. À tel point que je ne peux m'empêcher de le montrer à X. qui n'en peut plus de baver sur lui. Je sais que si j'étais moi-même tombé sur son profil dans mon application, j'aurais tenté d'amorcer une conversation, persuadé qu'un si beau gars n'aurait pas même daigné me répondre. Mais ce jour-là, c'est lui qui fait le premier pas. Parmi tous les profils que Grindr lui propose, c'est moi qu'il choisit. Je ne peux m'empêcher d'y voir la marque du début de quelque chose. Et tout de suite, je retrouve mes travers. J'angoisse. Je dois être à la hauteur. Je m'empresse de le dire à X., fier que je suis, ne me doutant pas que ça ne lui sera pas égal. On échange quelques mots. Oui, c'est bien lui que j'ai vu à la Fierté. Il me dit qu'il me trouve *cute* et précise tout de suite « sur tes photos », je trouve touchante sa prudence. Pendant les trois heures que durent la session à Rezo, on nous demande autant que possible de ne pas utiliser nos cellulaires afin de créer un espace clos. J'essaie de m'y tenir et je songe aux messages que j'aurai peut-être en sortant. J'ai peur de louper le coche, aussi, qu'une réponse trop tardive de ma part ne fasse passer le Moment. Pourtant, F. me répond. Toujours. J'essaie d'être drôle, j'essaie d'être *chill* et de cacher un peu que je veux saisir le truc le plus vite possible. Je suis rarement enjoué dans mes conversations virtuelles. Je crois sincèrement que de l'avoir repéré dans le vrai monde me le rend différent des autres. Je m'attends à chaque fois à ne plus obtenir de réponse à mes sollicitations. Je continue de me demander pourquoi un gars aussi mignon s'intéresse à moi. Et surtout, j'ai intégré la croyance que tout ce qui s'approche de moi est voué à l'échec. Je l'attends au tournant. Mais étrangement, je décide tout de même de faire confiance à la vie : sait-on jamais. Je finis par dire à F. que je serais ravi de le rencontrer, il me renvoie une balle que je saisis au bond en lui demandant ses disponibilités. Il est passé 23 heures, le message reste non-lu. Je décide de le supprimer, c'est peut-être trop direct. Je sais qu'il sera notifié que j'ai ôté quelque chose, mais je prétexterai une erreur. Je n'ai aucune honte de ça et je me retiens, le lendemain, de le relancer. Je n'aurai pas besoin de le faire. Alors que je m'évertue à tenter de comprendre les propos de Jimmy et Walide d'*Occupation Double* pour les sous-titrer, c'est à ça que je passe mes journées de travail depuis quelques semaines, une notification m'indique que F. m'a écrit. Je souris, et je laisse un peu monter la sauce. Je ne veux pas lire son message tout de

suite, je veux laisser un peu de temps. Je suis occupé, après tout, et je ne veux pas donner l'impression d'être trop intense. Et puis, j'ai envie de savourer ce que je ressens en moi et qui a dormi pendant si longtemps. Je me méfie un peu plus. C'est presque trop facile, trop parfait, trop fluide. Mais ça ne s'arrête pas. Il me demande à quelle heure je termine de travailler. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, ça n'est pas censé se passer comme ça, c'est moi qui dois demander pour se voir, et c'est là que je dois, normalement, me faire ghoster. Je vais emballer des condoms, ce soir, et il va à la danse jusqu'à 21 heures. J'enrage. J'ai peur de laisser passer ma chance. Mais F. me surprend à nouveau en me proposant de se voir après. On vit à peine à deux cents mètres l'un de l'autre, mon appartement est sur sa route. Bien évidemment, je n'y crois pas non plus. Il a bien laissé entendre que ça se ferait s'il n'était pas trop fatigué. Il se laisse une porte de sortie, et une porte de sortie, c'est fait pour être emprunté. Je laisse mon cellulaire branché, le son au maximum, histoire de ne pas louper le message qu'il a promis de m'envoyer en sortant de son cours. Je m'attends de moins en moins à ce qu'il disparaisse subitement. Et j'ai raison. Il m'écrit et nous choisissons de nous retrouver aux portes du métro Beaubien pour prendre une marche dans le quartier. Même ça, ça me perturbe. J'adore l'idée de *dater* autrement que devant un verre de bière dans un lieu de consommation, face à face avec quelqu'un, comme en entretien d'embauche. La marche est moins confrontante. On peut s'en échapper plus simplement, et j'imagine que la conversation suit un fil différent comme se déroule le décor alentour. Je stresse un peu. J'ai l'impression que je vais devoir donner le meilleur de moi-même car je ne suis sans doute pas à la hauteur de ce garçon que j'ai probablement un peu trop idéalisé déjà. Il me prend dans ses bras quand nous nous retrouvons et nous entamons notre promenade nocturne dans les rues de la Petite-Italie. La conversation est fluide, je suis surpris un peu par sa voix. Il me fait rire quand il me parle de sa *gay voice*, et je trouve que ce qu'il a à dire est pertinent. Je parle beaucoup, j'essaie d'être à l'aise et de me montrer sous mon meilleur jour. Il me dit qu'il m'enverra une référence d'un ouvrage qui me sera sûrement nécessaire pour la rédaction de mon mémoire. Au détour des conversations, en parlant de ce que je faisais en France, je suis forcé de préciser mon niveau d'études. Il se moque de moi en plaisantant sur le fait que je *drop* cette grosse information comme si de rien n'était. J'ai peur qu'il ne me trouve vantard. Je m'empresse de prêter le flanc et de dire qu'il n'en est rien. Ça l'amène à interroger mon âge. Tiens, c'est vrai que la question n'était pas encore sortie. Je ne l'indique pas sur les applications. Je sais pour me l'être entendu répéter maintes et maintes fois que je fais dix ans plus jeune. Dix ans, c'est l'écart que nous avons, F. et moi. Et je

sais aussi que la seule mention du chiffre sonne souvent le glas d'une conversation qui avait bien commencé. Je lui réponds. Il ne réagit pas. Tant mieux. Il me parle de ce qu'il fait dans la vie, des projets communautaires dans lesquels il est impliqué, ses interventions dans les écoles pour parler d'homophobie. Il me séduit vraiment. Et il me fait rire. Nous marchons une demi-heure et je le laisse devant chez lui. Il part très vite. J'en conclus que je ne le reverrai pas. Tant pis, au moins j'aurai eu ma chance de parler de vive voix avec lui. C'est déjà beaucoup plus que ce que j'ai pu avoir depuis que je vis à Montréal. Je ne lui renvoie rien, mais je repense au livre dont il m'a parlé. Je vais laisser passer du temps, il ne faut surtout pas passer pour un *needy*, et ce sera l'excuse parfaite pour lui réécrire. Je prends un mémo mental pour le futur : toujours créer ou saisir une opportunité de relancer la conversation pendant une rencontre. Je retourne le lendemain à mes occupations doubles. Je tente de déchiffrer non pas l'accent que je maîtrise plutôt bien, mais ce parler jeune qui m'est encore obscur. Je repense à F. et me mets finalement un *deadline* : à la fin de mon *shift*, je lui écris. L'envie de le revoir est trop forte. Mais avant même que la matinée ne soit terminée, il m'envoie de lui-même une photo de la couverture du livre en question. Il s'en est souvenu. Et il a pris lui aussi ce prétexte pour me réécrire. J'essaie encore de garder les pieds sur terre. Ça ne veut rien dire. Tant que tu n'auras pas sa langue dans ta bouche, ça ne veut pas dire qu'il a un intérêt pour toi autre qu'amical. Reste qu'une nouvelle porte s'ouvre. Et nos échanges, après cette rencontre, se font plus directs. Il me confirme qu'il me trouve beau, et que mes photos sont en deçà du réel. Le compliment à la fois me fait plaisir et me contrarie. Je n'aime pas les photos, et ce n'est pas le premier à me faire cette remarque. Quoi qu'il en soit, F. semble honnête. Il répond à mes messages et me dit qu'il souhaite qu'on se revoie. Je sens au fond de moi quelque chose de différent. Je ne sais pas si c'est parce que quelqu'un pense à moi, parce que j'ai des messages qui arrivent sur mon cellulaire, que j'ai quelqu'un à qui penser, qu'il m'intéresse beaucoup, que je me sens de plus en plus seul, ou tout cela conjugué, mais peu importe. Ça fait tellement longtemps que j'attends que quelque chose de cette teneur se reproduise que je veux le vivre. J'avoue à X. que je suis finalement allé prendre une marche, la veille, avec lui. Je n'obtiens qu'un « ah » comme réponse. Il ne va pas bien, en ce moment. Il boit beaucoup et passe de fait de mauvaises journées. Je ne devrais peut-être pas lui parler de ça. Mais je ne m'en préoccupe pas plus. Notre relation est compliquée. Il me pousse à rencontrer du monde, mais je ne sais pas comment il réagira si ça arrive un jour. Les échanges continuent. Quand j'essaie de caler une *date*, F. me dit qu'il a beaucoup de travail, mais qu'on finira bien par trouver un moment. Peut-être

samedi, peut-être dimanche. Le fait qu'il soit transparent, et qu'il me montre que me revoir lui importe, me rassure et me charme. Je cherche à me calmer et à rester raisonnable. On s'est vus trente minutes, il est trop tôt pour s'imaginer quoi que ce soit. Mais je ressens bien cette inflexion intérieure quand je vois son nom s'afficher sur mon écran. J'aime ce début. Lorsque le samedi arrive, il me prévient qu'il n'est pas disponible et qu'il préférerait qu'on se voit le lendemain. Ça me va tout autant : mes dimanches sont souvent ennuyeux, et je préfère qu'on ait du temps de qualité, sans devoir se quitter trop tôt, trop vite, si mon intérêt pour lui se confirme. Ça fait plusieurs jours que je n'ai pas vu X., qu'il est de mauvaise humeur et qu'il m'écrit peu. Je m'inquiète et m'interroge, mais je ne veux surtout pas que ça impacte mon humeur positive du moment. Je suis sur une bonne lancée depuis quelques jours. J'ai l'impression que toutes les choses que j'ai mises en place produisent enfin leurs fruits. En rentrant de soirée, ce samedi soir, X. m'envoie un message. La violence de ses propos, qui ne m'est pas inhabituelle, me laisse perplexe. « Est-ce que t'es en train de fourrer F. ? » Je suis ambivalent, partagé entre la satisfaction qu'il se passe quelque chose dans ma vie et que ça ne semble pas le laisser indifférent, et l'incompréhension, toujours. Il me répète tellement, depuis que je suis ici, qu'il est passé à autre chose, qu'il sera content pour moi si je rencontre quelqu'un et qu'il n'y a plus rien entre nous, que je me dis que je ne suis finalement pas fou : lui aussi ressent de la jalousie envers moi. Ses messages suivants me le confirment. Je ne veux pas mentir, je ne veux pas aller trop vite en besogne, mais puisqu'il me rappelle constamment qu'il veut rencontrer d'autres personnes et que notre histoire est terminée, j'agis comme tel. Non, je ne suis pas avec F., mais oui, il a envie qu'on se revoie. X. ne supporte pas. Et je ne comprends pas réellement pourquoi puisqu'il ne l'exprime pas. Il ressent des énergies négatives, il ne veut rien savoir de ce que je fais avec lui, et va devoir prendre ses distances avec moi. Je lui en veux immédiatement. Je lui en veux de venir ternir cette petite chose qui m'arrive, mais en même temps, je ne peux m'empêcher de me sentir puissant, en contrôle et de tenir une forme de revanche. Il se mure dans le silence, me dit que je n'ai rien fait de mal, que je vis ma vie et que tout ça met en lumière ses propres problèmes. J'y repense le lendemain. L'idée de voir F. l'après-midi prend le dessus. J'ai le droit. Mais soit, s'il ne veut plus que je lui en parle, je ne dirai plus rien. C'est correct. Je suis moins stressé que mercredi. Je prends soin de choisir mes vêtements, il fait un peu froid et j'enfile un bonnet, plus pour le style que l'utilité. Il va me voir en plein jour. Peut-être que son avis sur moi va changer. Je m'en fous. J'y vais. Advienne que pourra. Il me donne rendez-vous en bas de chez lui. Je n'ai que quelques mètres à faire pour y parvenir. Il a prévu du thé et une couverte si

on désire s'asseoir dans un parc. Il fait grand soleil. Je propose de marcher dans le Mile-End, il y a une parade et de la musique, et j'ai envie de créer un moment particulier avec lui. On discute de ses études et du texte sur lequel il travaille pour un cours. J'aime ce qu'il dit et sa façon d'analyser les choses. Nous regardons un instant le défilé, puis il m'emmène vers le parc Outremont. Finalement, c'est lui qui le crée ce moment. Je ne connais pas cet endroit alors qu'il se trouve si proche de chez moi. Nous nous asseyons sur un banc pour boire un peu de son thé et discuter. Nous sommes proches. Très proches. Je peux voir ses taches de rousseur et les quelques poils roux de sa moustache. À plusieurs reprises, je me demande quelle partie de son visage fixer. Il a de beaux yeux marrons, mais sa bouche m'appelle. Il me regarde intensément et ses yeux ne lâchent pas les miens. C'est perturbant. Je n'ai plus l'habitude d'être observé ainsi par quelqu'un qui ne me laisse pas indifférent. Je sens que je commence à me sentir, non pas jugé, mais davantage examiné. Je me connais et je sais que j'ai tendance à trop en dire sur moi, sur mes failles et mon passé. S'il continue ainsi et qu'il gratte ne serait-ce qu'un peu, il ne mettra pas bien longtemps à capter que j'ai un grand manque affectif. Et il fuira. Pourtant, la conversation dévie sur des choses plus légères. Nous parlons un peu de ses *dates* précédentes et de ce qui n'a pas marché, de sexe, je me surprends à arriver si facilement à le faire rire malgré mes craintes. Évidemment, il me pose la question. Est-ce que j'ai rencontré beaucoup de gars depuis que je suis à Montréal ? Je ne sais pas quoi lui répondre, partagé entre l'honnêteté et la honte, entre le fait de dire que non, ils se comptent sur les doigts d'une main, et ce que ça pourrait laisser supposer de moi. J'ai peur qu'il ne pense que je suis quelqu'un de coincé, ou tellement en recherche de quelque chose que je ne me laisse pas aller à quoi que ce soit d'autre. Il pourrait aller jusqu'à imaginer que je n'ai pas réglé certaines choses. Après tout, j'ai précisé que je restais ami avec mes ex un peu plus tôt. Finalement, je baragouine une semi-réponse qui semble avoir du sens pour lui : j'ai eu autre chose à faire, et les occasions ne se sont pas vraiment présentées. Puis je parle de mon ressenti sur les différences entre le *cruising* français et québécois, la prudence et la lenteur de ce dernier. J'en profite pour lui demander si nous sommes en train de *dater*. Je crois connaître la réponse, mais on pourrait être surpris. Il me fait d'abord croire que non, puis me confirme. Je dois faire attention, je suis sûr que je dévoile trop mon insécurité. Mais qui sait, peut-être qu'il trouve ça touchant. Est-ce que je n'aurais pas le droit de rencontrer quelqu'un qui trouverait ça beau un gars qui doute ? Le temps passe. Nous allons devoir nous diriger vers notre quartier, car il regarde *OD* ce soir avec ses coloc. Il me demande de ne pas le juger. Je lui réponds que je peux lui raconter ce qu'il s'y passe s'il veut ne pas avoir à le

regarder. J'en ai fait une partie des sous-titres. Il sort deux pommes vertes de son sac et m'en tend une. Elle a bon goût. Il y a de la musique sous le pont Van Horne, et de l'animation autour du Champ des Possibles. Peut-être que mes colocs s'y trouvent. Je les cherche du regard au milieu de tous les vêtements colorés, de la foule et de la fanfare. Ça me rappelle les fêtes de Wazemmes, à Lille. J'aimerais trouver mes colocs, j'aimerais qu'elles me voient avec F. Je ne cherche pas à ce qu'elles le valident, mais à lui donner une existence. À rendre réel ce qui se passe en moi. Nous nous retrouvons dans le Champ. Et au milieu de la verdure, de la voie de chemin de fer et des usines désaffectées, j'ai la soudaine envie de saisir le moment. C'est là, je le sens, que je dois agir. « J'ai vraiment envie de t'embrasser depuis tout à l'heure. » Il sourit. Il est plus grand que moi et se rapproche. Il pose sa main sur mon épaule droite et se penche un peu vers moi. J'aime ce baiser. Je me demande ce qu'il signifie, s'il ne déclenche pas de facto quelque chose. Je sens les effets de cette proximité dans mon corps et me demande s'il ne les perçoit pas, auquel cas j'espère que c'est réciproque. J'ouvre les yeux, les siens sont toujours fermés. J'ai l'impression que nous nous frenchons longtemps avant de nous séparer. Nous sourions. Il y a une petite gêne. Je lui attrape la main et nous poursuivons notre route. Il finit par passer son bras autour de mes épaules. Je veux qu'il me touche. Je veux le toucher. Et en même temps, je ne comprends pas bien comment j'ai pu le séduire. Je lui demande comment c'est, chez lui. Qui sont ses colocs. Et sans nous en rendre compte, nous nous retrouvons sur la Plaza Saint-Hubert. Je me dis que lui aussi n'a pas envie que ce moment s'arrête. Je propose de manger quelque chose s'il a encore un peu de temps. Il n'hésite pas et accepte. Je réalise que nous parlons de tout et de rien et que tout est prétexte à rire. Il choisit une bière sans alcool et me confie qu'il est abstinent depuis quatre ans. Je suis impressionné. Et en même temps, une légère crainte se profile. Je ne lui demande pas les raisons, mais peux les deviner. J'ai une consommation outrancière d'alcool. Mon entourage a une consommation outrancière d'alcool. Je l'ai déjà mentionnée à plusieurs reprises pendant nos discussions, presque comme une fierté, alors que je l'ai peut-être effrayé. Je ne veux pas être une tentation pour lui, et en même temps une voix dans ma tête me dit être un peu déçue d'imaginer que nous ne pourrions pas être ivres tous les deux. Nous en venons à parler de mes textes, puis de nos deuxièmes prénoms. Le rapport entre les deux est absurde. Le sien est prétexte à imaginer ce qu'il aurait pu être si ses parents le lui avaient finalement offert comme premier. Nous lui créons un personnage de toute pièce. Il serait hétéro, ce serait un *fuck boy*, un skateur qui n'aime pas l'attachement, qui joue les durs, mais qui aime de temps en temps qu'on lui mette des doigts. Ce dernier détail qu'il ajoute me

fait exploser de rire. Je sens que je pourrais m'amuser avec lui. Et je me rappelle que la capacité à me faire rire est un de mes *turn-on*. C'est comme ça que je suis immédiatement tombé amoureux de X. J'ai retenu F. beaucoup trop longtemps. Je m'en excuse et nous marchons jusqu'à être à mi-chemin entre chez lui et chez moi. Là, dans la ruelle, je prends à nouveau mon courage à deux mains. Ou plutôt je leur fais faire des moulinets pour me donner une consistance. « Est-ce que si ta soirée ne se finit pas trop tard, ça te dirait qu'on se voit après ? » Peut-être que j'abuse. Ou que je veux aller trop vite, trop intensément. Il faut laisser le temps au temps, mais j'ai vraiment envie d'en passer encore avec lui. Il se moque gentiment de moi, en imitant le mouvement circulaire de mes bras. « Je te ferai savoir, mais ça pourrait être chouette. » Je souris, et je l'embrasse. Il pose sa main derrière ma nuque. J'aime ça le frencher. J'aime moins la pression qu'il exerce sur mon cou pour me retenir contre lui. Mais allez, ce n'est pas important. Je continue de sourire sur le chemin du retour. J'ai hâte de raconter ça aux colocos. J'ai seize ans. Ce soir-là, je propose à X. de souper avec moi. Il me répond à peine pour me dire que c'est une mauvaise idée, qu'il ne sera pas de bonne compagnie. Je n'insiste pas, mais je ne comprends toujours pas ce que j'ai fait de mal. F. finit par me dire qu'il sera trop tard pour qu'on se revoie ce soir, mais qu'on se reprend. J'ai presque envie de lui dire que je n'ai que quelques mètres à faire pour simplement pouvoir lui souhaiter la bonne nuit de vive langue. C'est quêtaine. Je sais que c'est mièvre, mais j'ai envie de l'exprimer et de voir s'il y est réceptif. Je transforme ça en un simple « J'ai aimé t'embrasser », auquel il répond « C'est cool de te frencher ». Ça me suffit amplement. En début de semaine, nous décidons que nous passerons la soirée ensemble le jeudi suivant. J'ai hâte. Je ne sais pas ce que nous allons faire, mais j'aimerais ça qu'il vienne chez moi, ou qu'on aille chez lui. Il me dit plusieurs fois qu'il a hâte lui aussi, et que je le fais rire. Je continue de me dire que quelque chose va nécessairement clocher à un moment, j'ai peur de me fourvoyer, de me faire avoir. Alors que je ne m'y attends pas, le mercredi, il me propose de se voir dans la soirée, et que ça le tente de venir jouer une partie de Mario Kart. Nous en avons discuté dimanche en imaginant des profils de *kinks* associés à chaque personnage. Je n'ai pas l'appart pour moi ce soir. Mais j'accepte l'idée. L'envie est trop tentante. Ce soir-là, je suis sur une autre planète lorsque je vais au bénévolat. Et c'est justement là que les bénévoles choisissent de demander aux autres s'ils sont en couple. Je me demande ce que je dois répondre. Est-ce que je ne vais pas me porter la poisse si j'en parle ? Je choisis de dire que j'ai commencé à *dater* quelqu'un, mais que c'est tout récent. Le simple fait de le verbaliser de la sorte rend la chose très concrète. Je regrette presque de l'avoir énoncée, mais en même temps, je ne

pensais plus jamais le redire un jour. Pendant le début de soirée, X. se fait plus bavard. Il a bu quelques bières et ça lui délie la langue apparemment. Je le sens tâter le terrain. Il n'a plus de weed et il aurait aimé ça fumer un joint avant de dormir. Il est trop tard pour passer à la SQDC. C'est évidemment le soir où F. vient chez moi qu'il va me demander s'il peut passer taper dans le pot de la coloc. Les angoisses me reprennent. Il est hors de question que je continue de lui écrire lorsque F. sera là. Mais, moi qui lui ai donné l'habitude de répondre quasi instantanément à chacun de ses messages, il saura que je ne suis pas seul. Le message que j'avais anticipé arrive. Je ne l'ouvre pas. Il refuse de me voir depuis une semaine, et ce soir, comme il a besoin que je le dépanne, il est prêt à se déplacer. Je suis agacé et j'ai envie de le lui dire. Mais il ne gâchera pas mon moment. Bien, ça me fait une bonne raison de ne plus répondre. Mes travers me rattrapent, et je commence à douter de la venue de F. Pourtant, il n'a jamais failli à ses mots et il n'y faillira pas ce soir non plus. Lorsque j'ouvre la porte, j'hésite un peu sur la manière de l'accueillir. L'embrasser directement ferait peut-être trop couple, le prendre dans mes bras serait sans doute moins intense. Mais apparemment selon nos précédents échanges, nous mourons d'envie de le faire depuis dimanche. Alors je me lance. Et je le fais pénétrer chez moi. C'est le premier garçon que je fais venir ici. Il me demande si j'ai du thé. Je m'exécute pour le satisfaire. Une de mes coloc est là. Elle boit une bière pendant que nous prenons des gorgés de tisane. Ils discutent entre eux. J'observe F. Je le trouve à l'aise. Je me demande évidemment ce qu'elle pense de lui, si elle ne le trouve pas jeune, ou je ne sais quoi d'autre. Je me demande pourquoi j'ai besoin d'obtenir l'aval des autres autour de moi, comme si j'avais peur d'être aveuglé par mes sentiments, et de ne pas voir si quelque chose cloche. Et en même temps, je n'ai jamais écouté aucun des conseils qu'on a pu me donner quand de gros drapeaux rouges flottaient bien en évidence. Nous faisons quelques courses de Mario Kart, mais ce n'est pas ça qui m'intéresse. J'ai envie de l'emmener dans ma chambre, j'ai envie de lui et de me retrouver uniquement avec lui. Je profite de la sortie cigarette de ma coloc pour lui proposer s'il veut qu'on aille dans mon antre avant qu'il ne parte. Il accepte. La porte est à peine fermée que nos bouches se collent à nouveau et que nous nous jetons sur le lit. C'est fougueux, maladroit, intense. Je passe ma main dans ses cheveux, sous son hoodie, constate la forme de son corps. Je me pose mille questions, j'ai peur d'aller trop loin, de faire des choses déplacées, mais il ne retient jamais mes mains ou ma bouche. Il ne manifeste pas de refus, et il ne me demande rien non plus. Je n'ai pas l'habitude que la première fois avec un gars soit la meilleure, et je sais que je vais être traversé par des questionnements le lendemain sur mon envie de continuer. Je sais que c'est une

étape, et que bien souvent, pour beaucoup de monde, elle peut révéler des choses sur la possibilité ou non, l'envie ou non, la compatibilité ou non, de deux personnes à continuer de se fréquenter et de coucher ensemble. Après avoir joui, les éternels rituels : la dédramatisation d'avoir à éponger le sperme qui recouvre nos torsos ; le moment un peu *awkward* où l'on se demande si l'on doit se rhabiller tout de suite, partir ou faire durer l'instant. Nous nous allongeons, nus, l'un près de l'autre et nous prenons plus ou moins dans les bras. F. m'offre un espace pour parler de ce que nous venons de faire si j'en ressens un besoin particulier. « Non, et toi ? » « Non. » « T'as aimé, ça ? » « Oui et toi ? » « Oui. » Simple, efficace. Je ne sais pas vraiment si j'ai aimé ça. Physiquement, oui, bien évidemment. Mais je vais avoir besoin de sentir si mon corps redésire le sien après. Il me demande quelle pratique sexuelle je choisirais si je devais n'en avoir plus qu'une, puis me sauve de la réponse en me disant qu'il s'en rendra compte lui-même. Je comprends à demi-mot qu'on va se revoir. Je crois que j'en ai envie aussi. Je lui demande s'il sait ce qu'il veut qu'on fasse le lendemain, et si pour lui c'est toujours d'actualité. Il me propose d'aller à la cinémathèque, il y a une rétrospective Bruce Labruce. J'adore l'idée. Je me sens bien avec lui à côté de moi, et je finis par lui dire que s'il le souhaite, il peut dormir là, même s'il habite à deux-cents mètres. Il réfléchit un instant et me dit que sa réponse n'aura rien à voir avec le fait qu'il en ait ou non envie, mais qu'il doit rentrer chez lui. Pas de problème. Il y en aura d'autres. D'ailleurs, si j'en ai envie, dimanche prochain je pourrais venir regarder *OD* avec ses colocataires et lui. Je ne sais pas si l'idée m'enchante, mais pourquoi pas. Nous nous rhabillons et je le raccompagne à la porte avant de lui dire au revoir. De retour dans ma chambre, je regarde le message resté non lu de X. Ça attendra demain. Je me réveille amer et finalement, je lui fais part de ma déception et du caractère abusé de sa demande. « Ça me heurte que la seule raison pour laquelle tu aies envie de me voir, depuis plus d'une semaine, c'est pour avoir du weed. » Il ne voit que sa colère. Et il cherche à me blesser. C'est lui la victime dans l'histoire. Et comme toute victime dont le mécanisme est la violence, il attaque. Je l'imagine choisir consciencieusement ses mots, chercher la formule parfaite qui fera à la fois passer son message et me blessera. « S'il y a quelque chose qui t'a heurté hier soir, c'est une canine mal placée. » Il n'est pas stupide. Il se doute bien que si je n'ai pas répondu à son message, c'est aussi que je n'étais pas seul. Quand bien même. Je ne lâcherai pas. Je m'emporte à mon tour et lui fais remarquer à quel point son comportement est ridicule et qu'il nous faut désamorcer tout ça. J'exige qu'on en discute de vive voix. Il accepte. Je me sens en position de force. Je mène. Je ne remarque même pas que je n'ai pas de nouvelles de F. pendant une partie de la journée. En réalité, jusqu'à ce qu'il ne m'envoie

un message pour me dire qu'il doit malheureusement annuler notre soirée. Il a quelque chose à prioriser. Ça me *trigger*. Quelque chose se lézarde. J'espère que ce n'est rien de grave. Ni à cause de moi. Quelque chose s'effrite. En attendant, je rejoins X. dans un parc. Assis sur un banc, X. évite le sujet. Il n'a rien à dire de plus qu'on ne s'est déjà dit mille fois. Et alors, on fait quoi ? On pète un plomb à chaque fois que l'un de nous rencontre quelqu'un et n'est pas disponible pour l'autre ? Oui, sans doute. Je me voile toujours la face. Je crois toujours qu'il va se rendre compte que cette jalousie, cette possessivité, cette codépendance que nous avons, vaut plus que ce qu'il pense. Mais il ne va jamais dans cette direction. Non, avant, il pensait que nous nous phagocytions tous les deux, nous contentant de notre relation pour combler nos manques affectifs. Il pensait que nous avions tous les deux les mêmes problèmes d'ouverture à l'autre, et que nous nous tirions vers le bas. Ça le rassurait, et lui évitait de se remettre en question. Mais il se rend compte, à présent, que je n'ai pas ce problème. Si c'était lui que F. était allé saluer sur Grindr, il n'aurait jamais réussi à lui répondre, et il aurait perdu ses moyens à l'idée de se retrouver face à lui. Ça ne va pas plus loin. Il est très content pour moi, et me souhaite que tout aille bien, mais ne veut pas en entendre parler. Il finit tout de même par me demander, pour se préparer, si ça s'enligne sur quelque chose de sérieux avec F. « Je n'en ai aucune idée. » Et c'est la vérité. Les messages se raréfient. F. me dit qu'il doit voir son groupe de parole et de soutien et qu'on se reprend bientôt. Je me pose des questions aussi, mais je sais ce que j'ai ressenti à ses côtés et j'ai envie de creuser. J'essaie de proposer une autre *date*. Il n'a pas vraiment le temps, mais on trouvera bien. Je ne sais pas pourquoi, mais quelque part, ça m'arrange. Je sens venir l'échec et je me pose des questions. Est-ce que je voulais seulement coucher avec lui ? Est-ce qu'en fait je n'y crois tellement plus que je me prépare inconsciemment à son rejet ? J'essaie de ne pas trop y penser. C'est sans doute dans ma tête. Pourquoi est-ce qu'il y aurait un de ces retournements de situation ? Après tout, il ne s'est rien passé d'étrange, nous avons eu du bon temps et il a manifesté l'envie de me revoir. Ce sont sûrement mes craintes et mes croyances limitantes qui cherchent à prendre le contrôle. Et lorsqu'arrive le message, c'est un mélange de satisfaction et de déception qui m'envahit. Je m'en doutais. Ç'aurait été bien trop facile. « Je voulais te le dire de vive voix, mais c'est peut-être mieux de le faire au plus tôt. Je ne souhaite pas continuer de faire mousser ce début de relation entre toi et moi. Je te souhaite le meilleur. » C'est violent, et soudain. C'est la dernière phrase qui me sonne le plus. Comme une fin de non-recevoir. Je ne souhaite pas poursuivre notre collaboration. Bonne continuation. La déconvenue se change très vite en incompréhension et en questionnement. Est-ce

que lui voulait juste coucher avec moi ? Il s'est donné beaucoup de peine si c'est le cas. J'ai dû faire quelque chose de pas correct. Avec les années, j'ai appris à prendre les coups. Ou plutôt, en tant que victime passive, j'encaisse, je subis, je refoule. Je lui réponds que j'entends, mais que j'aimerais juste savoir pour mon information personnelle ce qui a fait que. Je suis grand, tu peux y aller. « Oh c'est pas plus *deep* qu'un ressenti. Juste que je cherche d'autres choses. » D'autres choses. On en était juste à passer des moments ensemble, discuter, rire et éventuellement fourrer. Je ne peux pas croire que ça n'ait pas rapport. Alors, j'y vais. « Je comprends. J'avais aussi quelque chose à te dire quand on se reverrait. Je suppose que je vais le faire ici. Je voulais te présenter mes excuses si jamais j'ai eu des gestes particuliers mercredi soir. Je n'ai pas pris soin de renouveler ton consentement. » J'attends, honteux, sa réponse. Je pense ce que je lui ai écrit. Et en même temps, il n'en a rien dit lors de l'espace qu'il avait lui-même ouvert après l'acte. « Pas de trouble de mon côté à ce niveau-là. Merci pour ton message. » Je refoule. J'encaisse. Je subis. Dans cet ordre précis, ou dans un autre, peu importe. Toujours je subis, je refoule, j'encaisse. Je ferai croire à X. que tout est ok. Il sera sans doute ravi que ce soit fini. Et il pourra alors en entendre parler. C'est tout. Ça n'aura duré qu'une semaine, mais l'idée de quelque chose avait commencé à se frayer un chemin. F. avait commencé à combler des manques, des trous, à colmater les brèches de mon égo. J'ai bien conscience qu'on était au début de rien, et je crois que ce n'est pas tant lui que je vais regretter que l'image de ce qui n'est déjà plus. C'était le fun. Et je crois que je suis blessé. Et je crois que je ne peux plus encaisser.

Aujourd'hui, on m'a diagnostiqué une dépression. Ou peut-être était-ce hier. J'ai l'impression de renouer avec une amie perdue de vue depuis longtemps. Une amie qui, en fait, ne m'a jamais quitté, mais qui a attendu longtemps avant de refaire son apparition avec fracas. Comme si la peur, la honte avait muté en autre chose sans que je ne le sente venir. Non, je mens, encore. J'ai lutté contre. J'ai vraiment lutté, je le jure. Je l'ai sentie s'approcher de plus en plus, j'ai tenté de lui mettre des bâtons dans les roues, j'ai essayé de me persuader que ça allait passer comme c'était venu, qu'il n'y avait que quelques petites choses à régler pour qu'elle disparaisse. Mais j'avais encore oublié que ça ne marche pas comme ça. Je me suis laissé aveugler par des feux soudains, des braises incandescentes qui ne demandaient chez moi qu'à reprendre, des croyances, de faux espoirs que

j'avais nourris inutilement pendant des années, des attentes trop hautes, idéalisées, fantasmées. Je croyais que mille choses allaient se produire en même temps, et qu'elles seraient toutes belles. À la fin, j'ai plié devant la dépression. Aujourd'hui, j'ai d'abord abdiqué avant de comprendre que je ne suis pas fautif. J'ai cherché des solutions à l'extérieur de moi, chez les autres. J'ai voulu que quelqu'un me vienne en aide, et je le veux toujours, mais ici, à Montréal, loin de mes proches, c'est seul que je dois réapprendre à vivre. Je me suis cru plus fort que je ne le suis, capable de gérer, fort de mes expériences passées. J'aurais voulu éviter d'avalier, encore une fois, des pilules dont une grande partie de l'efficacité va consister à dérégler mes fonctions physiologiques. Je me souviens de la fatigue persistante qui m'empêchait de sortir de chez moi, je me souviens des maux de ventre, de la prise de poids somme toute limitée par mon incapacité à me nourrir d'autre chose que de houblon, de ma honte d'avoir cédé à la médication, mais j'avais oublié que ma libido pouvait en être affectée. Ça ne m'était pas arrivé, la dernière fois. Peut-être parce que je passais beaucoup de mon temps libre de prof en congé maladie à *dater*, et que ma vie sexuelle était encore relativement épanouie. Peut-être que j'avais les mêmes inquiétudes à l'époque et que je ne m'en souviens plus. Tout ça coïncidait avec la rencontre de X. Aujourd'hui, je me dis que ce dommage collatéral pourra m'être salutaire. Peut-être que si je n'ai plus d'envies, mon manque de rencontres et mon souhait de trouver quelqu'un seront moins forts, et que tout me deviendra égal. Ou c'est avec encore plus de dépit et de dégoût de moi-même que je verrai ces autres profiter de leur corps et de leur temps. Aujourd'hui, tout ce que je suis capable de ressentir est cette mélancolie constante et qui trouve sa source je ne sais où. Je regarde mon quotidien et ma vie avec une sévérité malsaine. Je m'ennuie. Sorte de caprice, je passe mon temps à me dire que je devrais faire autre chose. J'ai mis des années, voire des mois, à m'extirper de mon statut d'enseignant, à comprendre que ce n'était pas fait pour moi, ou en tout cas pas sous cette forme, à réaliser qu'à peine le pied posé à Montréal, je suis retourné dans ma zone de confort, celle que je connais si bien pour l'avoir pratiquée pendant des années en France, mais qui finalement, outre la sécurité financière, ne m'a jamais apaisé ni offert de sérénité. J'ai travaillé comme une machine, en pilote automatique, mettant de côté ma boule au ventre chaque matin, chaque dimanche soir, chaque veille de rentrée, à l'idée de devoir recommencer ce cirque, cette performance, ce jeu de guignol qui me renvoie à chaque fois à ma médiocrité, à mes doutes et à mes échecs. Mon *burnout* et ma dépression de 2014 ne m'ont laissé finalement que le temps de me ressourcer, et de soulager la pression induite par ma thèse de doctorat. La crainte de ne pas réussir à subvenir à mes besoins, cette peur de manquer de

tout, et surtout la conviction que je ne sais rien faire d'autre, m'ont poussé à rejouer le même alors que j'avais là l'occasion de me découvrir et d'apprendre, de trouver. Il m'aura fallu dépenser un millier de dollars dans un groupe de soutien professionnel pour parvenir à avoir suffisamment de force et être capable de sauter le pas. Abandonner le métier d'enseignant. Immédiatement, dès que j'envisage le changement, les peurs rejaillissent. Systématiquement, mes errements sur les sites d'emplois me ramènent à ce que je sais faire, mais que je ne veux plus faire. Enseigner, tutorer, encadrer. J'hésite. J'envoie quelques courriels en espérant ne pas obtenir de réponse. Je passe quelques entretiens, que je réussis, parce que j'ai l'expérience et qu'on manque de profs, et je sens alors que je m'enfonçe, mes peurs me ramènent là où je ne veux plus aller. Lorsque je réponds à une offre pour faire du sous-titrage pour personnes sourdes et malentendantes, j'y vois mon salut. Il ne faut pas plus de dix minutes d'entretien pour qu'on m'offre la place. On me précise que le salaire est dérisoire, que le travail est loin d'être passionnant, mais je réponds que c'est ce dont j'ai besoin. Je me fourvoie à nouveau. Les premiers jours sont intéressants. J'apprends à manier le logiciel de sous-titrage, je découvre des émissions québécoises, je reçois des compliments sur ma vitesse d'adaptation. Mais très vite, la tâche répétitive m'ennuie. Je continue de ne pas me trouver. Ce que je considère déjà comme un échec renforce mon mal-être et donne plus de pouvoir à la dépression. Je n'ose pas en parler à mes parents. Il ne faudrait surtout pas qu'ils voient ma détresse, persuadé qu'ils pensent déjà que je fais n'importe quoi de ma vie. J'ai l'impression de plus en plus forte que je me plains d'aise. Toujours. Je m'insupporte davantage à mesure que je m'enfonçe. J'essaie de me rappeler que ma priorité, c'est l'écriture. Je suis venu pour ça. Écrire. Apprendre. Mais je n'avance pas. Je reste bloqué sur ce qui ne va pas. Même lorsque ma boss m'apprend que la boîte ferme et licencie tous ses employés, je ne ressens rien. Tant mieux. De toute façon, je n'aimais pas ça. Elle s'excuse platement, me disant que si elle avait su, elle ne m'aurait pas embauché pour me laisser la possibilité de trouver autre chose. Ce n'est pas grave. Ça a été formateur. J'ai appris que j'étais capable de faire autre chose qu'enseigner. Les peurs, toutefois, redoublent immédiatement d'intensité. Je dois absolument trouver un travail. Je ne dirai à mes parents ce qu'il se passe que lorsque j'aurai rebondi et retrouvé un filet de sécurité. J'ai 37 ans, il ne faut pas que j'inquiète mes parents, et surtout, ils doivent continuer à se dire que ma décision de partir était la bonne. Je veux qu'ils se disent que j'ai bien fait, et que je n'aurais pas pu me réaliser autrement. À travers eux, c'est moi que je veux convaincre. Il ne me faut pas bien longtemps pour être embauché ailleurs. J'ai répondu à une annonce : une clinique d'expertise

psychiatrique cherche un correcteur. Je passe l'entretien, puis on me demande de corriger un rapport. Je n'ai pas envie d'être là, mais encore une fois, c'est dans mes cordes. J'annote le document de dix pages en quelques minutes, puis je vais le rendre à celle qui sera ma future collègue. Deux jours plus tard, on me rappelle. J'ai été le plus rapide, et je n'ai laissé échapper qu'une seule faute. La première semaine de travail est difficile. Je me rends compte que la révision des rapports d'expertise ne représente qu'une petite partie de ma tâche. Les autres consistent à tenir la réception, classer des documents, prendre des rendez-vous, être à la disposition des médecins, et effectuer les tests urinaires de dépistage des patient·es. L'ambiance est tranquille. Mes collègues, sympathiques. Mais je ne peux m'empêcher de me demander tous les jours comment j'en suis arrivé à devenir secrétaire médical. X. me répète qu'il trouve ça drôle et incongru. Il aime ça quand il rencontre du monde lui disant être passé d'électricien à bûcheron au fond des bois, pour finir par travailler sur les marchés puis dans un cinéma. C'est temporaire, me disent tou·tes mes ami·es. Je vois sur le visage de ma mère, non pas la déception, mais l'interrogation. J'interprète. Je ne parviens pas à m'ôter l'idée de la tête que je suis un point d'interrogation dans sa vie. Et puis, je m'habitue. Je corrige des rapports, j'en soulève les passages incongrus et absurdes, je suis choqué et bouleversé par les vies de certain·es des expertisé·es. Je réalise qu'à longueur de journée, les personnes qui passent le pas de la porte vitrée sont dans une profonde détresse. Parfois, je me trouve des similitudes avec elles. Lorsque je prépare des rapports, j'essaie d'imaginer à quoi la personne ressemble. Lorsqu'elle se présente à la réception, je suis bien souvent mal à l'aise. Aucune d'elles ne sait que j'ai traversé sa vie en lisant le dossier médical envoyé par la compagnie d'assurance. Je songe parfois à me servir de cette expérience pour créer. Certaines histoires sont romanesques, rocambolesques, et fourniraient suffisamment de matière à un texte, mais je me le refuse. Ces histoires ne m'appartiennent pas. Tout au plus, puis-je raconter ce moment gênant lorsque le psychiatre qui m'a engagé est venu me rapporter une feuille tombée de mon sac et sur laquelle apparaît mon nom, ainsi que la prescription de mon anti-dépresseur. L'ironie ne pouvait pas être plus belle. Je finis par m'habituer à cette routine, à nouer des liens avec les collègues avec qui je trouve des accointances. Le traitement commence doucement à faire effet, et je sors de ma tête. Les pensées envahissantes et entravantes sont de plus en plus faciles à évacuer. On me félicite sur mon travail, je suis efficace, je suis rapide. Ma cyclothymie se régule. Je deviens le petit comique de la réception. J'accepte que ce travail soit alimentaire, mais au fond de moi, je reste avec ce sentiment d'ambivalence. Je ne suis pas où je devrais être. Je continue d'écumer les offres

d'emploi, de chercher quelque chose de plus valorisant et qui me laissera penser que c'est la suite logique de ma venue ici. Mais à chaque fois, je me maudis d'être perpétuellement insatisfait et de chercher sans cesse à combler le vide.

Je mène plusieurs batailles de front. Si je ne parviens pas à m'épanouir professionnellement, peut-être que je peux trouver un certain réconfort dans les relations. J'écume toujours davantage les applications de rencontre. Je passe mon temps à imaginer à quoi ressemblera ma prochaine conquête. À quoi ressemblera celui qui finira par ne pas vouloir aller plus loin avec moi sans oser me le dire. En décembre, pour une fois, c'est moi qui me retrouve dans cette position. Je ne veux pas être celui qui ghoste, ni celui qui évite les *dates*, ou qui se fait distant sans explication aucune, mais je deviens celui qui n'ose pas être honnête. *C'est un match !* Je ne suis pas emballé par le profil de D., mais je m'ennuie et je me dis que je dois me laisser des portes ouvertes, qu'on ne sait jamais, que je peux toujours être étonné. Son profil, par exemple, laisse entrevoir un garçon mignon, queer et plutôt artistique. Il est plus jeune que moi, comme toujours, et nos premiers échanges sont intéressants. Il répond à mes messages, il me pose des questions, parfois saugrenues : « Es-tu un grand garçon ? » « Ça dépend. Tu renvoies à la taille ou à la maturité ? » Mature, oui, je me considère comme tel. Même si je crois que je ne connais pas grand-chose, en réalité. Et qu'on ne l'est qu'en rapport aux situations auxquelles on est confronté. Il souhaite rapidement me voir. J'accepte un rendez-vous, mais la veille il insiste pour l'avancer. Il s'ennuie et me demande de changer mes plans pour le rejoindre. Je refuse. Il insiste à nouveau et ça m'agace. Je coupe court à la conversation. Nous nous promenons le lendemain, comme prévu, sur la Plaza Saint-Hubert. On croise ma coloc, petit moment de gêne. On fait quelques friperies, puis il m'avoue être diabétique et qu'il a besoin de manger. Je l'emmène jusque chez Nouveau Système. Les poutines sont bonnes, la discussion fluide. Il transporte avec lui une toile qu'il a faite pour la fête de son amie chez qui il se rend plus tard. Je ne sais qu'en penser. Ce n'est pas laid, loin de là, mais ça ne me parle pas. Je comprends à demi-mot qu'il souhaite me revoir. Je ne sais pas si je le veux, de mon côté. Je suis fatigué et j'ai simplement hâte de rentrer chez moi, de rejoindre mes ami-es, et X., et de boire. Je quitte D. devant chez moi, lui souhaite une belle soirée et ajoute qu'on se tient au courant pour éventuellement se revoir. Il m'écrit un peu plus tard. Il me relance pour me voir rapidement, me

demande si je veux le rejoindre, et devant mon refus, me dit que je lui plais. Je ne sais pas quoi lui répondre. Lui dire la même chose serait mentir. Je ne dis pas qu'il n'est pas attirant, mais répondre « Toi aussi » m'engagerait sur une voie que je ne veux pas emprunter avec lui, tout en me laissant la possibilité de changer d'avis. Après tout, on s'est bien entendus, et j'essaie de me dire qu'il faut parfois creuser, laisser le temps faire son œuvre. Dans les deux semaines qui suivent, il me relance plusieurs fois. Il me propose à maintes reprises de me voir. Je ne sais pas pourquoi, mais ses « Tu veux qu'on se voie ce soir ? » commencent à m'agacer. Je me demande si, quand un gars me plaît, je suis aussi collant que ça, incapable de décoder le sous-texte qui dit que la personne n'est pas intéressée. Je me trouve des excuses. Je n'ai pas le temps, j'ai déjà prévu quelque chose. Mais on va se revoir. Ses nombreuses fautes d'orthographe commencent à le rendre mignon. Il se plaint beaucoup de sa vie. Je me dis qu'en ce moment, je ne devrais pas m'entourer d'une personne fragile. Je veux aller mieux, je veux me tirer vers le haut, je cherche quelqu'un qui m'insufflera de la vie. Le psy que j'ai commencé à voir à l'UQÀM a réussi, en peu de séances, à me faire verbaliser quelque chose que je savais être en moi depuis longtemps : je cherche quelqu'un pour me sauver. « De quoi ? » me demande le psy. Je ne sais pas. Ce qui est certain, c'est que j'envoie balader d'un revers de message (quoique même pas, finalement) tout prétendant qui ne me fait pas miroiter cette possibilité. Je les juge en une fraction de seconde et jauge leur capacité à me faire oublier le passé, à me soutenir et à me faire rêver. C'est sans doute ça le problème : je ne souhaite pas tant rencontrer que me prouver quelque chose à moi-même. J'ai honte d'avoir cette impression que D. ne me mérite pas, ou que je mérite mieux. Je ne le connais pas, et je suis en train de le considérer comme un objet qui ne fait pas mon affaire. Pourtant, j'accepte de le revoir. Nous nous baladons à nouveau. Je note une légère amélioration de mon humeur à avoir enfin accepté que j'étais malade et que la médication peut m'aider. D. me propose de souper ensemble. J'accepte, à la condition que ce soit chez lui. Mes colocs sont là et je n'ai pas envie de le ramener chez moi. Je n'ai pas honte de lui, je veux juste être tranquille, ne pas avoir de comptes à rendre. Il habite loin de la Petite-Italie. Nous décidons de commander des mets asiatiques. Il me fait rire. Il affiche tout le temps un air triste, mais finalement, je ne le trouve pas si fragile que ça. Je me suis sans doute fait des idées, comme souvent. Nous regardons des épisodes de *Drag Race France*. J'aime son appartement. Je me mets à rêvasser qu'y passer l'hiver pourrait être agréable. Il y règne une atmosphère chaude et le *set-up* est très personnel. Pendant que nous attendons la livraison, nous nous rapprochons sur le divan. J'ai envie de contact et de chaleur. Ça fait longtemps que je n'ai pas reçu d'affection, et j'en crève.

Nous nous embrassons. J'aime ça. Sa barbe m'irrite le pourtour des lèvres. Nous nous déshabillons rapidement, puis il m'emmène dans sa chambre. Je sais que le Citalopram risque d'abaisser fortement ma libido, et ça me terrifie. Mes angoisses de performance sont redoublées par l'effet du médicament. Nous sommes interrompus par l'arrivée du livreur. Je souhaite lui rembourser la moitié. Il me dit que je n'aurai qu'à payer la prochaine fois qu'on se verra. Je sens le piège, mais je l'accepte. Je suis honnête, je sais que je le ferai si l'occasion se présente. Après souper, nous lançons un film en nous prenant dans les bras. Je suis ambivalent. J'aime ce contact, tout en ressentant une profonde tristesse. Ce n'est pas avec lui que j'aimerais être à ce moment-là, dans cette position-là, à simplement vivre l'instant présent. Il commence à se faire tard, mais une fois le film terminé, il m'emmène à nouveau dans sa chambre. Il a envie de baiser. Très envie. Bien plus que moi qui suis trop pris dans ma tête. J'ai peur des effets secondaires, mais ses gémissements et ses incitations à ce que je l'embrasse plus fort, à ce que je le lèche partout, me donnent une sorte de motivation qui se transforme vite en gestes automatiques. Rapidement, il jouit. Moi non. C'est surtout ça, l'effet du Citalopram. Je ne fais encore que le découvrir. Nous restons un instant allongé l'un près de l'autre, nous parlons un peu de nos vies, de ce qu'on aime faire au lit. Il me dit qu'on devrait bien s'entendre si j'accepte, bien sûr, de le revoir. Je réponds que oui, qu'il n'y a pas de raison, et je le pense sur le moment. Je ne lui promets rien. Il a sommeil, je décide de rentrer chez moi. Il me raccompagne jusqu'à la porte et me dit à bientôt. Je souhaite qu'il ait eu ce qu'il voulait et qu'il s'en contente. Le lendemain, il m'écrit. Il joue à celui qui prétend connaître mes pensées, me dit qu'il est certain qu'il m'a manqué, me demande si je veux qu'on se revoie le soir même, que j'aurais dû venir chez lui après la job. Je fais semblant de rire, car je ne sais pas comment réagir. J'aurais très probablement adoré ça si j'avais vu en lui mon salut, ou si le *crush* avait été réciproque. Je repousse à après les fêtes, de toute façon, je retourne en France bientôt. Il continue de m'envoyer beaucoup de messages, me dit que mes lèvres lui manquent, je réponds qu'il est intense. « Ma mère me dit tout le temps que je ne me laisse pas assez désirer ». Je sens à nouveau que je n'ai pas envie de lui faire de place dans ma vie. Ce désir ne se présente pas à moi, et je me demande encore ce qui ne va pas chez moi. Pourquoi faut-il que les garçons qui s'intéressent à moi me laissent indifférents et que j'aie envie de ceux qui résistent, qui jouent à laisser le doute planer ou ne manifestent aucune envie de faire quoi que ce soit avec moi ? Je ne peux m'empêcher d'y voir une forme de masochisme. Habitué à ces schémas, mon cerveau est incapable de délier amour, passion, galère et souffrance. Si je ne ressens pas de frustration, si je ne dois pas me battre, si je ne

suis pas dans l'insécurité que l'autre ne veuille pas de moi, qu'il puisse ne plus jamais me répondre, que je doive lui faire mes preuves, lui montrer à quel point je suis drôle, intelligent, cultivé, doué, que je doive le gagner et le ravir à tous les autres, en somme être valorisé à travers lui, on dirait que ça ne m'intéresse pas. Je me déteste de penser comme ça. Et je caresse toujours l'idée que je puisse désapprendre que les choses fonctionnent comme ça. Les histoires qui m'ont fait souffrir par le passé n'ont jamais rien donné. Et je sais que je ne vauds pas mieux qu'un autre. Au retour des fêtes, après plusieurs jours, D. m'écrit. Il me demande des nouvelles, me dit qu'il a commencé une job qui lui plait, puis s'enquiert si je veux le voir ce soir-là. À nouveau, alors que j'étais content qu'il m'envoie des messages, je sens la chose retomber. Non, je n'en ai pas envie, car je sais ce que tu attends de moi et que je ne veux pas te le donner. C'est ce que j'aurai dû lui répondre tout de suite peut-être. Lorsque je l'informe que je ne pourrai pas ce soir-là, il me demande si j'ai envie de le revoir, un jour. J'y vois une issue. « En tant qu'amis oui, mais pas plus. » « Ah bah voilà, je l'ai ma réponse. » Je feins de tomber de ma chaise. « Oh, tu te demandais ? Excuse-moi, j'aurais dû te le dire. » Gros cave que je suis. Juste à vouloir me sauver la face. Il n'est pas dupe. Je n'aurai pas d'autres messages que sa réponse à ma connerie, et qui résume à elle seule mon comportement : « Lol ». Je suis tout ce que je déteste chez les autres.

Un fragment aussi court que cette histoire. C'est à peu près ce que ça mérite. Noircir de nombreuses lignes ne m'apparaît pas très important. Mais tant que je m'en souviens, il fera partie de mon histoire. Ensuite, il disparaîtra comme tant d'autres avant lui. Parfois, j'essaie de me rappeler le nombre de *dates*, de rencontres et de garçons avec qui j'ai passé du temps, une nuit ou plusieurs. J'ai aimé la rencontre de ce soir au Cocktail. Avec X., nous y avons rejoint la *gang* pour une sortie improvisée et impromptue, toujours les meilleures. Je suis déjà pas mal chaud en arrivant. Pas assez pour faire n'importe quoi, mais suffisamment pour me déniaiser. J'ai déjà vu plusieurs fois tous ces gens, j'ai même fêté la nouvelle année avec elleux, pourtant je peine à m'ouvrir à elleux. Ils ne me connaissent pas, pour la plupart. Je ne suis que l'ombre de X., le Français qu'il a ramené dans le groupe. J'aimerais être autre chose, mais je sais aussi qu'il craint que je ne m'intègre trop bien et que je lui rafle ses ami·es. Depuis quelques temps, les antidépresseurs me semblent réellement agir. Un mois et demi après le début du traitement, je ne sais pas si c'est le temps, la vie ou les

miracles de la pharmacologie, mais je sens que je vais mieux. Mes idées deviennent claires. Je ne rumine presque plus. Je sais que des choses m'attendent et vont se produire. Les pensées envahissantes qui me paralysaient, me faisaient voir tout en noir et creusaient ma codépendance à X. sont plus faciles à contenir. Elles passent comme elles viennent. Et c'est presque comme si j'étais capable de les ignorer, les contrôler et ne pas en tenir compte. Je ne sais pas encore ce que je suis venu devenir ici, mais je suis serein. Je constate qu'on me reconnaît lorsque j'arrive au bar. Plusieurs de ceux à qui je n'ai jamais adressé la parole viennent à moi et me prennent dans leurs bras. J'appartiens à quelque chose. Même si je suis l'ombre de X., peut-être ai-je pris de l'épaisseur à la dernière soirée passée en leur compagnie. L'alcool me délie la langue. Je blague, je demande des nouvelles. V. s'approche de moi à plusieurs reprises lorsqu'elle voit que je suis seul. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle semble avoir un *crush* amical sur moi. J'entends la voix de P.-C. au-dessus des tounes de karaoké. Une femme chante, sur scène, un medley sans fin de Madonna. À une table près de nous, je remarque deux garçons. L'un d'eux se lève à l'appel de son nom que je ne comprends pas. Il porte un pull de laine trop grand pour lui. Ses cheveux sont coupés ras, à la berlinoise, et il arbore une petite moustache. Mignon. Il semble à l'aise sur scène et chante quelque chose en espagnol. X. s'approche de moi. Je lui chuchote à l'oreille que ce garçon est beau. « Ouais. Je trippe plus sur son ami. » En effet, il me plaît aussi, mais j'ai jeté mon dévolu sur le chanteur. Nous échangeons quelques regards. Après sa performance, je le vois se faufiler à l'extérieur. X. me tire par le bras. « Je vais fumer. Tu viens avec moi, il a l'air d'être sorti. » J'essaie de ne plus fumer, mais c'est vrai que ça pourrait être un bon moyen pour l'approcher. Je le retrouve en discussion avec une de ses amies devant le bar. Au bout de quelques minutes, X. attire son attention et lui demande quelque chose. Ça me gêne qu'il joue les entremetteurs. Ça me gêne aussi que ça lui soit égal. Mais je trouve ça gentil. Le garçon lui répond, puis se détourne aussitôt, prétextant qu'il est au milieu d'une conversation. C'est froid. « Il a pas l'air intéressé. Pis ça a l'air d'un con, quand même. » La soirée tire sur sa fin. On reboit un dernier verre, et par hasard, je me retrouve tout près du garçon en question. Nous échangeons quelques regards et je me dis que je n'ai rien à perdre. Je voudrais que X. me voie agir. Qu'il voit que je me prends en charge et que je suis capable d'exister sans lui. Je veux me le prouver également. Je ne sais plus ce que je dis au chanteur, mais il me répond, et me sourit. Il n'a pas l'air de refuser de discuter, comme tout à l'heure. Je lui demande son prénom, mais je ne le saisis pas. On a à peine le temps d'échanger quelques banalités que son amie vient le chercher. Il me salue et alors qu'il se dirige vers la sortie, il se retourne vers

moi : « Donne-moi ton téléphone. » Je le lui tends. Il y inscrit son numéro, me dit de lui écrire et s'en va. J'aime ça. Je n'attends pas bien longtemps avant de lui envoyer quelque chose. Ne serait-ce que pour qu'il ait lui aussi mon numéro. « Hey! Tu peux m'écrire ton prénom pour que je le note sans erreur ? » Il répond quelques minutes plus tard. Parfait. J'aime ce genre de début. Dans les jours qui suivront, nous échangerons d'autres messages. Très sporadiques et éparpillés. Il met parfois un ou deux jours avant de répondre et ne relance que très rarement la conversation. Je lui fais comprendre que je suis intéressé à ce qu'on se voie, propose des activités de *date*. Il prétend qu'il n'aura pas de disponibilités avant la semaine suivante. Je ne comprends pas bien pourquoi il est revenu sur ses pas pour me donner son numéro s'il n'a pas d'intérêt pour moi. Lorsque je lui propose une dernière fois de se voir, il m'écrit qu'il en a envie et qu'il me tiendra informé. Je vois ça comme une porte de sortie. Il a tout à fait le droit de ne pas avoir envie de me voir, et je ne veux pas être insistant. Si, en effet, ça lui dit, il saura se rappeler à moi. Je décide de le laisser maître de cette possibilité. J'attends toujours son message.

Je passe la soirée seul face à mon ordinateur. Les colocs ne sont pas là. Je pourrais sortir avec l'une d'elles, mais je tiens à écrire. Je suis installé sur le divan du salon, le laptop sur les genoux, des bières à portée de main. L'écriture démarre fastidieusement. J'ai décidé, ce soir, de terminer ce roman que j'ai commencé à écrire et laissé inachevé depuis trop longtemps. C'est une drôle d'aventure dont je ne crois même pas tout à fait encore saisir le sens. Parti d'un exercice d'écriture sous l'influence de l'alcool, l'histoire de Bastien s'est peu à peu étoffée pour finir par raconter quelque chose. Après en avoir fait lire des passages, on m'a fait remarquer que le roman se concentre trop sur sa sexualité, que mes mots sont trop crus, trop insistants et qu'on ne sait pas qui il est en réalité. Mais Bastien n'est personne, en fait. C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé ce soir. Je veux laisser mes hypothétiques lecteur·rices dans le même état que lui à la fin de son parcours : entre ce qu'il a toujours été et la possibilité de devenir quelqu'un d'autre. Je ne sais même pas, moi-même, ce qu'il va devenir. Ce que je sais, c'est qu'il ne correspond pas au moule, et qu'il ne parvient jamais à entrer en communauté. Lorsque je fais lire les premières pages, il y a de ça deux ans maintenant, on me fait vite remarquer que mon héros est constamment en mouvement. C'est la vérité. Sans que je ne m'en sois rendu compte, Bastien s'est retrouvé dans un

mouvement de fuite et de quête simultanées. Il fend la foule, s'échappe, revient sur ses pas, passe d'un lieu à un autre, d'un corps à un autre, d'une idée à une autre, pour ne pas qu'on le saisisse, qu'on l'enferme, qu'on le juge, mais aussi pour éviter de penser, de stagner, de mourir. Le roman commence par sa présence immobile devant le bar où il s'apprête à passer la soirée. Il entre et y arpente, ensuite, les diverses salles, essayant de trouver sa place. Il traverse le lieu de part en part, observant, guettant un corps avec lequel finir la nuit. Il ne s'arrête de marcher que lorsque son errance l'amène face à d'autres fêtard·es et qu'ielles agissent à la manière de miroirs. Au fil de la soirée et des analepses, il sombre de plus en plus dans l'introspection, il se rend compte de sa solitude, du néant qui le ronge de l'intérieur et qu'il cherche à combler en consommant des corps. Le roman s'achève sur son immobilité, son corps refusant de continuer de le porter, dans une ruelle vide où il se retrouve face à la vacuité de son existence. Une question reste en suspens à la fin du récit : un autre personnage, croisé tout au long des pages et que Bastien a cherché à séduire, apparaît et lui demande s'il souhaite marcher jusque chez lui. Bastien ne répond pas, incapable de décider quoi faire maintenant qu'il a compris qui il était. Mais c'est insuffisant. Il manque encore quelque chose dans mon texte. J'aime qu'un récit se replie sur lui-même, que la fin rejoigne le début. Je décide qu'en guise d'épilogue, je veux que l'on découvre les quelques heures qui ont précédé le début de la narration, avant que Bastien ne se retrouve devant ce bar où il va passer la soirée. Et qu'à la lecture de cette fin, écrite du point de vue de mon héros et non plus du point de vue d'un narrateur externe, nous ayons accès à qui il est réellement. Ce monologue final dévoilerait des éléments que le narrateur ignorait lui-même sur ce qui dirigeait sa vie et ses choix jusqu'alors. Ainsi, je souhaite qu'à la lumière de ces révélations, le récit puisse être réinterprété. Au bout de quelques heures d'écriture, d'idées abandonnées, d'autres trop développées, j'appose mon point final à cette aventure. Je m'arrête de taper. Je regarde la petite barre clignoter derrière le dernier mot inscrit et qui vient clore le récit. C'est terminé. J'ai terminé quelque chose. Je sais qu'il ne s'agit que d'un premier jet, qu'il en sortira plusieurs versions remaniées, mais je sens alors en moi un poids disparaître. Je sais qu'à présent réalisé, j'ai envie de le montrer, le faire lire, en être fier. Je n'envisage pas encore la critique, dans cet étrange état que je sens poindre en moi. Je m'en fiche, j'ai achevé Bastien. Une sorte d'euphorie, sans doute renforcée par les cannettes de bière descendues pendant la rédaction, m'envahit. J'ai soudainement envie de marcher, de sortir de chez moi. J'ai presque envie de crier mon soulagement à la face du monde. Mais je suis seul, ce soir. X. a une soirée et il ne répond de toute façon pas à mes messages. D'autres ami·es, ceux

rencontrées au réveillon de la nouvelle année, ont commencé à échanger sur un groupe de discussion en ligne pendant que j'écrivais. Elles se donnent rendez-vous aux Patriotes, dans Hochelaga. C'est loin, il fait froid, il est déjà tard, mais j'ai envie de m'amuser, de côtoyer du nouveau monde, de nouer de nouvelles relations. Je veux être Bastien ce soir. Je ne me rends pas compte que l'alcool m'a déjà rendu complètement ivre. Je me sens joyeux. J'ai envie de faire ce que je veux. Les anti-dépresseurs agissent à plein. Plus dure sera la chute, mais c'est trop tard, j'ai déjà revêtu un autre masque. Je n'ai pas de souvenir de la route en métro, seulement quelques flashes. Je continue d'échanger avec les ami·es. Finalement, on ne sera que trois, moi compris. Pas grave. J'ai hâte d'arriver pour reprendre une bière. Le reste de la soirée est très flou. J'ai rejoint P.-C. et son ami, je bois peut-être deux ou trois pintes d'IPA, on m'offre quelques shooters. P.-C. chante du Patricia Kaas sur la scène du karaoké. Nous parlons longuement avec un grand type à l'accent marseillais très prononcé. Je l'accuse de forcer son accent. Il assure que non, attrapant un de ses amis au passage pour le soutenir. On me pose des questions sur mes origines. P.-C. trouve le nom de ma ville natale joli. Il me cruise. Je le sais, il ne m'intéresse pas, mais je me laisse cruiser parce que c'est agréable. Je cruise sans doute un peu aussi. Je fais de même avec son ami. Il est hétéro, mais mignon, et je suis ivre. J'ai perdu toute notion du temps. Il est sans doute presque trois heures du matin, car le bar se vide peu à peu et il n'est plus possible de chanter. Je ne retrouve plus mon manteau d'hiver, on m'en a laissé un autre à la place. Je ne panique pas. P.-C. a l'air d'être dans un meilleur état que moi car il me le ramène : quelqu'un s'était trompé. J'ai l'impression de me téléporter devant un taxi, porte ouverte. P.-C. est trop proche. Il me demande ce que je fais. Il me regarde intensément. Il attend que je lui dise que je rentre avec lui. J'ai beau être loin, j'ai encore la présence d'esprit de savoir que je veux rentrer chez moi, et que ce serait une mauvaise idée pour tout le monde. Je le lui dis, et il se penche pour souffler mon adresse, que je viens de lui donner, au chauffeur. Je tangué, je m'excuse, je me pose à l'arrière du taxi. P.-C. reste à l'extérieur. Je lui fais signe de la main quand le taxi s'éloigne pour lui dire bye. Mes souvenirs du reste de la soirée restent approximatifs. Je demande à descendre. Je ne sais pas pourquoi. J'ai l'impression que je reprends conscience une demi-seconde et que je ne comprends pas ce que je fais là, ni qui est cet inconnu qui conduit. J'ai peut-être peur de ne pas savoir où il m'emmène. Il me demande si je suis sûr de vouloir rester là. Je réponds que oui et que je vais payer. Je marche, marche et marche encore. Je me retrouve le long du parc Lafontaine aux premières lueurs du jour. Je regarde quelques fois le GPS de mon cellulaire pour retrouver mon chemin, soufflant en voyant qu'il m'annonce

plus d'une heure de marche. J'angoisse en voyant ma batterie mourir peu à peu. Complètement désorienté, je parle seul, titubant dans des rues inconnues, essayant de ne pas tomber, de garder les yeux ouverts. Je sais que si je *pass out* là, je risque de mourir de froid. Je ne sais pas où je suis, je ne reconnais rien. De grands buildings aux allures d'usines m'entourent. Je m'arrête et regarde autour de moi, paniqué. C'est comme ça que des gens disparaissent et sont retrouvés morts de froid. Mon cerveau continue de switcher sur off régulièrement. Je pense que j'essaie de commander un Uber, mais ma batterie me lâche. J'arrive sur la rue Saint-Hubert. Parfait, si je la remonte vers le nord, je suis certain de me retrouver sur la Plaza, puis chez moi. Ce sera long, je suis épuisé et j'ai froid, mais, au moins, je sais dans quelle direction je vais. Je ne pense plus à Bastien. Je ne sais même pas si cette perte totale de contrôle, ce ridicule de la situation, aurait pu lui arriver à lui. Non, je suis moi, en fait. Je retrouve, au réveil, des messages envoyés à mes amis en France à 6h30 du matin lorsqu'allongé sur mon lit, j'ai pu enfin rallumer mon téléphone. Je leur dis qu'il m'est arrivé la chose la plus étrange au monde, ce soir. Je laisse entendre qu'on m'a peut-être drogué. Si tel est vraiment le cas, la personne a raté son coup. Il faut bien assumer que j'ai fait ça tout seul comme un grand. Je finis par m'endormir tout habillé. Au réveil, je ne me sens pas vraiment en gueule de bois, mais je n'ai pas les idées claires. Quelques images reviennent par à-coups, j'ai l'impression que mon cerveau les bloque. J'ouvre les derniers messages envoyés la veille. J'ai honte. Je me souviens de certains d'entre eux, pas de tous. Je constate les fautes de frappe, les incohérences, et une sorte de peur qui se sent dans les mots que j'utilise. J'essaie de remonter le fil de la soirée. J'essaie de me souvenir de la quantité d'alcool ingurgitée. Je décris ce que je ressens à X. qui se moque de moi. Il a déjà fait bien pire que ça. Mais malgré tout, j'ai honte. Ça ne me ressemble pas de perdre le contrôle à ce point. Je peine à comprendre comment je suis passé de mon divan, de l'écriture à l'errance. Le chemin du retour n'a aucun sens dans le peu de souvenir que j'en garde. Je crois que j'ai pris le métro, mais je n'en suis pas sûr. Je me vois face aux Jardins Gamelin, près du magasin Archambault de la station Berri-UQÀM. Je me vois dans une rame de métro. Mais en même temps, tout est confus. Je ne trouve aucune trace d'une recherche GPS dans mon cellulaire. Mon compte en banque fait bien mention d'un paiement de taxi, mais également de plusieurs Uber et d'une annulation. J'ouvre l'application et n'en trouve aucune trace, si ce n'est qu'il semble que j'en aie commandé un vers 4 h 20 depuis Berri, pour rentrer à la maison, et que le chauffeur l'a annulé parce que je ne me présentais pas. L'horaire ne correspond pas aux bribes de souvenir que j'ai. Je suis parti des Patriotes vers trois heures et je suis arrivé chez moi trois heures plus tard, tout

en étant sur Sainte-Catherine vers 4 h 30. Les images de Lafontaine et de l'usine me proviennent-elles d'avant ce moment ou après ? Est-ce que j'ai fini par prendre le métro ? Je suis presque persuadé de l'avoir attrapé à Berri, mais peut-être ai-je décidé, après que mon téléphone s'est éteint suite à la commande du Uber, de marcher pour ne pas rester immobile en attendant le premier métro. Suis-je retourné chez moi à pied ? Je déteste le sentiment d'insécurité et de honte qui m'envahit de plus en plus et que je n'ai pas ressenti depuis des années, depuis la France. J'ai passé l'âge des *black-out*, des pertes de contrôle à cause de l'alcool. Heureusement que Montréal est plutôt *safe* pour un gars comme moi. Mais l'hiver, lui, aurait pu me tuer. Cette nuit-là, j'ai perdu trois heures de ma vie. Ce n'est pas grand-chose au final. Je me demande si le mélange des anti-dépresseurs et de l'alcool peut causer des pertes de mémoire, ou de conscience. Je me demande si c'est cela que ressent Bastien à la toute fin de mon récit, lorsqu'épuisé par des années de mensonge, son masque craque et qu'il apparaît aussi fragile que n'importe qui. J'ai sans doute oublié, pendant un moment, que c'est un être de papier, et que tenter de me mettre à sa place l'espace de quelques heures était plus difficile et dangereux que je ne le pensais. J'ai voulu me laisser posséder par mon personnage, mais il faut croire que n'est pas Bastien qui veut. Pas même moi.

J'aime comment le soleil se réverbère sur la neige de janvier, encore immaculée. En ce moment, je peux passer de longues minutes à la regarder et à me trouver chanceux d'être là. Ça ne dure jamais bien longtemps. Toujours, quelque chose m'extirpe de ma rêverie et me ramène au réel. J'entends quelqu'un crier mon nom au moment de traverser la Plaza pour retourner sur Beaubien. Je sors du A&W, le ventre plein de *junk food*. Je dois avoir une tête de déterré de lendemain de brosse quand F. arrive de nulle part et me prend dans ses bras. « Hé ! Ça fait plaisir de te voir ! Tu viens d'où comme ça ? » Je suis toujours mal à l'aise de croiser du monde par hasard. Mais je parviens bien souvent à donner le change et à singer l'aisance. « Je viens de dîner, je rentre chez moi travailler un peu. » C'est faux. Je sais pertinemment que je suis trop *hungover* pour faire quoi que ce soit d'autre que de végéter sur mon lit, ou lire. Étonnement, je suis content de le voir. Et étrangement, nous venons de reprendre contact par message quelques jours plus tôt. Lui comme moi ne nous sommes pas donnés de nouvelles pendant plusieurs semaines. Je pense à lui régulièrement malgré tout, persuadé que c'est toujours mon égo meurtri qui peine à se remettre de cette éviction. Un soir,

j'ai tenté de me rappeler à lui, en tout bien tout honneur, juste parce que j'avais envie d'avoir de ses nouvelles, et peut-être d'essayer de comprendre. Nous n'échangeons là, au coin St-Hubert-Beaubien, que des banalités. Il ne me lâche pas du regard, et me parle de très proche, son sourire charismatique bien en face de moi. Je m'interroge et me fais des films. Peut-être qu'il pourrait finalement avoir envie de me revoir. S'il a vu que je ne lui courais pas après, que je n'étais pas transi d'amour pour lui en le harcelant de messages demandant une deuxième chance, des explications, ou que sais-je encore, il pourrait avoir envie qu'on se revoie. Lorsque j'arrive chez moi quelques minutes après, je lui écris en évoquant le plaisir que m'a procuré cette rencontre impromptue. Il répond qu'il a été content lui aussi de me voir et qu'on se reprend bientôt. Je connais ces messages qui ne servent qu'à évacuer une idée qu'on n'a pas envie de concrétiser. Ils sont nombreux ceux qui me les ont écrits, je l'ai moi-même fait quelques fois. Pourtant, quelques jours plus tard, il me propose de prendre une marche. Nous le faisons sous la pluie, et assez rapidement arrive le sujet qui m'intéresse. Je lui explique que je traverse une période difficile. Le chat que j'avais adopté à mes dix-neuf ans et qui était né le jour même où je faisais mon *coming out*, que j'ai dû laisser en France avec le sentiment de l'abandonner et la culpabilité de ne pas en ressentir davantage de peine, vient de mourir ; une de mes enseignantes à l'UQÀM est décédée subitement elle aussi, quelques semaines plus tôt ; je ne parviens pas à avancer sur mon projet de mémoire, j'ai l'impression de ne produire qu'une logorrhée plaintive inintéressante et de ne plus parvenir à écrire ; la nouvelle job que je voyais comme une occasion de m'épanouir au travail m'ennuie déjà au plus haut point ; et mon égo ne se remet pas de ce trou dans notre courte aventure. Il comprend, compatit, mais refuse d'abord d'aller sur ce terrain. Je lui explique que je ne souhaite pas de discussion lourde, nous ne sommes même pas amis, mais que j'aimerais savoir si j'ai fait quelque chose qui lui a déplu. Il me sort le classique « C'est pas toi, c'est moi ». C'était le fun au départ, puis il s'est rendu compte qu'il n'était pas remis d'une brève aventure passée et que ça ne prendrait pas, avec moi. Je trouve étrange que ça ait coïncidé avec le fait que nous ayons couché ensemble, mais je me rends compte que l'explication me convient. Je comprendrai plus tard le mode de fonctionnement de F. Ou plutôt l'inconstance qui semble régir ses relations. Il ajoute qu'il trouvait que ça allait trop vite entre nous. Au bout de quelques jours nous en étions déjà à nous envoyer régulièrement des messages. J'imagine que c'est là où nos deux cultures se confrontent. D'où je viens, il n'y a rien d'étrange à entretenir rapidement un lien virtuel avec la personne qu'on *date*. Dans les semaines qui suivent, nous commençons à développer une étrange amitié. Nous évoquons

la possibilité d'être des *friends with benefits*, bien que ça n'arrive jamais. Nous nous voyons régulièrement pour aller au gym, nous apprenons à nous connaître, je sens poindre une amitié, sans doute la première que j'aurai tissée moi-même, sans intervention de la part de quiconque, depuis mon arrivée à Montréal, et ça m'apaise. X., lui, est inquiet. Il craint que ce ne soit qu'une façade et est persuadé que je m'enfonce dans le piège de la *friendzone*. Je sors quelques fois avec F. Nous allons ensemble au Belmont, un samedi soir, pour une soirée Mec Plus Ultra, et je me fais cruiser par un joli gars. Je ne suis pas saoul, j'ai décidé d'accompagner F. dans la sobriété lorsque nous sommes ensemble, mais je prends mon courage à deux mains, peut-être pour lui prouver que je plais et que tout est clair entre nous, et j'aborde le garçon pour échanger nos contacts. Je reprends possession de ma vie. Quelques échanges avec lui, dans les jours qui suivent, me font comprendre que ça en restera là. Pas grave, ça nourrit des discussions avec F. Puis peu à peu, F. sort à nouveau de ma vie. Il a toujours quelque chose de prévu lorsque je lui propose de nous voir, il ne me prévient plus lorsqu'il va s'entraîner, et évite consciencieusement de répondre à mes sollicitations. Ce n'est que peu de temps avant la fin de l'année que je le confronte, un soir, par message. Je lui dis de me le dire s'il ne souhaite plus qu'on se voie. Il feint de ne pas comprendre, puis finit par avouer qu'il a eu l'impression que j'étais encore trop sur lui, et qu'il a préféré prendre ses distances. Attitude de cave. Même si je peux comprendre l'inquiétude, je ne cautionne pas le fait de ne même pas m'en parler. Au final, il s'excuse et promet de ne plus agir ainsi. Début février, nous recommençons à nous voir. Je lui présente X., même si je crains un peu qu'il se passe quelque chose entre eux. J'ai déjà exprimé à F. que je verrais d'un mauvais œil que ça arrive. Et je sais que j'ai eu mal au ventre quand il m'a fait croire, l'espace de cinq minutes, qu'ils se parlaient, tous les deux, sur Grindr. Évidemment, ils s'entendent à merveille. F. a des tonnes d'histoires à raconter sur les addictions, les dépendances ou la politique, et les discussions vont bon train. Je ne peux pas m'empêcher parfois de penser qu'une soirée pourrait dériver et que nous pourrions nous amuser dans un lit tous les trois. Je suis ambivalent. Assez rapidement, nous décidons de passer une soirée juste tous les trois. D'abord, un pré-drink chez X., puis une soirée queer au Cabaret Berlin, dans le Village. On a du fun. X. et moi, nous buvons beaucoup. J'ai finalement arrêté de faire comme F. qui, évidemment, ne touche plus à rien. X. blague sur le fait d'avoir du sexe ensemble. Arrivés au cabaret, il est dans un état d'alcoolémie avancé. Il se met d'abord à frencher un inconnu avec qui il a dansé quelques minutes. Puis, il se colle à moi et tente de m'embrasser. Je recule. Il est vexé. Mais j'en ai envie et finalement lui attrape la bouche. F. nous voit et ne dit rien. La soirée se passe

et nous prenons un Uber pour rentrer. Complètement ivre, X. propose à F. de venir dormir avec nous. Il semble hésiter. « Ça pourrait être le fun de dormir avec vous, les gars. Mais il faut que j'aïlle chez moi. J'ai un médicament à prendre. » Je lui dis : « Va chez toi. Et si t'as envie, rejoins-nous après ». Heureusement, il ne le fera pas. Le lendemain matin, X. m'avoue qu'à chaque fois que j'avais le dos tourné, lorsque j'allais au bar ou à la salle de bain, F. et lui se sont embrassés. Il ne sait pas me dire qui a cherché l'autre. Je trouve ça drôle au début. Puis, peu à peu, ça me pèse et me peine. « Il avait toujours l'air de vérifier autour de lui si tu étais dans les parages. » X. s'excuse. Il se sent con d'avoir fait ça parce qu'il ne veut pas me faire de mal, qu'il a été stupide d'agir ainsi, et que même s'il ne veut pas mettre tout ça sur le compte de l'alcool, il ne l'aurait jamais fait dans son état normal. J'écris à F. pour lui dire que je suis au courant. Il ne prend pas la peine de s'excuser réellement. Ça semble l'amuser. Il me dit qu'il se sent attiré par X. et me demande si je serais vigoureusement contre l'idée qu'il couche avec lui. La réponse est oui. Je désamorce, pour ne pas perdre la face, en disant que je ne partage pas mes amis. « *That's unfair !* » me répond-il. Je ne sais pas si c'est réellement injuste. Il sait qui est X. pour moi. J'ai l'impression que ce qui m'apparaissait au début comme une broutille de soirée m'envahit peu à peu. Je me sens trahi, par eux deux. Je ne peux pas leur faire confiance. Et cette dynamique qui semblait se créer se révèle finalement toxique. X. ne comprend pas que je semble en vouloir davantage à F. qu'à lui. Il est, pourtant, tout aussi fautif, peut-être même plus car nous sommes amis et que nous avons un passé. C'est bien pour ça, je lui dis, que je cherche à passer par-dessus en ce qui le concerne. Il avait l'excuse de l'alcool, alors que F., non. Je lui en veux, mais sa présence dans ma vie est bien trop importante pour que je laisse quelqu'un se mettre entre nous. Il me dira la même chose, un autre soir, saoul à nouveau. « Promets-moi qu'on laissera jamais un gars nous séparer. » Je ne peux pas lui promettre, mais je peux l'espérer. Entretenir une relation avec F. ne donnera rien de bon. Je décide d'en finir. F. disparaît peu à peu bien que je ne lui en aie rien dit. Je ne le relance pas. On se croisera rapidement à la caisse d'un Jean Coutu, quelques semaines plus tard, et on fera semblant de rien, se promettant une énième fois de bientôt se voir pour se raconter toutes les nouvelles. Il surgit dans mes messages au bout d'un mois, requérant presque en urgence de me voir, comme s'il se souvenait soudainement que j'existais ou qu'il avait épuisé la liste de ses contacts pour revenir à moi. Je ne suis vraiment pas disponible au moment qu'il propose. Quelques semaines plus tôt, ma rancœur aurait guidé ma réponse, mais elle ne dure jamais bien longtemps. Je ne lui en veux

déjà plus vraiment quand il réapparaît car je pense avoir compris comment il fonctionne, mais j'ai fini de faire des efforts. Et puis, depuis peu, j'ai commencé à consacrer mon temps à un autre.

Mon rapport à la virtualité me tue. Au fur et à mesure que l'hiver passe, et que je prends conscience de choses nouvelles, je me rends compte de ce qui est de travers chez moi. J'ai toujours été entouré, c'est indéniable. Pourtant, dans le rapport aux autres, parfois même avec les inconnus, j'ai souvent préféré le confort offert par l'écriture ou les moyens de communication modernes. Tout petit, je passe des heures au téléphone, à appeler les numéros surtaxés dont on voit les publicités à la télévision ou dans les magazines. Parfois, il s'agit pour moi de jouer, d'autres, simplement de tuer mon ennui. Il suffit que mes parents m'autorisent une fois à en appeler un pour démarrer un engrenage difficile à maîtriser. Dès que je me retrouve seul à la maison, je me précipite sur le téléphone et compose un numéro. Mon grand frère fait de même, et bientôt, la facture de téléphone signe nos premières grosses punitions. J'appelle parfois des lignes d'écoute, le numéro du fil de l'amitié, et j'écoute les messages enregistrés par ces inconnus en mal de relation. Ce ne sont pas des lignes pour des gens de mon âge, mais j'ai l'impression de pénétrer un lieu interdit. Je me fais déjà passer pour un autre, durcissant ma voix. Heureusement, nous n'avons pas de minitel. Je suis certain que j'y passerais des heures, à tenter de converser avec des inconnus. Lorsque mes parents découvrent le pot-aux-roses, et que le budget de nos vacances d'été passe dans le paiement de la dette, ils font installer un code afin que nous ne puissions plus passer d'appels. Ma duplicité me pousse à trouver la lettre du service des télécoms et à apprendre par cœur la dizaine de chiffres qu'il faut composer pour avoir accès. Je me sens fier de parvenir à trouver une parade. Mon intelligence ne va pas jusqu'à comprendre que tous les appels passés sont répertoriés sur la facture détaillée que mes parents reçoivent. Ils s'arrachent les cheveux pour trouver une issue à cette addiction. Je ne sais pas ce qui la fait passer. Le temps sans doute, et le désintérêt pour ces numéros. Au collège, je débute une correspondance avec une Madrilène, via mon cours d'espagnol. Je reçois une lettre par mois et m'empresse de lui répondre, lui demandant comment est sa vie en Espagne et si elle connaît *Buffy cazavampiros*. Devenu complètement sériephile, je passe le plus clair de mon temps à enregistrer des épisodes, à lire des magazines sur le sujet et à regarder la télévision. C'est mon refuge, et ça m'évite de me confronter à l'extérieur et aux dangers que je prends en

mettant le nez dehors. Je passe une petite annonce pour échanger des cassettes vidéo et des avis sur les séries. Je reçois des dizaines de lettres, plusieurs par jour parfois. Mes parents ne s'en inquiètent pas. Ils ne les filtrent pas non plus. Au début, je répondais à toutes, et je développe des techniques pour réutiliser les timbres postes. Une correspondante parmi les autres m'a un jour demandé de lui renvoyer le sien : elle le badigeonne de colle en bâton et il lui suffit ensuite de passer un peu d'eau dessus et de le frotter pour faire disparaître le tampon. Je copie sa méthode et en développe une autre, à l'aide de ruban adhésif. Ça marche quasiment à tous les coups. J'ai brisé le code, et je peux m'adonner complètement à ma correspondance. Assez rapidement, les réponses se tarissent, et il ne reste plus grand-monde pour échanger avec moi. Un jour, je reçois un appel sur le téléphone familial. Une jeune femme, dont j'ai oublié le nom aujourd'hui, a vu mon annonce et souhaite savoir si j'ai des documents ou des épisodes de *Sunset Beach* à lui envoyer. Je crois que nous avons dû nous appeler chaque semaine au téléphone pendant un an ou deux, puis peu à peu le contact s'est tari de lui-même. Je suis au milieu du secondaire quand nous commençons notre amitié virtuelle. Elle a plus de vingt ans. Je ne me suis jamais demandé ce que pouvait être sa vie pour passer ses vendredis soir au téléphone avec un garçon de campagne de 14 ans. On rit beaucoup. On écoute de la musique ensemble, on partage nos goûts, je lui fais découvrir *Buffy*, on parle de séries et de films. Là aussi, mes parents ne s'inquiètent pas outre mesure. Tout au plus se moquent-ils de moi en me disant que mon cerveau va finir par fondre à force de rester l'oreille collée au combiné du téléphone sans fil. Nos conversations s'arrêtent bien souvent au son des bips indiquant que la batterie est vide. Ça se passe avant la démocratisation d'internet, et avant celle du téléphone portable. La découverte du premier m'est un électrochoc. Je peux être qui et où je veux. Je découvre les forums de caramail, les *chatrooms*. Je m'invente des vies, je joue, avec mes deux meilleures amies, à réserver des créneaux au cybercentre de notre ville, simplement pour aller sur les salons et parler avec des inconnues. Je noue quelques relations et je sens parfois poindre en moi le désir de parler à des garçons. Ce n'est qu'un peu plus tard que je commence à poser des questions sur les doutes qui me traversent, les sentiments que je ressens pour tel ou tel gars, et que je ne comprends pas. À l'université, lorsque je rentre chez mes parents le week-end, je passe mon temps sur internet, sur AIM, sur MSN. Je noue mes amitiés via ces plates-formes, j'y exprime mon mal-être, caché derrière un ordinateur. Je rencontre peut-être un ou deux garçons. Aujourd'hui, je peine à me rappeler comment : je ne connais pas l'existence d'un quelconque site de rencontres à l'époque, et je n'ose même pas mettre les pieds dans un des bars gay de Lille. Tout au plus suis-je

allé boire un coke sur une terrasse un après-midi de printemps, en faisant semblant de lire un livre, histoire de donner le change. Peu à peu, les messageries s'installent dans ma vie. Je passe de plus en plus de temps à échanger avec mes ami·es, renforçant nos relations virtuellement à travers les interfaces proposées. En leur présence, je ne sais pas parler, je ne parviens pas à me livrer sur la honte et la souffrance qui me traversent. Mon moi numérique, lui, presque débarrassé de son corps, parvient bien plus facilement à dire la vérité. Mon *coming out* se fait via internet, via MSN. Celui de mon amie, et de mon futur premier copain également. Il est presque devenu banal de s'annoncer des choses par messages. On s'écrivait bien sur du papier, autrefois, pour se donner des nouvelles. Quelle différence y a-t-il avec le fait de s'écrire des mots numérisés alors que nous vivons au même endroit ? La découverte du monde homosexuel me pousse très vite à vouloir rencontrer mes semblables. Je découvre Gaypax, non pas pour rencontrer des *hook up* ou autres, je suis en couple à cette époque, mais pour me faire des amis. Le besoin de communauté se fait tout de suite sentir. Gaypax sera un refuge à chaque période de célibat. L'interface est moche, faite sous Windows 95, mais sans aucun doute le seul moyen pour discuter et rencontrer des gars quand on est incapable de les aborder dans le vrai monde. L'apparition de Facebook, puis de la possibilité de discuter instantanément avec ses abonné·es, sonne le glas de MSN, mais réveille en moi l'addiction. Alors que je pouvais passer des heures, voire des soirées, au téléphone quelques années auparavant, aujourd'hui, je préfère de loin le confort offert par les messageries instantanées. Je dégaine à la moindre notification, je réponds dans la seconde, ne laissant quasiment jamais un message non lu, ou sans réponse. Je suis devenu une *private joke* avec mes ami·es. Il faut prévoir quand m'écrire car on sait que je vais répondre de suite et relancer la conversation *ad vitam*. Je n'appelle pas mes ami·es resté·es en France, je les texte. Je suis devenu expert dans l'art d'envoyer des courriels s'ils peuvent m'éviter d'avoir à me retrouver à converser avec un être humain. Donner des cours, ou des conférences, en virtuel me rassure. Je peux passer des heures à écumer Grindr, Tinder, Hornet, Bumble, Scruff, OKCupid, PlanetRomeo, Hinge, dans l'espoir d'entamer une conversation passionnante. Je vais voir chaque message. Je suis incapable de laisser mon téléphone hors de portée, même lorsque je suis au travail. Je dois avoir un œil sur lui. Il est mon lien avec le monde, avec ces autres dont j'ai tant besoin. Je deviens de plus en plus à l'aise derrière un écran. Parfois même au risque d'être harcelant quand je ne comprends pas que nous n'avons pas toutes et tous le même rapport au virtuel. Les gens savent que je suis fiable, toujours disponible, à l'écoute, sauf quand je dors. Le revers de la médaille est qu'ils s'inquiètent dès que je mets trop de temps à

répondre, quelque chose n'est pas normal. J'ai créé ma propre prison, mon propre bracelet électronique. Les addictions se mêlent. J'échange avec X. à longueur de journée. Il se moque de mes messages factuels lui racontant les moindres détails de mon quotidien alors qu'il fait de même. La dépendance à mon téléphone trouve là un partenaire idéal. Je crois gérer, mais je me rends parfois compte que j'en viens à en oublier de vivre le réel. J'en viens à croire que les applis de rencontres sont les seules fenêtres qu'il m'est donné d'avoir pour parvenir à rencontrer du monde. Et elles ne donnent rien. Le schème en est toujours le même. On ne répond pas aux messages que j'envoie, je ne réponds pas à ceux que je reçois. Je fais vite le tour des profils. Les conversations virtuelles tournent court. Et je *scrolle* et je *doomscrolle*. La dépendance à cette possibilité soi-disant infinie de rencontres crée finalement l'effet inverse. À envisager que je ne désire personne, et que personne ne me désire, à penser que ceux qui attirent mon attention ne souhaitent pas me parler, et que je ne souhaite pas parler à ceux de qui j'attire l'attention, je finis par faire naître l'idée en moi que j'ai un problème et que je suis, malgré tout, au fond, tout au fond, bien seul et pathétique. Seulement, je ne parviens pas à supprimer ces applis. Le faire serait une forme d'abdication, d'acceptation de mon échec amoureux. Et peut-être que je pars au moment où celui qui va me sauver s'inscrit ou emménage en ville. Les médias sociaux sont parvenus à trouver une faille en moi, celle qui me rend accro au lien. Et ce faisant, ils ont dénaturé mes relations et mon rapport au monde. La pandémie et les multiples confinements ont renforcé tout ça. Il n'est rien qui ne soit immuable cependant. Et je sens qu'à présent que j'ai mis le doigt dessus, à présent que les nuages qui embrumaient mon cerveau disparaissent, il va être temps d'agir. On a commencé à me dire que j'avais changé. Mes ami·es proches, mes colocs, me font la remarque que je souris plus souvent, que je suis là, présent, en entier. X. est à ce point ébahi par l'amélioration de mon humeur qu'il commence à songer lui-même qu'une médication lui ferait du bien. Il me redécouvre. S., lui, me découvre tout court. Il m'a dit récemment que c'était le jour et la nuit. Qu'il ne souhaitait pas faire l'apologie des anti-dépresseurs, mais que je n'étais plus la même personne. Je le sens moi aussi. Et lorsque je regarde en arrière, je ne me reconnais pas. J'ai l'impression que les choses sur lesquelles je butais, ma jalousie envers X., la peur qu'il m'abandonne, la crainte de n'être personne, de ne jamais parvenir à trouver du sens, à me trouver tout court, d'être médiocre, raté, tout ça s'est dissipé. À présent, la peur peine à m'atteindre et à me chuchoter ses ritournelles à l'oreille. Je peux concentrer mes efforts ailleurs que sur ce qu'elle me susurrerait. Je croyais que j'étais condamné à être son chien, que j'étais comme ça, que ce serait comme ça jusqu'à la fin. Et je découvre

maintenant qu'elle peut être vaincue. C'est le moment, j'arrive. Elle ferait mieux de se préparer. Cette fois, je ne la louperai pas.

Je déborde d'une énergie nouvelle. C'est comme si j'étais sorti du brouillard. Cliché, certes, mais c'est ce que je ressens. Les pensées ne m'enferment plus. Je ne tombe plus dans des *downs* de lendemain de soirée pendant lesquels je me demande ce que je fais là, pourquoi je ne parviens pas à être heureux, pourquoi je reste bloqué sur des histoires qui devraient être digérées depuis des années. Mon cerveau voit clair et évacue le trop-plein de pensées envahissantes sans même que je m'en aperçoive. Les médicaments sont miraculeux. Ou alors est-ce le vent qui tourne ? Ce soir, je me rends à un *party* d'anniversaire. Il y aura du monde que je ne connais pas, et j'espère y être à l'aise. On se donne rendez-vous pour commencer chez un barbier sur la rue du Parc. C'est le fun. Je débute la soirée chez mon ami S. X. ne veut pas venir ce soir, mais il ne faudra pas attendre bien longtemps avant qu'il ne nous demande s'il peut nous rejoindre. La solitude lui pèse. Ce n'est pas la grande forme, en ce moment. Il s'interroge sur son comportement pendant la soirée avec F. Moi, j'ai déjà passé l'éponge. Je me fous de F. C'est X. le plus important. Je bois vite, comme d'habitude. Le début d'ivresse me rend parlable. Je discute avec les personnes que je connais déjà. On m'en présente d'autres. Je ne retiens pas les noms, mais je regarde s'il y a des garçons qui pourraient me plaire. Je remarque qu'on me sollicite, mais je ne perds pas le nord. On m'aime bien. On me trouve drôle. Je le suis sans doute beaucoup plus depuis que je vais mieux. Cette énergie doit envoyer de meilleures ondes. Je la sens me traverser de part en part. X. arrive. Il feint d'être content d'être là. Un peu plus tard dans la soirée, nous migrons au bar à côté. Ma coloc nous y rejoint. Dans le *line up*, X. cherche à s'embrouiller avec le *doorman* sur une discussion au sujet du capitalisme et le prix de l'entrée. Il finit par abandonner et partir. Tant pis. Je n'ai pas l'envie de m'occuper de ça ce soir. Nous nous trouvons une table quelque part et commandons des bières. Un garçon, qui était au *party* chez le barbier, se joint à nous. Il m'a salué là-bas, mais je ne me souviens pas de son prénom. Il est très beau. J'ai beaucoup de mal à suivre les discussions. La musique est forte et je suis déjà fortement alcoolisé. Mais je reste conscient. Et je vois qu'il me regarde. Je demande à S. s'il le connaît. Oui. Un peu. Il est *nice*. Il participe peu à la conversation, mais assez rapidement j'ai du mal à détacher mes yeux de lui. Il le remarque. Nous décidons d'aller danser un peu. Moi

de reprendre une bière. Le garçon me suit au bar. Nous engageons la conversation. J'oublie très vite de quoi elle retourne. Des banalités sans doute. Je sens qu'il se passe quelque chose et lui demande si je peux l'embrasser. Il répond en le faisant. Plus rien d'autre n'existe, alors. Je ne remarque même pas que mes ami·es sont parti·es. Je ne peux déjà plus ôter mes lèvres des siennes. Je ne sais pas si c'est l'alcool ou autre chose qui provoque ça. J'ai trop bu. Je dois rentrer. Je lui demande s'il veut m'accompagner. Nous marchons dans les rues enneigées pendant de longues minutes. Il me donne son prénom, que je retiens, mais que je ne sais pas encore écrire. Il est américain. Californien. San Franciscain. À Montréal depuis six ans. Son français est parfait. Tant mieux, je ne suis pas en état de faire la conversation en anglais. Nous nous donnons parfois la main. En arrivant chez moi, nous nous dirigeons directement vers ma chambre. Nous nous endormons en nous embrassant, passons la nuit dans les bras l'un de l'autre comme si nous nous connaissions depuis longtemps. La gueule de bois du lendemain est violente, mais je n'ai pas envie qu'il parte. Nous restons au lit un long moment, continuant ce que le trop-plein d'alcool a interrompu la veille. Au moment de se quitter, je lui demande son numéro, puis ses réseaux sociaux. Et j'apprends l'orthographe de son prénom. Sur le pas de la porte, je dis à E. que j'aimerais le revoir. Il semble partant. Je ne sais pas encore si c'est vrai, mais j'ai aimé cette rencontre IRL. Ma coloc me demande les détails de ma fin de soirée. Ensemble, nous en reconstruisons le fil. S. m'envoie des messages pour me demander comment ça s'est passé. Je le raconte également à X., content, mais un peu gêné par sa probable réaction. Il faudra sans doute un temps avant que mes vieux réflexes disparaissent complètement. Assez vite, nous nous échangeons des messages, E. et moi. Sporadiques d'abord, mais suffisants pour entretenir le lien. Nous nous revoyons, une fois, deux fois. J'aime être avec lui. C'est simple. Il ne me demande rien. Je ne lui demande rien. On apprécie de se voir et on se le dit. Je ne sais pas ce que je ressens pour lui. Des questions se bousculent dans ma tête, mais je les envoie balader. J'ai peur de me jouer de lui comme j'ai déjà pu le faire avec d'autres par le passé. Que ce ne soit qu'un pis-aller. S'il développe des sentiments et de l'attachement pour moi, je devrai en répondre. Je n'envisage pas que ce pourrait être moi qui les développe. J'ai envie de faire confiance. Malgré les craintes, il est là. J'apprends à le connaître. J'apprends à vivre une relation *chill*. J'apprends à accepter que l'amour n'est pas forcément fait d'une passion dévorante et fusionnelle. J'aime qu'il ne me manque pas, au début. J'aime que je puisse garder mon indépendance et que je ne mette pas mon bien-être sur sa seule présence dans ma vie. J'aime l'idée de me sentir libre et qu'il aime passer du temps avec moi. Je me demande si ça aurait été le cas si

je ne shootais pas mon cerveau de sérotonine. Est-ce que j'aurais levé les yeux sur lui ? Est-ce qu'il les aurait levés sur moi ? Est-ce que j'aurais eu envie de le revoir ? Les planètes s'alignent et je crains la chute. Mon côté pessimiste. Déjà, d'autres nouvelles s'en viennent. Je décroche une nouvelle job. Je suis *full* excité. Ma vie se trace un chemin à Montréal. J'écris. J'avance. Je commence à comprendre. Tout se met en place. Il aura fallu attendre tout ce temps-là pour que ma place se creuse. Si je n'étais jamais venu, tout ceci ne se serait jamais produit. Je vois clair à présent. Et je veux que les autres voient aussi que je suis où je suis supposé être, que c'est ici que je me réalise. Mes parents doivent venir dans quelques mois. Je veux qu'ils voient que c'était la bonne décision, qu'ils comprennent pourquoi j'aime Montréal, pourquoi il fallait que je parte. Je veux pouvoir leur offrir une vision de moi heureux et accompli. Je ne veux pas qu'ils voient cette ombre molle que certain·es de mes ami·es venu·es me rendre visite ont repéré et qui les a tant inquiété·es. Il m'aura fallu passer par tout ça pour avancer. Qu'est-ce qui peut m'arrêter à présent ?

C'est là, entre deux plats mexicains, que j'apprends la nouvelle. J'aurais pu le savoir plus tôt, mais il semblerait que mon cerveau ait délibérément mélangé les dates. La veille encore, je disais à X. qu'on en saurait plus aujourd'hui. Et aujourd'hui, je suis persuadé que le rendez-vous avec le médecin est pour lundi. Peut-être que mon déni est si fort que je ne souhaite même pas m'en souvenir. Je suis avec E. et nous sommes censés aller au cinéma. C'est quand je lui demande des nouvelles de son oncle qu'un doute m'assaille. Je vérifie dans mes messages et, moment de panique, honte, j'ai oublié les résultats de la biopsie pancréatique de mon père. Depuis plusieurs mois, il maigrit à vue d'œil, il a de la difficulté à se nourrir et souffre beaucoup. Des examens ont déjà dévoilé une tache sombre à la clavicule. Le cancer, soi-disant éradiqué, y a finalement migré. Pas de chimio cette fois, on ouvre et on retire directement. Affaire réglée. Et des analyses plus approfondies ont dévoilé l'existence d'une masse sur le corps du pancréas. Je reste dans le déni. Ça va aller. Je ne veux pas m'affoler, mais j'y pense tout de même souvent. C'est certain que si c'était grave, on l'aurait détecté plus tôt. Après tout, depuis son premier sarcome, mon père est suivi très régulièrement. On ne peut pas ne rien avoir vu. Les premiers résultats sont positifs, pas de marqueurs tumoraux, pas de dysfonctionnement de l'organe. J'y pense moins. Je profite des bonnes nouvelles qui traversent ma vie en ce moment et qui me donnent l'impression d'enfin

pouvoir me trouver. Enfin savoir que j'ai bien fait de partir. Et puis, soudainement, je doute et j'angoisse. Systématiquement, je demande à mes parents de me donner des nouvelles dès qu'ils en ont. Systématiquement, ils ne le font que lorsqu'elles sont bonnes, comme si les mauvaises ne se divulguaient pas de la même manière ou que c'était à moi de m'en enquérir. Je suis le mauvais fils, persuadé que mes frères sont déjà tous les trois au courant de ce qu'il en est, lorsque moi, de l'autre côté de l'océan, je m'installe dans un restaurant mexicain de la rue Beaubien avant d'aller au cinéma avec ma *date* rencontrée trois semaines plus tôt. E., alors qu'il ne me connaît que peu, perçoit le malaise sur mon visage, la raideur de mon corps. Je suis presque impressionné par sa lecture. J'envoie un message à mes parents en leur demandant ce qu'il en est. Il est tard, c'est une conversation commune entre mon père, ma mère et moi, mais il y a peu de chance qu'on ne réponde. Puis j'en envoie un à mon frère aîné. J'ai hésité. Je sais qu'il y a des chances qu'il soit encore éveillé malgré le décalage horaire, mais je ne sais pas si j'ai le droit de le mettre dans la position de devoir m'annoncer lui-même la potentielle funeste nouvelle que je sens arriver. « Les parents t'appelleront demain. » Il suffit de ces mots pour que je comprenne. J'insiste, je demande des explications, peu importe si je suis indélicat. « C'est reparti pour la chimio. C'est un cancer, la même souche que le premier. » Ça n'a pas de sens. Nous connaissons bien le cancer du pancréas. Il est venu nous visiter, il y a quoi... vingt ans déjà, lors d'un combat acharné et sans issue avec mon oncle, le frère de mon père. Nous savons ce qu'il en est. Et encore une fois, le déni. Ce ne sera peut-être rien. Après tout, j'ai vu sur internet que c'est opérable, parfois. J'annonce la chose à E. et mon premier réflexe est d'envoyer un message à X. Il est avec ses musiciens, mais doit voir un garçon après. Il me répond quasiment tout de suite. « Que fais-tu ? J'arrive. » « Non, je suis avec E., pas chez moi, on devait aller au cinéma, mais je n'en ai plus envie. Je ne pourrai pas me concentrer sur le film. » « Je veux te voir. C'est comme tu veux. » « Mais ta *date* ? » « Tu passes avant lui, c'est toi qui es le plus important. » Je suis touché. J'ai envie d'accepter. J'ai envie qu'il soit là avec moi. Ma mère finit par me répondre. Je sens la panique dans son message et dans les émojis qu'elle choisit pour l'exprimer. J'échange quelques allers et retours avec elle, mais très vite je ne sais plus quoi dire. Je n'y comprends rien, et je n'ai pas envie de demander si le pronostic vital est engagé. Je finis par couper court à la conversation en lui disant que je les appelle le lendemain, et qu'elle devrait essayer de dormir. Je ne suis un soutien pour personne. X., de son côté, insiste. J'accepte qu'il nous rejoigne chez moi. On finit le repas, et on rentre en achetant des bières au passage. Je discute de ce qui me traverse avec E. X. arrive, les yeux humides. Il a l'air

bien plus bouleversé que moi. Je ressens de la colère et une profonde tristesse à l'intérieur de moi, mais je suis incapable de les exprimer, mes émotions se replient sur elles-mêmes pour disparaître tout au fond de moi. On parle un peu, tous les trois. On a plaisanté, il y a peu de temps, sur l'idée de passer une soirée ensemble pour que X. apprenne un peu plus à connaître E. Ça me semblait incongru, mais les événements font que je me retrouve avec ces deux garçons, l'ancien amant et le nouveau, dans un salon, à boire des bières et discuter de nos vies. Lorsque X. part, je lui adresse un message pour le remercier et m'excuser de lui avoir fait changer ses plans. « Ne t'excuse pas. Tu es la personne que j'aime le plus au monde. Je voulais être là. Au passage, j'aime bien E. ! » Je souris. Moi aussi, j'aime bien E. Je suis impressionné par sa capacité à déjà prendre soin de moi et à ne pas être paralysé par tout ça. Il y a sept ans, je rencontrais quelqu'un au moment même où on diagnostiquait son premier cancer à mon père. Les cycles de la vie sont parfois plus qu'étranges. Je passe la nuit dans les bras d'E. Comme toujours, nous échangeons de position dès que l'un de nous se réveille. On en rit. Chacun son tour. Je me réveille avec un sentiment étrange. Presque coupable de me sentir bien. Et très vite, la peur m'envahit à nouveau. Je sais que je dois appeler mes parents le plus rapidement possible, non pas pour en apprendre davantage, je crois qu'ils n'en savent pas plus, mais simplement pour montrer que même à 6 000 kilomètres, je suis toujours leur fils, que je m'inquiète et que je serai là. Je ne pourrai pas les accompagner physiquement cette fois. Et j'en ai honte. Je vivrai la chose de très loin. Et j'en ai peur. Et si je ne revoyais jamais mon père autrement que sur son lit de mort, devenu un sac d'os qui ne réalise même plus qui est autour de lui tant les anti-douleurs l'anesthésient ? Est-ce que je devrais rentrer immédiatement alors qu'on ne sait rien encore ? Est-ce que je devrais paniquer face à eux, en webcam, pour montrer que je *care* ? Ou reproduire encore et toujours ce que j'ai appris le mieux à faire, cacher ce que je pense sous le masque du calme et de la raison ? Je pose des questions, j'essaie de comprendre. Comment a-t-on pu passer à côté ? Car ce type de cancer ne se déplace jamais sur le pancréas. Alors pourquoi ? On n'en sait rien, le médecin y croit à peine. Est-ce que c'est opérable ? La gastroentérologue pense que non. Quel est le traitement ? Une chimio par voie orale. Le médecin n'en sait pas plus parce que ce n'est pas un cancer primitif, alors ce n'est pas de son ressort. Dans ce cas alors, peut-être qu'il y a une chance... À nouveau, je ne pose pas les questions les plus dramatiques. Je veux rester positif, je veux continuer de croire que ce n'est rien. Je nie la souffrance de mon père, celle de ma mère, dans le but de rester maître de moi-même. J'envisage déjà de devoir rentrer pour assister à ses derniers instants et ne pas savoir quoi faire par la suite. Ma mère n'a

jamais vécu seule, et pourrait le devenir dans cette maison qu'ils viennent d'acheter en Normandie pour passer leur retraite. Mes frères ne sont pas loin, mais je sais qu'elle souffre que je sois parti. J'envisage de l'inviter seule. Dans ma tête, j'ai déjà enterré mon père. Ils doivent venir en juin. Est-ce qu'il sera là ? On n'en parle pas. On évoque ma première semaine à cette nouvelle job que j'aime déjà. Je leur promets de les rappeler la semaine suivante, et leur demande de me prévenir dès que l'oncologue les contacte. Je sors ce soir. Je bois. Je crains de m'effondrer. Il faudra bien que ça arrive à un moment donné. Je me souviens des larmes qui avaient fini par sortir le soir de ma fête d'anniversaire, en 2016, quand j'avais bu à la veille du début de la première chimio. Il n'y a que ça qui m'achève et fait tomber mes barrières. Je sens bouillonner en moi l'écœurement, l'injustice, le mauvais hasard qui fait que ma cellule familiale aura passé un temps incalculable dans les hôpitaux, presque sans répit. Mais rien ne se passe ce soir. Je remercie X. plusieurs fois de sa présence la veille. Je ne sais même pas si j'aurais eu la présence d'esprit de faire ce qu'il a fait si la situation avait été inversée. Cette preuve d'amitié me réconforte, me rassure. Notre relation a évolué, récemment, et je sens que moi aussi je ne la vois plus avec les mêmes yeux. Depuis le traitement. Depuis E. Depuis que je crois avoir compris qui je suis. Depuis que je vis à Montréal.

À présent que mes idées sont plus claires, que mes humeurs sont régulées et que je ne passe plus mon temps à ruminer, coincé dans mes pensées, à me demander si je suis où je dois être, si je fais les bons choix, si je suis quelqu'un, apparaissent d'autres interrogations. Je suis redevenu fonctionnel. J'ai retrouvé l'appétit, mon humour et ma légèreté. Je suis mieux organisé et j'ai moins l'impression de crouler sous la moindre tâche à exercer. Je ne me noie plus dans un verre d'eau. Je parviens à me discipliner pour écrire. Une fois par semaine au minimum, c'est peu, mais c'est ainsi que je trouve une forme d'équilibre, et l'impression d'avancer. Je n'écris pas autant que je le pourrais, ni autant que je le veux vraiment. Depuis que la médication me sort du chaos dans lequel je peinais à voir clair, c'est également d'un autre œil que je vois les phrases que je couche ici. De la plainte. De la plainte, et encore de la plainte. J'ai pris des notes au fur et à mesure de mes pensées, de ce qui m'arrivait, afin de ne pas oublier d'écrire. Il se passe parfois un long moment entre l'événement et sa mise en récit, un temps que je veux parfois nécessaire et utile afin de prendre un peu de recul, de réflexion, pour en comprendre l'utilité dans ces pages. Il arrive que finalement, il

n'advienne pas et que l'événement disparaisse. Quelquefois, j'écris dans la brûlure de l'instant, comme si ainsi j'allais saisir davantage la souffrance, le doute et la honte qui m'animent. Je ne relis pas souvent mes textes, ou en tout cas jamais tout de suite après les avoir écrits. J'attends. Je ne sais pas véritablement quoi, mais j'attends que le temps passe. Pour que je ne m'en souvienne plus, peut-être, et que leur relecture me laisse l'impression qu'ils ont été écrits par un autre. Ou parce qu'il serait trop difficile de m'y replonger et de peut-être constater qu'ils sont mauvais, et qu'ils ne sont qu'une longue plainte. Je vois mon traitement comme ayant une double face. Je ne suis sans doute pas le premier à l'évoquer, mais je le comprends soudainement mieux. Mes textes sont souvent pessimistes. Puisqu'ils sont le reflet de mes humeurs, est-ce que je ne risque pas de brider tout élan d'écriture avec ce médicament censé les réguler ? Depuis que je le prends, je ne parle plus avec la honte, je me sens moins visité par la peur. Je crains tout de même que mes écrits ne restent incomplets, ponctués de trous, de vide, de choses manquantes, comme si je les avais, par la chimie, coupés en plein processus de mise en lumière. Qu'aurais-je écrit, qu'aurais-je produit si je n'avais pas touché à ce point le fond qu'il m'ait fallu cette aide ? Aurais-je continué à sombrer et à me plaindre jusqu'à ce que mes mots, mes phrases tournent en boucle et se répètent à l'infini ? J'ai peur, à présent, de ne plus parvenir à trouver les mots justes. Je crains de perdre le fil de mes écrits et de me forcer à me replonger dans cet état qui sonnera faux. Je correspondrai alors effectivement à celui qui se plaint pour se plaindre. Et si, au contraire, la pharmacologie moderne m'offrait la possibilité de modifier le cours de mon travail ? Si, comme je l'évoque, le marasme dans lequel je me suis embourbé ne faisait que m'enfermer dans une boucle et que c'est ce qui m'empêchait de m'ouvrir à d'autres expériences d'écriture. Si j'avais fait le tour de ces questions, et que dorénavant, les connexions améliorées de mes neurones et la sérotonine forcée à être sécrétée et capturée étaient un passage vers la variation, l'évolution ? C'est peut-être ainsi que je parviendrai à transmuter ma honte, sans pour autant faire l'apologie des substances chimiques. C'est ainsi que je quitterai un état pour en atteindre un autre, celui d'une dépendance liée à la peur. À ressentir l'amélioration de mon état, j'en viens à me déclarer dépendant des substances. Sans elles, je risque de rechuter. Je pense alors à toutes ces représentations des maladies mentales que nous offrent le cinéma et la télévision. Je pense à Andie McPhee dans *Dawson's Creek* dont la transformation du personnage m'a laissé, jeune adolescent, dubitatif, à la mère de Felix dans *Love, Victor*, à Carrie Mathison dans *Homeland* ou au personnage tenu par Olivia Colman dans *Empire of Light*. Chaque fois, le personnage (souvent féminin) est d'abord présenté comme sain d'esprit, plutôt sympathique et

souriant, puis, très vite, une faille apparaît. En réalité, on découvre que le personnage suit un traitement et on comprend vite que le stopper représente un véritable danger. Le scénario le montrera alors faire une tentative de sevrage, toujours ratée. Les démons reviennent et les travers ne mettent pas bien longtemps à refaire surface. On s'entend qu'il s'agit, dans la plupart des exemples qu'on pourrait trouver, de pathologies mentales assez sévères, mais il semble à chaque fois qu'il faille voir la médication comme une sorte de castration mentale chimique : aucune guérison n'est envisageable, le patient est condamné à être médicamenté et étiqueté comme instable jusqu'à la fin de sa vie. Si je ne prétends pas connaître toutes les variations des troubles mentaux, il me semble pourtant que ce discours est assez pessimiste. Pourquoi ne pourrait-on montrer des personnages dont l'arrêt du traitement est un succès ? Je souhaiterais ne pas avoir peur de tomber encore plus bas lorsqu'il sera temps de m'en passer. Je souhaiterais ne pas me voir comme un malade dont la guérison est impossible. Je souhaiterais ne pas voir ma bonne humeur comme factice, mon bien-être comme chimique, mes écrits potentiellement influencés par un médicament. Je veux voir ce que seraient mes mots s'ils n'étaient plus sous une quelconque influence de la chimie de mon cerveau.

La thérapie a commencé. Mon père et moi nous battons tous deux contre un ennemi différent, mais qui affecte nos corps d'une manière étrange. Je prends du poids et ma libido se réduit comme peau de chagrin. Le Citalopram rend anorgasmique. C'est tout un dilemme de se dire que pour recouvrir un équilibre mental, il faut donner quelque chose en contrepartie. Le rapport que j'entretiens à mon corps est problématique, mais je pense que je peux le gérer. E. est compréhensif pour le reste. Mais j'ai de la difficulté à accepter ces effets indésirables. On est au début de notre relation, au moment de la découverte du corps de l'autre. Au lieu de ça, je reste piégé dans ma tête, je rationalise les moments où nous faisons l'amour et ne parviens pas à être dans le moment présent. J'envisage de diminuer le traitement après la venue de mes parents à Montréal. Je dois tenter de trouver le bon compromis entre les effets bénéfiques de la molécule et ses travers. Mon père, lui, n'a plus de voix lorsque je l'appelle quelques jours après le premier cycle de sa chimio. C'est là un de ses effets secondaires. Il y en aura d'autres. Il parle peu et je n'ose pas demander si leur venue à Montréal dans quelques semaines est compromise. Ma mère me dit simplement que l'oncologue encourage

le voyage et que s'ils ne peuvent venir, elle tient à ce que mon plus jeune frère voyage quand même. Je dois réaliser un de ses rêves et l'emmener à New York. Plusieurs personnes sont déjà venues me rendre visite et je sens que cette fois-ci est différente. Ce n'est pas que je n'ai pas d'appréhension, mais je me sens davantage serein. Je veux leur faire découvrir cette ville que j'aime tant et qui m'a adopté. Je veux qu'ils repartent d'ici en comprenant les raisons qui m'y ont conduit. Je veux sans doute leur prouver et me prouver que c'est la meilleure décision que j'ai jamais prise. Les semaines qui suivent permettent à la docteure de réguler le traitement de mon père. Quatre cachets tous les matins, ça semble trop. Trois devraient suffire. Je peine à comprendre comment on soigne un cancer avec des pilules. Il les prendra à vie. Si la tumeur ne grossit plus, et si même elle s'assèche, il pourrait ne les prendre qu'au besoin, comme pour la contrôler. On attendra plusieurs cycles pour savoir si tout cela fonctionne. J'essaie d'être rassurant. Un de mes amis d'ici leur prêtera son appartement et sa voiture. Ils auront tout ce qu'il faut s'il est trop fatigué. Je ne mesure pas encore à quel point il est diminué. Peut-être que je me voile encore la face, aidé par la mauvaise résolution de leur webcam qui m'empêche de les voir correctement. Je *date* E. depuis quelques mois déjà. C'est si simple entre lui et moi. Je ne sais pas ce que nous sommes l'un pour l'autre, ni ce que cela produira, mais je ne peux m'empêcher de me demander si le temps joue contre moi, et que s'il ne rencontre pas mon père à l'occasion de sa venue, il ne le pourra jamais. Peut-être que je me sers de ça comme d'une excuse. Je ne sais même pas encore ce qu'est E. pour moi. J'ai vieilli et les amours passionnées de mon passé imposent leur empreinte sur mes relations d'aujourd'hui. Mais, cette plénitude et cette sérénité, c'est ce que j'ai cherché pendant longtemps. Ce garçon me fascine. Et en même temps, je me demande pourquoi il m'a choisi parmi tous ces autres qui ne l'ont jamais intéressé. Il me l'a confié une fois. J'ai la nette impression que mon détachement des débuts a donné naissance à une relation saine. Pourtant, j'ai bien de la difficulté à me projeter. Ce sont sans doute mes échecs passés qui me rappellent qu'on ne peut jamais véritablement rien prévoir. Aussi, je préfère me forcer à vivre les choses jour après jour. Et lorsque le moment se présentera, je prendrai ma décision. Et j'apposerai un nom sur cette relation.

C'est loin d'être une attente angoissée, mais mes nerfs se tendent. Je sais qu'ils ont déjà posé le pied au sol et qu'ils ont dépassé l'interrogatoire de la douane. J'ai hâte de les voir. J'ai préparé pour

l'occasion une petite pancarte sur laquelle, pour le fun, j'ai noté le nom de famille de nos voisins, ennemis jurés de mes parents lorsque j'étais enfant. Histoire de commencer sur le ton de l'humour potache. Je trouve le temps long. J'essaie de calculer combien de minutes il leur faudra pour remonter le couloir menant au hall d'arrivée de l'aéroport une fois le bagage de mon frère récupéré sur le carrousel. C'est long. Trop long. Il ne me faudra pas longtemps pour comprendre ce qui les a ralentis. Je vois d'abord poindre le visage barbu de mon frère, puis à côté de lui, ma mère, qui regarde de tous les côtés. On dirait une scène de film. Dans celle-ci, fils et mère se jettent dans les bras l'un de l'autre en pleurant. Mais ici, ça n'arrive pas. J'aperçois mon père quelques pas derrière eux et le reconnais difficilement. Je vois un corps amaigri, au teint blanc, des vêtements bien trop larges sur le dos, une casquette telle que celles que portaient mes aïeux, et la main droite appuyée sur une canne. Je sens dans sa démarche toute la difficulté d'avancer, un poids incommensurable à traîner. Lorsque ma mère me voit, après qu'ils ont lu mon panneau, je les vois sourire, et ma mère m'ouvrir les bras. Nous nous faisons la bise. Elle est heureuse de me voir. Je tends le visage vers mon frère et frotte mes joues à sa barbe drue. Puis, c'est au tour de mon père. Les mêmes gestes maintes fois répétés à travers les années, comme un rituel. Il ôte ses lunettes d'une seule main et tend la joue. « Ça va ? » « Oui, et toi ? » Sa voix n'est plus cassée comme il y a plusieurs jours, mais j'y décèle une fêlure. Je tends ma pancarte à mon frère qui décide que ça ne vaut pas la peine de la garder et la jette dans une poubelle. Dommage, je trouvais que ça pouvait leur faire un beau souvenir. Je les mène près d'un guichet automatique pour qu'ils puissent retirer du cash. On me pose plein de questions. On me raconte l'attente, le vol, l'atterrissage, comment ma mère a passé presque tout le voyage à discuter avec l'hôtesse et à lui raconter ma vie. Ou ce qu'elle en sait. Nous nous dirigeons vers le stationnement. Je me rends compte que je marche trop vite. Je ralentis, mais malgré ça, mon père ne peut pas suivre. Depuis son opération du genou, sa cadence s'est ralentie, mais je ne gardais pas le souvenir d'une marche si lente. Ma mère me souffle à l'oreille que ça va être compliqué. Je l'entends, à présent. Étrangement, je ressens une fierté à les voir ici, à les guider, à les mener dans ces premiers pas dans ma ville. Le fait de démarrer la voiture et de remonter l'autoroute, de commenter ce qu'ils voient, d'entrer dans Montréal et de me garer sur l'avenue de Gaspé me donne l'impression d'être passé à l'âge adulte. Je les introduits dans ma vie. Nous rentrons les valises. Je leur fais le tour du propriétaire. Mon père n'a qu'une seule envie : s'asseoir sur le divan et ne plus bouger pendant un temps. Lorsqu'il enlève sa veste, je constate davantage l'ampleur de la maladie. Je ne l'ai pas vu depuis six mois et je remarque qu'elle l'a déjà beaucoup

rongé. Lui que j'ai toujours connu gros et fort ne doit plus faire qu'une petite vingtaine de kilos de plus que moi. Je le trouve rapetissé. De la peau flasque, autrefois rembourrée par du muscle et du gras, pend au niveau de ses bras. Je remarque qu'il ressemble de plus en plus à son père à lui, au souvenir que j'en garde d'un vieillard malade. Je les laisse s'installer. Ils m'offrent les denrées que je leur ai demandé de m'apporter de France. Des gaufrettes à la vergeoise et du fromage. Il est tôt. Je leur dis qu'il faut qu'ils tiennent le plus longtemps possible, et que pour cela, nous allons sortir marcher un peu. Prendre le pouls de la ville. Je les mène sur la rue Jarry, ma mère tient à ce que nous prenions un selfie pour l'envoyer à mes deux autres frères en France. Lorsque j'en vois le résultat, leurs visages vieillissés me frappent encore davantage. Nous faisons l'épicerie. Ils s'étonnent de tout, me demandent conseil même pour acheter un gel douche. Je prends les choses en charge. Mon père est de cette génération qui s'intéresse beaucoup aux alcools locaux et à leur fabrication. Je l'emmène à la SAQ, puis, lorsqu'il est épuisé, nous rentrons. Je dois repenser leur voyage. Je dois réorganiser ce que j'avais prévu de leur montrer. Un peu plus tard dans l'après-midi, ils veulent voir où je vis. Ce n'est pas loin, mais ce sera impossible de s'y rendre à pied. Ça tombe bien, finalement, car j'ai prévu de leur faire découvrir mon *diner* préféré. J'espère que la poutine qu'ils y servent, que je considère comme la meilleure de Montréal, leur plaira autant qu'à moi. Mon père, qui a toujours été un énorme mangeur, ne finira presque jamais son assiette de tout le voyage. Il y a tout de même une victoire : depuis le début du traitement, tout comme moi, il a retrouvé l'appétit. Sans doute que son estomac a rétréci, et que les produits chimiques qui infiltrent son corps, ainsi que le dérèglement que la tumeur impose à son pancréas, lui donnent rapidement une impression de satiété, mais c'est là un des premiers objectifs mentionnés par l'oncologue : stabiliser son poids. Parfait, l'Amérique du Nord n'est pas connue pour sa diététique. La poutine est un franc succès. Le *jetlag* commence à se faire sentir. Lorsqu'ils vont tous se coucher, j'ouvre un sac de couchage et m'allonge sur le divan de mon ami. Ce n'est que le premier jour. Je veux renouer avec ma famille à Montréal.

Je n'ai clairement pas hérité du bagou de ma mère. Il lui faut à peine quelques minutes face à quelqu'un de réceptif pour démarrer du *small talk*. Je l'entends de l'intérieur de l'appartement converser avec la voisine. Je l'entends parler de moi comme si mon histoire pouvait intéresser tout

le monde. Elle est heureuse. Je l'entends à sa voix. Elle a hâte de pouvoir enfin créer une image, offrir un corps au monde dans lequel je vis depuis presque deux ans et qui n'existe pour elle qu'à travers mes mots, les photos que je publie sur les réseaux, la fenêtre de la discussion vidéo lorsqu'on s'appelle et les romans de Michel Tremblay qu'elle a lus aussi avidement que moi. J'aimerais qu'elle m'ait transmis ce don de la conversation plutôt que celui d'angoisser pour tout et rien. Le programme de la journée est chargé, mais grâce à la voiture de mon ami, je sais que je vais pouvoir palier la fatigue de mon père. Je leur fais découvrir le marché Jean-Talon. Nous passons dans les magasins et nous amusons à comparer les prix des fromages avec ceux d'Europe. Je leur montre certaines spécialités qu'il faut à tout prix qu'ils essaient. Aujourd'hui, je veux leur faire découvrir mon quartier, et ce coin de rue que j'affectionne particulièrement et sur lequel je me rends si souvent. Je m'improvise guide touristique, je commente l'histoire de la rénovation de la marquise de la Plaza St-Hubert comme si j'en avais été témoin. Je les emmène sur le Plateau, rendu piéton. J'ai un projet en tête, mais mon père fatigue et il nous faut régulièrement nous arrêter. Je continue de commenter tout ce que nous croisons, les lieux où je suis déjà allé boire des verres, manger, danser. Je les amène sur la rue Fabre sans dire un mot. « Tu pourrais peut-être aller chercher la voiture, ton père est épuisé. » « Je sais. Mais je veux vous montrer quelque chose avant. Ce n'est plus très loin. » Je m'arrête au croisement avec la rue La Mennais. J'ai encore une fois marché trop vite. Lorsque ma mère arrive à mon niveau, je pointe le 4690, sans rien dire. Elle ne comprend pas d'abord. Puis, voyant mon insistance, elle réalise où elle se trouve. Elle pousse un petit cri. Michel Tremblay est devenu rapidement son auteur fétiche. Pendant un an, comme moi, elle a dévoré l'intégralité de son Œuvre, et se souvient souvent mieux que moi des détails. Je prends l'initiative de me faire photographier avec elle devant le bâtiment, et nous commentons tous les deux l'absence de plaque commémorative et les souvenirs de ses lectures qui remontent. Je les mène dans la ruelle derrière, et là encore, je peux sentir son excitation. Je les laisse ensuite là, sur un banc dans la ruelle, pendant que je cours chercher la voiture. Je suis persuadé qu'elle aura regardé plusieurs fois la photo d'elle et moi que mon père a prise plus tôt. Je suis certain de la retrouver dans un cadre lorsque je rentrerai à Noël. Et je sais aussi que ce sera la première photo d'elle que je n'hésiterai pas à poster sur internet. Il nous reste encore suffisamment de temps pour nous rendre sur le Mont Royal. Je sais qu'il est inutile de le grimper à pied, mais j'espère qu'un stationnement pourra nous rapprocher du belvédère. Je veux qu'ils aient le même sentiment d'immensité qui m'a saisi lorsque j'ai grimpé jusqu'ici pour la première fois en 2014. La marche est lente, difficile, et éprouvante.

Mais je sais que j'ai réussi mon effet, une fois sur place. Ce n'est sans doute pas tant la vue qui ravit mon père que le fait de parvenir à être là, avec nous, avec moi, alors qu'à l'intérieur de lui se joue tout autre chose. Il observe la ville. Il se penche au-dessus du belvédère et oublie que ses lunettes de soleil se trouvent comme toujours dans la poche avant de sa chemise. Elles s'écrasent quelques mètres en dessous du parapet. J'ai l'impression d'avoir vécu cette scène mille fois. « Ah là, c'est trop tard. Tu pourras pas les récupérer. » Évidemment qu'il ne le pourra pas. Je l'imagine mal sauter par-dessus avec sa jambe immobilisée. Mais moi, je le peux. Et quand je le vois me regarder presque désespéré, je sens grandir en moi une sorte de responsabilité. Qu'importe, je te les ramènerai, moi. Je fais le tour du belvédère, passe entre les grilles de chantier, saute sur des roches pour ne pas écraser les herbes fraîchement plantées, passe dans les fourrés, évite de marcher sur les débris pour finalement parvenir près d'une barrière cadenassée. Un raton-laveur me voit et se sauve. J'avance, j'écarte les feuilles sur mon chemin et saute au-dessus de la courte barrière. Je vois déjà les têtes des touristes me regarder et commenter ma présence en ces lieux au-dessus de moi. Sous ces regards, mon engouement à être un bon garçon s'amenuise. Ça fait seulement un jour qu'ils sont là, et me voilà déjà honteux. Je retrouve facilement les lunettes, mais je ne peux pas faire demi-tour. Derrière moi, un autre raton-laveur, pas farouche du tout, me regarde tout en avançant. Je sais que ma mère, penchée au-dessus de moi, doit être en panique, et qu'elle s'imagine déjà l'animal se jeter sur moi et me refiler la rage ou une quelconque maladie. Je feins d'être à l'aise et de ne pas avoir peur. Je suis loin d'être rassuré de voir ce gros animal se rapprocher de plus en plus. Je ne veux pas lui faire peur et provoquer une réaction fâcheuse. Alors je fais ce que je sais faire de mieux : je feins de contrôler la situation et d'en rire. Finalement, le raton, voyant sans doute que je n'ai rien à lui donner, change de direction et disparaît dans les fourrés. Personne n'aura pensé à prendre une photo de mon exploit. Quelques jours plus tard, cette petite excursion aura des conséquences inattendues, et quasi symboliques. En attendant, j'ai été brave pour mon père.

Le lendemain est consacré à la visite de la vieille ville. Il fait chaud et à nouveau nos pas sont ponctués de pauses régulières. Je joue toujours aussi bien les guides. Palais des congrès, Place d'Armes, Champ de Mars, Vieux-Port, Place Ville-Marie, Quai de l'horloge, Place Jacques-

Cartier, tout y passe. Dès que je me retrouve un instant seul avec ma mère, à chaque fois que mon père prend du retard, elle en profite pour me dire à quel point c'est difficile. J'apprends leur quotidien de retraités malades au compte-goutte, protégé par l'océan que j'ai mis entre nous. « Tu sais, je crois qu'on l'aura pas longtemps avec nous. » J'ai envie de lui répondre que je le sais. Je le sais depuis longtemps déjà. Et je n'ose pas lui dire que je sais surtout que tous les deux ne feront pas de vieux os. Sur le retour, je leur montre le pont Jacques-Cartier et ma mère fait immédiatement le lien avec François Villeneuve et *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes*. Je ne sais pas si elle se souvient que je lui ai dit qu'il s'agissait de mon Tremblay préféré. Son personnage me rappelait beaucoup X., et la vie échouée de ce jeune gay qui cherchait à se faire reconnaître dans le Montréal des années 1960 m'avait beaucoup interpellé. J'ai le sentiment qu'à l'inverse d'Édouard/La Duchesse découvrant le Paris de l'après-guerre, et sa déception quant à sa désillusion face à la version fantasmée qu'il s'en était faite suite à ses nombreuses lectures de romans français, ma mère, elle, est enchantée. Dans *Des Nouvelles d'Édouard*, le personnage s'interroge sur les raisons qui font qu'il est si obsédé par la France, et se demande si les Français rêvent, eux, aux romans de Gabrielle Roy. À soixante-deux ans, ma mère quitte pour la première fois l'Europe pour un pays qu'elle a appris à connaître quelques années plus tôt à travers la littérature. Passant proche du Village, elle me demande si elle serait autorisée à y passer. Je souris à l'idée qu'elle s'en fait. Il semble que, dans sa tête, il ne serait pas impossible qu'une femme, ou juste des hétéros, y soient indésirables et regardés d'un mauvais œil. Je lui fais un bref résumé de la raison pour laquelle on appelle ça le Village, et lui précise qu'il s'agit plutôt d'un quartier inclusif. Je me souviens que quelques années plus tôt, lorsque nous parlions du Village, elle me disait ne pas comprendre ce besoin que nous avions de nous retrouver entre nous. J'avais tenté une explication, et m'étais retranché, incapable de déjouer ma honte, derrière la seule explication sécuritaire : on risque moins d'y être agressés. Mon père se sent trop faible pour venir avec nous et il reste dans la voiture. Je comprends qu'il ne s'agit pas seulement d'épuisement, mais que la tumeur le fait affreusement souffrir. Il ne peut pas rester debout. Et si même une position assise ou allongée ne le soulage pas, il n'est pas en état de nous suivre. Nous remontons la rue Sainte-Catherine depuis la station Papineau jusqu'à l'UQÀM. En route, je joue encore les guides touristiques, je lui montre les bars de danseurs, ceux où peuvent se retrouver les vieux messieurs et le Cabaret Mado. « Tu me fais rire », me confie-t-elle, faisant sans doute référence à ma manière de commenter les choses. Je suis étrangement à l'aise. Et étonné de son aisance à elle aussi. « J'aime bien, je trouve ça bien, que tout

le monde puisse se retrouver ici. » Je lui explique les problèmes d'itinérance et de consommation qui touchent le Village et les raisons qui poussent ces personnes en détresse à se réfugier ici. Elle trouve le lieu triste, et j'en profite pour parler des politiques de la ville. Je lui rappelle le déplacement du Red Light au moment de l'Exposition Universelle de 1967, et qu'elle a pu lire dans *Les cahiers de Céline*. Nous terminons la boucle par une visite express du pavillon Judith-Jasmin de l'UQÀM. Le hall l'impressionne beaucoup. La façade de l'église également. Mon frère nous suit sans dire grand-chose, il se contente de mitrailler tout ce que nous voyons de son appareil photo. Je suis un peu déçu que mon père ne soit pas là pour vivre ça avec nous. Et je ressens un pincement au cœur lorsque, de retour à la voiture, et que ma mère lui raconte ce que nous avons vu, elle parle du lieu où j'étudie. Un peu plus tard dans la journée, revenus à l'appartement, quand mon père précise qu'il est vraiment fatigué, j'entends ma mère lui répondre : « Tu m'as dit que tu étais capable de venir, hein. Et que tu voulais venir. » Ce n'est pas un reproche. Enfin, je ne crois pas. Ma mère, parfois, manque de tact et peut être un peu piquante. Un peu plus tard le même soir, il me dit quelque chose de semblable lorsque je lui dis qu'il peut aller se coucher s'il en a besoin. « On est venu profiter de toi, si c'est pour aller dormir à neuf heures, c'était pas la peine de venir. » C'est évidemment l'aveu le plus poussé que j'aurai de lui. Même rongé par le cancer, il semble qu'une sorte de pudeur, dont je semble avoir hérité, lui est impossible à évacuer. Au détour d'une phrase, exténué par la journée, je ressens tout de même l'accablement et l'abattement qu'il semble avoir un peu moins de mal à cacher : « On construit des choses et on finit par crever pareil. » Sans réfléchir, je réponds « C'est le cas pour tout le monde. » Je me maudis d'avoir dit ça. C'est tout de même lui qui porte la mort. Et pas d'un point de vue philosophique. Ce soir-là semble être celui des phrases lancées à la mer, dont on ne sait pas quoi faire. Après un dialogue de sourd sur la taille des pots de yogourt québécois, ma mère me dit : « Depuis que tu es ici, j'ai l'impression qu'on ne se comprend plus ». Je souris. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Est-ce une boutade sur la futilité de cette discussion, une remarque sur mes changements de vocabulaire et d'expression, ou sur le fait que pour elle, je ne suis plus là ? Un fils normal aurait peut-être posé la question, aurait voulu creuser, percer éventuellement l'abcès s'il s'en était formé un, désamorcer la bombe, mais je ne fais rien. J'évacue le sujet pour le décortiquer infructueusement, seul, dans ma tête, après. Sans doute que je ne veux pas savoir. Que j'ai trop peur qu'elle m'avoue que je les ai abandonnés, que je ne donne pas assez de nouvelles, que je ne m'intéresse pas assez à eux, et qu'ils savent bien que je n'en ai rien à foutre. J'ai peur qu'ils me disent que sans moi, ils se sentent seuls et abandonnés.

Qu'il y a comme un trou au milieu du monde, de leur monde. Et tant que je ne pose pas la question, toutes ces possibilités co-existent. Et tant qu'elles le sont toutes, aucune n'est vraie finalement. C'est là mon chat de Schrödinger. Ils sortent de Montréal pour les cinq jours suivants. Pendant cinq jours, je vais pouvoir retourner à mon quotidien, analyser les trois jours passés avec eux, reprendre des forces, peut-être, pour affronter la semaine suivante.

Des cloques sont apparues à différents endroits de mon corps. Ce que je pensais d'abord cantonné à mes poignets finit par s'étendre à mes bras, mes jambes, mon abdomen et à présent mon cou. Il y a quelques jours, plusieurs boutons rouges de la taille et de la forme de piqûres de moustiques sont apparus sur ma peau. Proches de tatouages récents, je ne m'en inquiète que lorsque mes parents, revenus de leurs quelques jours à l'extérieur de Montréal, me font remarquer qu'ils s'étendent. J'envoie balader la remarque comme je fais à mon habitude. Je ne veux pas y penser. C'est peut-être la chaleur, ou la moiteur de l'été. Et ils ne me démangent presque pas. Mais une légère inquiétude naît tout de même, et je ne peux m'empêcher d'y jeter un œil régulièrement. En quelques jours, les boutons se multiplient et gagnent du terrain, ils enflent, et très vite des boursoufflures apparaissent. Nous sommes à Ottawa, et nous dormons tous les quatre, mes parents, mon frère et moi dans la même chambre d'hôtel. Tous les matins, je me lève en espérant observer les premiers signes de régression de ce qui ronge ma peau. Tous les matins, je constate que l'infection gagne du terrain. Il n'y a plus un centimètre carré de peau saine sur mes avant-bras, je les sens dégager une chaleur anormale à travers la chemise à manche longue que j'ai enfilée pour éviter de m'exposer au soleil, et au regard des autres. Mes jambes, qui au départ étaient épargnées, rejoignent le mouvement. Un autre de mes tatouages tout frais se retrouve très vite entouré de cloques purulentes qui, cette fois, grattent affreusement. Ma mère ne cache pas son inquiétude et son affolement lorsqu'elle me voit chaque fois sortir de la salle de bain. Elle a la réaction que je suis censé avoir, mais que je garde en moi. C'est la panique. J'écris à mes ami-es, je prends des photos pour essayer de comprendre ce qui m'arrive. Peut-être est-ce une réaction à l'encre des tatouages ? Mais ceux-ci sont épargnés. À la crème cicatrisante ? Peut-être, et dans ce cas, je m'abstiens d'en mettre à nouveau. Une réaction au soleil ? Je n'en ai jamais eu avant. Deux jours plus tôt, j'avais invité mes colocs, avec X. et E., à bruncher dans le jardin ensoleillé de chez mon

ami. J'avais envie de mêler mes deux familles, de les faire se rencontrer et que mes parents envisagent mieux l'univers dans lequel j'évolue. Ils n'ont pas reconnu X., d'abord, puis ma mère l'a pris dans ses bras. Ils l'ont toujours aimé. Lui aussi. Je souris de les voir se retrouver. Ça doit faire six ou sept ans qu'ils ne se sont vus. Depuis ma soutenance de thèse, je crois. À la nouvelle année 2017, sans me le dire, X. leur a envoyé une carte de vœux pour leur souhaiter bon courage dans ce qui est devenu aujourd'hui le premier cancer de mon père. L'ambiance est bon enfant. Mon père ne parle pas. Je sens qu'il fait acte de présence, sans doute partagé entre une légère introversion et le mal en lui. Le soleil tape. E. n'est pas encore arrivé. Je veux qu'il soit là. Je n'ai rien dit à mes parents. Je l'ai simplement mentionné. Ils ne m'ont rien demandé. Sans doute pensent-ils qu'il s'agit d'un ami. Une de mes coloc me fait discrètement la remarque que j'abuse un peu. Elle craint le malaise que susciterait pour tout le monde une question de ma mère au sujet de la manière dont on se serait rencontré, lui et moi. Dans ma fuite et ma gêne, je n'ai pas envisagé ça. Lorsqu'il arrive et qu'il se présente, je ne dis toujours rien. Je l'installe, je lui offre à déjeuner, et je retourne en cuisine. Ma mère me suit, et je profite qu'elle soit à l'écart des autres pour lui glisser un mot. « Bon, en fait, E., qui vient d'arriver, c'est mon copain. » C'est sorti. Je me trouve un peu ridicule à mon âge d'avoir de la difficulté à dire ce genre de chose. Je ne sais pas si j'ai peur du surinvestissement que la relation pourrait alors revêtir, ou si c'est simplement que j'ai honte d'avoir présenté plusieurs de mes petits amis à mes parents avant ça. Les relations suivantes en seraient perçues plus futiles. Elle s'approche de moi, le sourire aux lèvres. « Oh je suis contente ! Il est mignon, t'as bien choisi ! » Et elle m'embrasse sur la joue. Je sens quelque chose décoller en moi. Ce n'est pas une bénédiction que j'attendais, mais je sais à quel point elle s'inquiète de ma solitude, et combien la notion de couple est importante pour elle. Lui faire plaisir me ravit. Et presque immédiatement, j'ai l'impression de voir E. autrement. Il reste avec nous toute la journée, même lorsque les autres sont partis. Mes parents et lui se parlent peu, mais il leur fait grande impression. Le simple fait qu'il ait grandi à San Francisco le rend spécial à leurs yeux. Nous avons tous grandi dans la même petite ville de province du nord de la France. Les Américains, on les voyait à la télé ou dans les films. Lorsqu'il nous quitte, je sais que ma mère va l'inviter en France. « Tu viens quand tu veux ! » L'invitation est sérieuse. Ils ont toujours été accueillants avec mes amoureux. Quelques jours plus tard, à Ottawa, je communique ma peur à E. resté à Montréal. J'essaie de réfléchir avec lui à ce qui pourrait provoquer ces éruptions cutanées. Je consulte les effets secondaires possibles de mon anti-dépresseur. La photosensibilité en fait partie. Je passe de longues minutes sur mon cellulaire à

chercher des photos d'allergie à l'encre de tatouage, à une crème, au soleil. C'est cette dernière qui pourrait y ressembler le plus. Je décide de suspendre mon traitement afin de voir si cela a un quelconque effet. Je commence à angoisser qu'E. voit l'état de mon corps. C'est repoussant, et si chaque bouton se change effectivement en cloque, j'en serai bientôt recouvert, même à des endroits qui n'ont pas été exposés au soleil. Un mal me ronge et je n'en comprends pas l'origine. Je sais que c'est probablement inutile, mais je pars rencontrer un pharmacien, à défaut d'un médecin, qui me conseille d'aller très vite en clinique après m'avoir demandé si je suis allé jouer dans le bois récemment. Je cherche désespérément une clinique à Ottawa, sans succès. Évidemment. Je sais dans quel monde nous vivons actuellement. Je finis par obtenir un rendez-vous à Montréal pour notre retour. Je prends mon mal en patience. En attendant, j'essaie de profiter au maximum du temps que j'ai avec ma famille. Je suis leur interprète pour ce court séjour, et je note que je suis en charge de tout. Malheureusement, les cloques me démangent et étirent ma peau douloureusement. Certaines phrases passablement agacées s'échappent de ma bouche lorsqu'on me sollicite trop. J'admire mon père, capable de rester si calme face à sa situation. Quelques boutons sur le corps, et me voilà à m'imaginer défiguré à jamais. Et c'est, finalement, lorsqu'au musée de l'Histoire du Canada, je lis un panneau d'information sur les plantes indigènes qu'une idée fait son chemin dans mon esprit. Je ne suis pas allé jouer dans le bois récemment, non. Mais je me suis faufilé dans des fourrés non entretenus pour récupérer des lunettes de soleil. En quelques secondes, je pose mon diagnostic. Je regarde des photos d'infection à l'herbe à la puce, j'en lis les descriptions, les symptômes. Il n'y a pas de doute possible. J'ai dû en effet me frotter à cette herbe urticante et passer le reste de l'après-midi à étaler son huile sur moi. Revenu le soir, la crème hydratante que j'appose généreusement sur mes tatouages frais a dû continuer de faire le travail. J'ai transformé cette crème en onguent d'herbe à la puce. Et soudain, je pense à nouveau à mon père. Que va-t-il penser lorsqu'il se rendra compte que c'est sa maladresse qui m'a ainsi contaminé et qui me rend actuellement difforme ? J'espère que le médecin que je dois voir sera rassurant et qu'il pourra m'aider. Lorsque je soulève ma manche face à lui, qu'il enfile des gants, me demande d'ôter mon chandail, et qu'il prononce son diagnostic, d'une simple observation oculaire, je tremble. « C'est le *monkeypox*. » Impossible. Je suis vacciné, je n'ai qu'un seul partenaire depuis des mois, lui n'a aucun symptôme, et je n'ai approché personne d'assez près pour ne serait-ce qu'être contaminé. Il n'en démord pas. Il semble douter de mes affirmations. Je me demande ce qui le fait immédiatement pencher pour ce virus. Est-ce qu'il y a quelque chose d'écrit dans mon dossier qui

lui aurait fait faire cette association un brin stigmatisante avec mon orientation sexuelle ? Je m'empresse de vouloir éliminer toutes les autres possibilités. Je prends du Citalopram et ça rend photosensible. Il me montre des images de réactions au soleil sur Google en affirmant que ça n'y ressemble pas. Je suis allé me promener sur le belvédère et j'ai peut-être été en contact avec de l'herbe à la puce. Ça ne fait pas ça, les tiges font des éruptions en ligne (preuve Google Images à l'appui). Oui, mais j'ai peut-être étalé l'huile urticante avec de la crème ; je mets beaucoup de crème pour mes nouveaux tattoos et les boutons sont concentrés autour d'eux et ont commencé à apparaître là. « Je peux voir ? » Il en regarde longuement les constituants, puis me la rend. « Si j'étais toi, j'évitais d'en remettre. Quoi qu'il en soit, ça va partir tout seul. Ça va faire des cloques, comme ça a commencé à faire, et elles vont percer, puis sécher, puis desquamer et tu n'auras pas de cicatrices. Je vais te donner des antihistaminiques pour les démangeaisons. » Je reste presque sans voix. Je retourne chez moi. J'informe mes ami·es du discours du médecin. Heureusement, E. est intelligent et me fait confiance. Il est persuadé qu'il ne s'agit pas du *monkeypox*. Je me dis que j'ai de la chance. Si j'avais été avec un garçon suspicieux, jaloux ou un minimum paranoïaque, comme ce fut le cas par le passé, ce diagnostic donné à vue d'œil aurait pu avoir de très graves conséquences. Je me sens catégorisé, stigmatisé, jugé. Lorsque je passe le pas de la porte de chez mon ami, mes parents m'attendent pour souper. « Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? », me demande mon père. J'hésite un instant. « C'est bien ça. C'est l'herbe à la puce. »

Le voyage touche à sa fin. Il ne reste que peu d'heures avant que je ne retourne totalement à ma vie loin d'eux. Le temps est gris et pluvieux. Nous parlons peu ce matin. Mes parents et mon frère sont occupés à tenter de faire entrer leur excédent de bagages dans une seule valise. Ils repartent avec plus qu'ils ne sont arrivés. Je suis revenu de New York avec mon frère pendant la nuit. J'ai réalisé un de ses rêves. J'espère avoir au moins réussi ça, caché sous mes manches longues et mon col roulé, tel un vampire. Mon urticaire semble en état stationnaire. Pris d'une crise de démangeaison et d'un accès de folie, j'ai éclaté le maximum de cloques que je pouvais. Je n'ai même pas eu besoin de faire d'effort. Elles craquent comme du papier bulle sur ma peau tellement tendue que je souffre simplement en bougeant le bras. Je sais que je risque d'en garder des cicatrices, mais il y a ce côté jouissif que je ne parviens pas à refréner. Et puis, j'ai l'impression

que ça accélérera la guérison. En attendant, je continue de me cacher. Une dernière poutine pour la route. Un dernier coup d'œil à Montréal. Ce n'est pas la première fois que je raccompagne des proches à l'aéroport, et c'est toujours une expérience étrange. Jusqu'à quand dois-je rester avec eux ? Quand est-ce le bon moment de les laisser partir et de leur dire au revoir ? Certains mots restent bloqués dans ma gorge. Le simple fait de leur demander s'ils ont aimé leur voyage et si j'ai été à la hauteur m'est difficile. Leur dire que j'ai été heureux de les voir ici l'est tout autant. Qu'ils vont me manquer sans doute encore plus. Alors je ne dirai probablement rien. Je ferai comme chaque fois. On feint. On cache notre gêne et notre honte derrière l'évitement et le mutisme, et on ressasse. Les choses restent là, en nous, et y pourrissent. Nous avançons lentement jusqu'à la file vers la sécurité. Je sais pertinemment que nous sommes largement en avance avant leur embarquement et que nous pouvons rester un peu plus longtemps ensemble, là, dans ce moment suspendu entre la fin et l'inconnu. Mais leur stress, leur méconnaissance des voyages en avion et possiblement leur gêne l'écourtent. C'est d'abord à ma mère que je fais la bise. « Merci, pour tout. » « J'espère que vous avez passé de bonnes vacances. » « Oui, c'était parfait. » Je me tourne vers mon père. Même mouvement pour ôter ses lunettes. Comme si je risquais de m'y écorcher en l'embrassant. « Bon, merci, et à tantôt, hein ! » C'était prévisible. C'est rassurant quelque part. « On se voit à Noël, j'achète mes billets bientôt. » S'il te plaît, ne dis rien de sombre. « Oui ! » Je dis au revoir à mon frère, sobrement. Aucune effusion. Jamais. Quand soudain, derrière moi, ma mère m'attrape et me prend dans ses bras, en larmes. Quelque chose en moi sourit. J'essaie de lutter contre ma pudeur qui me crie de me défaire de cette étreinte, ou en tout cas de la dédramatiser. Je passe un bras autour de son cou. « Je suis contente ! Je suis tellement contente que tu sois heureux. » Les mots que j'avais besoin d'entendre. « Oui. Je le suis. Ça m'a fait vraiment plaisir que vous veniez me voir. On se revoit vite. Noël, c'est bientôt. » « Oui, oui, je sais... » Moi, ce que je sais, c'est que Noël, c'est loin. Six mois. Il peut s'en passer, des choses, en six mois. On peut disparaître en six mois. On ne sait pas si nous serons toutes là d'ici la fin de l'année. Je ne sais pas si je ne vais pas être amené à traverser l'Atlantique de toute urgence avant ça. Je ne sais pas dans quel état je reverrai mon père. Elle n'en dit pas plus, me lâche et s'éloigne, les yeux embués, vers la sécurité. Je vois qu'elle ne sait pas où elle va, ni où elle doit aller. Elle sait simplement qu'elle laisse son fils, et que ce n'était pas prévu dans son plan de vie. Mais à présent, elle sait où et vers quoi. De loin, je les vois être séparés par un agent qui fait signe à mon père de passer à travers le dédale menant aux machines à rayons X. Ma mère reste seule avec mon frère. D'où je suis, elle

m'apparaît elle aussi rabougrie et épuisée par la vie. J'attends un peu. Une boule au ventre. C'est trop tard. C'est fini. Ils sont partis. J'ouvre mon cellulaire et j'envoie un émoji cœur à ma mère. Sorte de regret de ne pas avoir dit les mots quelques minutes auparavant. J'ai toujours été plus doué pour parler par écrit. Je retourne lentement vers la voiture. J'informe mes frères du départ imminent. Je meurs d'envie de m'allumer une cigarette. Je meurs d'envie de me retrouver seul. Je sens que je suis chamboulé. Tout à la fois effrayé, satisfait, honteux et soulagé. Je pense à E. et X. et à tout ce que nous allons peut-être pouvoir faire ensemble. Je pense à ce qu'il me reste à vivre à Montréal. En me rendant visite ici, c'est comme si mes parents avaient validé que je n'étais pas simplement en vacances ou en transit. En offrant un corps physique à tous ces lieux, c'est ma vie elle-même qui a pris forme en eux, et qui, partant de là, a assis sa légitimité en moi. Je songe au chemin parcouru, à ce que j'ai accompli, jusqu'où j'ai dû tomber pour commencer à me relever. Je me demande si dans mes mots, j'ai finalement rendu hommage à mes parents ou si, au contraire, je m'en suis tenu à la plainte, encore et toujours, incapable d'affronter mes sentiments. Je me demande si un jour, avant qu'il ne soit trop tard, comme une sorte d'apex à cette transformation entamée il y a des années, je serai capable de contempler sans aucune pudeur mes amours éhontées.

.....

MISCELLANÉES DE MA HONTE

Je voudrais être mes vieux camarades de misère, les enfants du malheur. J'envie la gloire qu'ils secrètent et que j'utilise à des fins moins pures. Le talent c'est la politesse à l'égard de la matière, il consiste à donner un chant à ce qui était muet¹.

Jean Genet, *Journal du voleur*.

J'ai de la peine à me l'avouer, mais j'ai aimé certains aspects des années de ma vie passées sous ton joug, prévisible algorithme. Ces années anonymes, ces années de relative normalité. Pour me départir de la honte, il m'a suffi, tout simplement, de disparaître. De m'effacer du monde, comme je l'ai fait pour te rejoindre. Je croyais qu'en sortant de la marge, en me pliant à tes ordres, je m'achetais la sécurité. Mais survivre n'est pas vivre. Ma survivance m'a tuée à petit feu. Je ne suis pas faite pour l'ombre².

Chris Bergeron, *Valide*

Être queer, c'est s'efforcer de délaissier la honte, et non pas s'y vautrer³.

Michael V. Smith, *Ceci est mon corps*.

¹ Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1982 (1949), p. 123.

² Chris Bergeron, *Valide*, Montréal, XYZ, 2021, p. 156.

³ Michael V. Smith, *Ceci est mon corps*, Montréal, Triptyque 2019, p. 94.

Faire genre

Pendant plusieurs années, lorsque j'étais plus jeune et moins conscient d'où j'écrivais, j'ai eu l'impression de jouer un jeu. Peut-être était-ce renforcé par les fictions audiovisuelles que je consommait avidement lors de mon enfance et de mon adolescence, mais je ne me sentais pas à l'aise dans l'image que je donnais à voir de moi. J'aspirais à évoluer dans un monde qui ne me correspondait en rien et dans lequel je ne me reconnaissais pas. Pourtant, je tâchais, autant que faire se peut, de m'y conformer, de contraindre mon corps, mon esprit et mes désirs, d'en adopter les contours, les règles et les normes. Ça n'a pas fonctionné bien longtemps, car très vite, j'ai été forcé de me rendre à l'évidence : me cacher n'était pas une option.

Plus récemment, j'ai eu de nombreuses et longues conversations amicales nocturnes au sujet des questions queer. Je me suis nourri de ces réflexions, et c'est peu à peu que j'ai compris les tenants et aboutissants du genre et de son lien étroit avec le tissu social. Puis, c'est en lisant Teresa de Lauretis que le concept de technologie de genre⁴ m'est apparu comme au centre de mon expérience. Sans même l'avoir conscientisé, j'étais traversé par une idéologie et des représentations de genre qui me constituaient en tant qu'être humain et qui, par la même occasion, influèrent sur mes choix de vie, mes idées et même les textes que j'écrivais. Surtout, je me suis alors rendu compte que je n'étais pas seul à avoir fait, un jour, cette découverte, et que celle-ci, consciente ou non, conditionnait du même coup nos représentations et, de là, nos écrits. Nous, auteur·rices queer, sommes des identités composites. Nous sommes le fruit de plusieurs vies que nous vivons encore ou que nous souhaitons vivre, nous nourrissant aussi de celle des autres, et de celles que nous imaginons et que nous appelons de tous nos vœux. Nos vies rêvées. Nous vivons ainsi tels des funambules, jamais vraiment trop à l'aise tant qu'on n'a pas réussi à trouver le bon équilibre. J'ai mis du temps à comprendre les différents moments de mon existence, comment je peux être, aujourd'hui, si différent de celui que j'étais plus jeune, comment je suis encore capable de devenir

⁴ Teresa de Lauretis, *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007.

une tout autre personne lorsque je me retrouve face à des élèves, des étudiant·es, des collègues, des inconnu·es, ma famille, mes ami·es, ou même selon les lieux dans lesquels je me trouve.

Cette compartimentation de mon existence m'a toujours laissé l'impression d'une imposture, quand ce n'est pas l'image du parjure qui s'impose à moi : je suis celui qui trahit ses propres valeurs ou ses communautés pour son bénéfice, pour ne pas qu'on me voie. Qu'il s'agisse de mon rapport de classe, de sexe ou de genre, mon but était d'acheter la tranquillité; pendant très longtemps, avant que je ne me remette à écrire, je ne revendiquais rien, je dissimulais. C'est pourtant là où la littérature féministe et queer est venue prendre tout son sens, en tant que terrain de revendication et de réflexion, en tant que lieu de l'affirmation d'un geste et d'une posture qu'il me devient nécessaire de travailler et de nourrir.

Ces lectures et ces conversations nocturnes avec des ami·es m'ont fait prendre conscience que moi aussi, d'une certaine manière, « j'habite la frontière, la marge, où s'exposent les outsiders et les parvenu·es⁵ », et que c'est sans doute le fait d'avoir connu plusieurs vies, d'être toujours un autre que celui que je suis, d'évoluer de l'autre côté de la rive, d'avoir un pied de chaque côté et le cul entre deux chaises, de me tenir en équilibre sur un fil... que c'est ça qui me permet d'écrire.

L'enfant prodigue

Yvon Rivard⁶ suggère que la démarche de celui ou celle qui crée se situe dans un moment de rupture : le « miracle » de l'écriture se produirait dans la solitude. Il faut tout quitter pour ne plus être influencé, pour ne plus rien devoir à qui ou à quoi que ce soit. C'est là que Rivard convoque la parabole de l'enfant prodigue. Cette image a régulièrement surgi dans ma vie, tantôt par l'entremise de son véritable sens, tantôt par celle de son quasi-homologue, le fils prodige, celui qui réussit tout ce qu'il entreprend. Au cours de mon enfance et jusqu'au début de mon adolescence, mes parents se servaient souvent de cette expression pour parler de moi et du simple fait que je connaissais les bases du dessin, que j'étais capable d'écrire des histoires reprenant des codes narratifs plus ou moins fonctionnels, et que j'avais certaines facilités à l'école faisant qu'on pouvait me laisser me débrouiller seul. Le poids de cet adjectif, conjugué au sentiment de solitude imposé par les différences que je ressentais au fond de moi et renforcé par la peur viscérale de faillir et de ne pas correspondre à cette idée de perfection et de génie, à celle qu'on se faisait de moi, finalement,

⁵ Nicholas Dawson, Karine Rosso, *Nous sommes un continent*, Montréal, Triptyque, 2021, p. 25.

⁶ Yvon Rivard, *Une idée simple*, Montréal, Éditions Boréal, 2010.

ont sans doute, peu à peu, produit l'effet contraire. Je me pliais aux regards, aux jugements et à la volonté d'autrui. Et ce faisant, incapable d'être moi-même parmi les autres, je me voyais, comme pris dans un cercle vicieux, tenter du mieux que je pouvais de les singer pour rentrer dans le moule. Ce faisant, je ne créais plus, j'en faisais le moins possible, trop occupé à maintenir les apparences. Pire, je me reniais et m'éteignais à petit feu.

Même longtemps après mon *coming out*, il aura fallu les efforts conjugués des nouveaux membres de ma communauté et de la littérature pour que je me déconstruise peu à peu, et que le désir de créer, d'écrire, se fraie à nouveau un chemin jusqu'à moi. Malgré tout, la posture de l'écrivain reste difficile à porter et à revendiquer. Quelque chose, que je ne parvenais pas à identifier avant que je ne m'expatrie, se jouait dans les liens familiaux et amicaux qui me rattachaient à la France. Si je voulais écrire, retrouver celui que j'avais commencé d'être très jeune, avoir une chance de m'éprouver, d'éprouver le monde et mon écriture, il était nécessaire de partir, de passer du fils prodige au prodigue.

L'enfant prodige est celui qui se débarrasse de tout, y compris de l'amour qui est quelque chose de bien trop fort pour lui. C'est l'amour qui le pousse à partir, en réalité, celui qu'il se porte ou qu'il porte aux autres. C'est l'amour qui lui apprend à se dépasser puisqu'il cherche quelque chose de supérieur et de subjuguant : il cherche à se fondre dans quelque chose qui le dépasse. Seulement, il ne parvient jamais à trouver et finit par rentrer chez lui, bredouille. Car pour aimer, il faut être capable de se laisser aimer en retour.

Rivard tire un parallèle entre le mythe de l'enfant prodige et l'écriture : écrire sans amour, sans désir, sans but ne peut pas fonctionner. D'où la nécessité de s'éloigner, de prendre de la hauteur ou de la distance, de quitter son monde pour se confronter à un autre monde. Il s'agit, en somme, et pour le dire de manière presque triviale, de sortir de sa zone de confort. De là, la rupture, qui est avant tout familiale et amicale, mais qui consiste également dans le fait de s'affranchir d'un pan d'une littérature dans lequel on ne se retrouve plus. C'est en fait une nouvelle famille littéraire qu'il faut trouver, qui soit capable de soutenir, de faire réfléchir, de déconstruire et de faire progresser. Même si je pense qu'on ne rompt jamais totalement avec l'héritage dans lequel on se trouve inscrit malgré soi, et que les auteur·rices de notre première famille littéraire⁷ laissent leur empreinte d'une manière ou d'une autre dans les écrits, mon écriture, les images que je convoque,

⁷ J'aime remarquer que lors de mes études de Lettres en France, je vouais une adoration aux Rougon-Macquart de Zola. Peut-être était-ce déjà ici les prémices d'une réflexion et d'un goût pour la transmission et l'héritage, qui me mena d'une certaine façon aux textes de Michel Tremblay.

le style, les thèmes... sont dorénavant influencés par ceux que je reconnais comme faisant partie de ma nouvelle famille littéraire, comme ces êtres qui ont ressenti en elleux ce que j'appelle l'héritage de la honte⁸.

Rivard affirme que le cœur de l'être humain est l'enfance et que le salut de l'adulte vient du secours porté à l'enfant qu'il a été. Dans la parabole de l'enfant prodigue, celui-ci finit par rentrer dans le monde, car son enfance est inachevée (on pourrait même dire « abandonnée »). Je crois comprendre, ici, qu'il faut accepter d'où on vient, d'où on se place en tant qu'écrivain·e et se laisser façonner par nos origines. En somme, il y a un mouvement qui nous amène à quitter, en tant que créateur·rice, le lieu d'où l'on vient pour éprouver le monde, l'humanité, sentir ce qui nous manque, pour ensuite, toujours, revenir aux origines. Benoit Jodoin affirme que « dans la culture de la pauvreté, surtout en situation de pauvreté queer, écrire se vit souvent comme un geste de rupture avec la famille⁹. » En quittant la France, il y a plusieurs années, pour venir éprouver ma démarche d'écriture, qu'allais-je trouver ? Qu'ai-je fui, en réalité ?

Aujourd'hui, je souris de constater que les premiers textes que j'ai produits à mon arrivée à Montréal se concentrent sur mon passé, mon enfance et celui que j'étais avant d'émigrer, comme s'il était nécessaire, pour m'en éloigner, m'en libérer et trouver une nouvelle direction à donner à mon écriture, de les comprendre davantage. Alors même que ces vies passées formatent mes pensées et mes mots, il m'est nécessaire de m'appuyer dessus, de les embrasser en entier, afin que l'auteur en devenir leur porte secours. C'est de cette manière qu'il m'est apparu que mon travail d'écrivain queer, honteux et inachevé, pouvait se faire. C'est seulement ainsi que le miracle de l'écriture est possible. Et je ne m'arrêterai pas de chercher l'écriture. Je ferai mentir la parabole. Je ne reviendrai pas auprès des miens la queue entre les jambes, le regard bas et fuyant. Si je dois rentrer un jour, c'est que je serai complet.

L'imposture

Le sentiment d'imposture se fait toujours sentir à une étape ou une autre de mon processus d'écriture. Qu'il me submerge pendant la période de flottement qui précède toute mise en récit, lors de l'écriture à proprement parler, de la lecture du matériau brut, ou lorsque le texte est soumis au

⁸ Je reprends ici une réflexion amorcée par Yvon Rivard dans « L'héritage de la pauvreté » in *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, 2006.

⁹ Benoit Jodoin, *Pourquoi je n'écris pas. Réflexions sur la culture de la pauvreté*, Montréal, Triptyque, 2024, p. 96.

regard d'une autre, j'ai l'impression que cette illégitimité est liée au fait que je cherche à réfléchir aux questions de genre, à la difficulté que j'ai d'accepter mon inscription dans un faisceau d'auteur·rices qui cherchent à révéler la domination, l'ostracisation dont elles sont victimes dans leurs textes, que je m'en inspire et que je ne sais pas si je suis à la hauteur. Régulièrement, je confronte mon geste d'écriture au jugement. Qu'il s'agisse du mien ou de celui de tierces personnes, c'est chaque fois le même sentiment qui est réactivé. Et puisque je ne sais jamais si mes écrits ne sont que de pâles copies incapables de compléter, prolonger ou poursuivre le mouvement initié par ceux que j'admire, mes textes retournent bien souvent d'où ils viennent. Ils restent prisonniers de mon ordinateur.

Il faut pourtant avouer que c'est parfois ce sentiment d'illégitimité, vecteur de réflexions, de questionnements et de doutes quant à l'intérêt et la valeur de ce que j'écris, qui se révèle moteur de création. Mercédès Baillargeon, dans son essai « Accepter le doute : écrire dans le contexte universitaire néolibéral », remarque que ces moments de doute font partie intégrante de l'acte de création, et qu'ils sont véritablement multiples : « on doute de sa propre capacité, de la cohérence, de la pertinence et de l'originalité de son travail, de la qualité de l'œuvre ou de sa capacité de diffusion lorsqu'elle est achevée¹⁰... » Si je retrouve bien, ici, les différents moments dans lesquels le doute m'assaille, je crois pourtant que ce seul mot peine à cristalliser l'ensemble des sentiments et des questions nées du syndrome de l'imposteur.

Je suis d'accord avec elle quand elle poursuit en disant que

[s]il y a là des questionnements de l'ordre de l'inquiétude, dans l'acte de création même, c'est d'un doute plus essentiel, d'un vertige dont il est question. Le premier doute est le doute de soi. Sentiment de se fourvoyer, dont on ne peut donner ni la preuve ni la cause, et qui échappe à l'analyse. [...] L'incertitude, le doute sont nécessairement inconfortables. Et c'est nécessairement dans l'inconfort qu'on écrit¹¹.

Je ne peux nier que de l'inconfort naît mon écriture. Pour autant, les racines de l'imposture sont si fortement ancrées en moi, que celle-ci dépasse le simple doute de soi. Ce sont véritablement des voix qui se surajoutent à la mienne, jusqu'à provoquer une cacophonie qui empêche mes

¹⁰ Mercédès Baillargeon, « Accepter le doute : écrire dans le contexte universitaire néolibéral », in Florian Grandena, Éric Mathieu, *Échecs et vomissement. Réflexions sur l'insuccès comme mode de vie et philosophie*, Montréal, Somme toute, 2023, p. 80.

¹¹ *Idem*.

pensées de tracer leur chemin jusqu'à mes mots. Ce faisant, je tourne autour, j'évite, je me contiens, j'ai peur qu'on me découvre, j'ai peur de ne pas parvenir à dire, j'ai peur que le masque tombe et qu'on voie ce que j'essaie de cacher, ou pire, que ne parvenant pas à écrire, on se rende compte de ma supercherie.

Mes textes suintent le syndrome de l'imposteur : il est ce qui m'a pendant longtemps empêché d'investir la singularité, si tant est qu'elle existe, de mon écriture. Les critiques et les remarques que j'essuyais lors de mes premières études en France, loin de me pousser à m'améliorer, à travailler davantage, ne faisaient que nourrir mon insécurité.

Votre problème, c'est que vous écrivez mal. C'est lourd. Là, on voit que c'est vous ! Ces mots, prononcés par une professeure que j'admirais, et dont le but n'était aucunement de me blesser ou de me rabaisser, ont pourtant invoqué l'imposture et l'ont accentuée. On me conseillait de lire le plus possible pour m'imprégner du style des plus grand-es que moi, pour me débarrasser des lourdeurs et du manque de précision. Je m'y attelais, dévorant avidement tout ce qui me passait sous la main et attisait ma curiosité. « La lecture est l'écriture des pauvres¹² » écrit Benoit Jodoin. Incapable d'écrire, je m'effaçais dans la lecture en espérant venir, plus tard, à l'écriture. Pourtant, tout au fond de moi, il était déjà trop tard, le mal était fait. Le prodige était devenu le médiocre et, dès lors, aveuglé par une hiérarchisation rigide des savoirs et savoir-faire universitaires, je me convainquais n'être capable de produire que de la sous-littérature. D'où cette découverte : petit à petit, en tâtonnant, en essayant, en ratant souvent, en me faisant violence après des années sans écrire une seule ligne, une sorte de vérité m'apparaît soudainement : c'est depuis l'imposture que j'écris, à présent.

La peur

Bien que j'aie l'habitude de me servir de ce qui réside en moi, de mes souvenirs et de mes expériences pour les jeter sur l'écran, il reste toujours une difficulté qu'il m'est pénible d'outrepasser : la peur. Non pas seulement la peur générée par l'idée d'avoir mal écrit, mais véritablement celle qui prend naissance dans la confrontation au regard de l'autre et de ce qu'il ou elle pourrait penser de ce qui est raconté dans le texte. De là naît un certain inconfort, qui est tout à la fois celui qui apparaît au moment de l'écriture, lorsque je me laisse imaginer que le texte se

¹² Benoit Jodoin, *op.cit.*, p. 39.

retrouvera soumis à un lectorat, que celui qui vient ensuite, quand se mêle aux doutes et au sentiment d'imposture la possibilité d'être vu pour ce que je suis.

Lorsque j'écris, je cherche à tout dire, pour qu'à l'inverse d'Arthur Dreyfus, il ne reste pas que les secrets¹³. Ainsi, il me semble nécessaire qu'en tant qu'écrivain se revendiquant queer, la dimension sexuelle de mes personnages (pour ne citer que cet exemple) soit à valoriser et à représenter, car le monde repose encore sur une queerphobie indéniable et qui me frappe régulièrement de plein fouet. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les actualités, les fils de nouvelles faisant régulièrement ressortir les droits des minorités LBTQIA2+ bafoués ou en danger. Et même si « on [veut] croire que le sort des jeunes de la diversité sexuelle s'est de beaucoup amélioré [...] on entend plus que jamais parler de harcèlement, d'intimidation et de suicides d'adolescents LGBTQ¹⁴. » C'est régulièrement que je me souviens du monde dans lequel j'ai grandi, dans lequel je me suis construit, et qui me semble à la fois différent de et semblable à celui d'aujourd'hui. Ce sont ces émanations, ces réminiscences, ces relents de la haine et du rejet dont j'ai été l'objet qui conditionnent mon écriture et inscrivent mes textes dans un certain héritage littéraire.

J'ai écrit, il y a quelques mois, une nouvelle pour une revue. Avant de faire parvenir cette nouvelle à la revue à laquelle elle était destinée, je l'envoie à plusieurs personnes qui en connaissent déjà le sujet : le *coming out*. Si ces lecteurs et lectrices potentiel·les savent qui je suis, ielles ne voient de moi que ce que je choisis de leur montrer. En leur demandant de lire mes textes, c'est une autre part de moi, plus cachée, enfouie, voire refoulée, qui leur parvient. Se raconter et se dévoiler dans le choix des mots, ou à travers une voix narrative fragile, brisée, effrayée et honteuse, n'est pas quelque chose qui va de soi. Ça ne se fait pas sans angoisse. Que celle-ci naisse de la crainte d'être jugé mauvais écrivain, ou de celle, non moins importante, d'apparaître ridicule, je réussis cependant toujours à me faire violence, et à faire lire mon texte à des lecteurs et lectrices choisi·es.

Mais s'il s'agit de faire lire cette nouvelle à une personne qui ne me connaît que peu, j'hésite. Alors qu'il devrait être plus simple de soumettre ce texte, et donc d'obtenir une lecture objective et moins biaisée, à quelqu'un qui ne s'est pas encore fait d'avis sur moi, qui n'a pas de

¹³ C'est ainsi que l'auteur décrit son projet sur la quatrième de couverture de son livre. (Arthur Dreyfus, *Histoire de ma sexualité*, Paris, Gallimard, 2014)

¹⁴ Michel Dorais, *De la fierté à la honte. 250 jeunes de la diversité sexuelle se révèlent*, Montréal, VLB éditeur, 2014, p. 7.

prise sur mon passé, qui ne sait pas d'où je viens, d'où j'écris, et qui serait ainsi tout à fait incapable de faire et de voir les liens qui se tissent entre le « vrai moi » et celui qui se trouve sur la page, ce n'est pas le cas. Le plus difficile est de réagir à la question qu'on me pose systématiquement : *On est d'accord que c'est de la fiction ? Que ce personnage, ce n'est pas toi ?* Aussitôt, comme pour me protéger de je-ne-sais-quoi, pour démentir que ce personnage de fiction, mon narrateur, me ressemble, je nie tout, en bloc. J'ai peur qu'on sache qui je suis. J'ai peur qu'on me découvre, qu'on voie d'où je viens, d'où j'écris, que je sois un livre ouvert, et qu'on referme mes pages. J'ai peur de revendiquer des mots dont j'ai encore honte. J'ai peur d'écrire et d'être lu.

Toutes ces questions sont au cœur de la démarche d'écriture autofictionnelle que je défends, et qui me permet justement de prendre de la hauteur, de m'éloigner de moi pour aller vers le monde, de regarder le texte comme un objet littéraire et non comme une simple confession, un aveu ou des mémoires. Néanmoins, la peur ressentie vient précisément me dire que j'aurai beau me cacher en enrobant mes mots de tous les appareils littéraires, emprunter tous les détours, faire toutes les modifications, adaptations ou atténuations, écrire et être lu, être reconnu, qu'on fasse le lien entre le personnage qui est raconté et moi qui raconte, c'est courir le risque le plus important : réactiver la honte.

La honte

La honte, je la ressens régulièrement. Elle prend parfois des formes et des aspects insoupçonnés. J'ai mis longtemps à identifier d'où elle pouvait bien provenir, ce qui l'avait façonnée et faite advenir en moi et dans mon écriture.

Je me souviens que tout jeune encore, le chemin vers l'école ou la maison était pavé de mots, rarement dirigés à mon encontre, mais qui me percutaient sans même que je puisse en saisir le sens. Parmi les graffitis hideux et les insultes balancées comme des balles de tennis par les jeunes de mon quartier, un mot en particulier ressortait parmi les autres : pédé.

Le mot était une insulte. Pédé, il ne fallait surtout pas l'être; il fallait se défendre, même, de l'être. Puisqu'à l'époque, je ne connaissais pas le sens de ce mot, ce serait sans doute réécrire mon histoire que de dire que je savais, alors, que je l'étais. Et pourtant, il me semblait vivre déjà une relation particulière avec ces quatre lettres. « Au commencement, il y a l'injure¹⁵ », écrit Didier Éribon au début de son essai *Réflexions sur la question gay*. Je comprendrais, bien plus tard, que

¹⁵ Didier Éribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012, p. 25.

c'est précisément le sentiment de honte, provoqué par ce vocable injurieux, qui a conditionné et construit mon identité queer : avant même de savoir ce que j'étais, avant même d'avoir posé ne serait-ce qu'un mot dessus, j'ai su ce que c'était d'être catégorisé, catalogué, renvoyé dans mon corps à quelque chose d'inférieur, de différent et d'anormal qu'il faut recadrer, effacer, éjecter de la société. C'est à travers cette expérience que j'ai assimilé que les mots ont un pouvoir et qu'ils peuvent tout à la fois blesser, humilier, rendre honteux ou honteuse, mais qu'ils peuvent également défendre, expliquer ou faire communauté.

J'ai compris assez vite que ce mot de « pédé » ne concernait que les garçons. J'ai ainsi cru à tort qu'ils étaient les seuls à être insultés à cause de ce comportement considéré déviant. Afin de m'en défendre à tout prix, lorsqu'il m'était jeté à la figure, je m'amusais à inventer un croisement de bras, sorte de bras d'honneur détourné qui permettait de renvoyer l'injure, tel un miroir, à celui qui l'avait proférée. Puis je créais un barbarisme qui me donnait la possibilité, en offrant à ce mot une existence dans le genre féminin, d'en atténuer la perversité : « pédèse ». Le simple fait d'écrire ces lettres, ici, réactive la honte. Alors que je sais qu'il s'agit des idées inabouties et immatures d'un petit pédé de la campagne française des années 1990, et que j'ai une profonde tendresse pour celui que j'étais alors, j'ai honte de l'invention de ce mot. Pourtant, peut-être fallait-il voir dans ces tentatives de défense et d'invention un début de volonté de comprendre, de retourner l'injure pour en faire une arme, d'inclure d'autres personnes minorisées et invisibilisées, et de tenter d'évacuer la honte.

Écrire sur, avec, autour de la honte est un processus curieux. La honte est là au début, puis elle est mise de côté, refoulée, pour remonter enfin plus tard, comme un vase trop plein qui se met à déborder. J'ai besoin de l'évacuer à travers une écriture qui se construit autour d'elle, parfois frontalement, parfois de manière détournée. Les événements honteux sont occultés. Ils restent cependant présents, comme en filigrane ou en négatif dans ce qui est raconté. Ils apparaissent au détour de phrases, dans des mots pouvant avoir un double sens ou qui n'en a que pour celui qui écrit. Il m'est nécessaire alors de me relire, me reprendre, comme pour éviter de laisser trop de place à la honte, de la faire advenir dans mon texte, pour ne plus avoir honte de ma honte. Il n'y a, pour moi, que l'écriture qui possède ce pouvoir de dévoilement.

Malgré tout, la honte, une fois couchée sur papier, me rappelle qu'en tant qu'auteur·rice, on se dévoile, on se révèle, et que même si je dis que mes histoires sont inventées de toutes pièces, je crains toujours qu'on me reconnaisse et qu'on me trouve « anormal ». Je suis habitué à la

ressentir, cette honte. Je suis même souvent capable de composer avec elle. Mais dans le cas de l'écriture, lorsque je touche véritablement à ce qui a trait à l'intime, la honte s'intensifie, elle devient plus insidieuse, elle apparaît sous des aspects insoupçonnés comme pour prévenir, accuser le coup, compenser. C'est un mécanisme de défense qui me pousse à m'interroger sur mon interprétation des événements, sur ma subjectivité, sur la justesse de ce que j'écris. La honte est peut-être cette émotion-écran dont le but est de me pousser à me poser des questions, à me remettre en question, à réfléchir sur mes mots.

Parfois, je me demande aussi si elle n'est pas un prétexte, une manière de me protéger, une réaction tantôt morale, tantôt physique, pour (me) rappeler ma place dans le monde. Elle est le stigmatisme de mon passé, de mes expériences ratées, de mes déceptions ou de celles que je crois avoir suscitées chez les autres. Par moments, ma honte devient si forte que j'expulse sur l'écran de mon ordinateur tout ce que je n'ai pas réussi à dire, comment j'aurais voulu vivre les choses, comment je les vois à présent. C'est une observation « a posteriori », qui se fait à partir d'une certaine hauteur, celle de l'écrivain qui a vécu des choses et qui se rend compte qu'elles conditionnent à la fois son écriture, mais aussi ses thèmes, ses lubies et ses choix. C'est une honte qui pousse à revenir sur les erreurs, les ratages, les déceptions. Et je me rends compte alors que mon écriture, sous la résurgence de la honte, naît d'une autre chose encore : l'échec.

L'héritage

Peut-être que si j'écrivais des textes éloignés de moi et de ce que je ressens, de ce que j'ai vécu, ils apparaîtraient comme erronés, de travers ou à côté. Peut-être que mes mots tourneraient à vide sans parvenir à toucher aux choses, à les écrire, à en rendre compte. Ils sonneraient faux. Je ne réussirais qu'à m'en approcher.

C'est pour cette raison que je crée à partir de ce qui m'est familier, et de ceux que je connais. Mes écrits s'insèrent, presque malgré moi, dans une histoire littéraire dont l'ampleur m'étonne un peu plus à chaque lecture. On n'en a jamais fini d'ajouter des noms à cette communauté d'auteur·rices qui, chacun·e à leur manière, dans des styles, des genres, des médiums différents tentent de rendre compte de ce qu'ielles ont vécu dans leur chair. Cet « héritage [qui] nous précède et nous accueille dans le monde, [qui] est inscrit au-delà de nous¹⁶ » devient, à chaque

¹⁶ Kevin Lambert, « Il arrive que mes livres choquent. Réflexion sur la représentation et la normalisation », in Nicholas Dawson (dir.), *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, Montréal, Nota Bene, 2021, p. 108.

texte que j'écris, à chaque ligne que je compose, le mien. Ce faisant, j'attrape à pleine main la balle pour en faire dévier la trajectoire. C'est à Paul B. Preciado¹⁷ que j'emprunte cette image, qui me permet d'exprimer, de la manière la plus juste, il me semble, ce point qu'ont en commun les personnes queer : les normes sociales aussi violentes qu'une balle tirée en plein cœur.

C'est cette métaphore qu'on retrouve régulièrement, de manière plus ou moins explicite, dans des textes qui évoquent les souvenirs d'auteur·rices marginalisé·es queer renvoyé·es à leur honte : « Une personne concernée était alors perçue comme représentative de toute une communauté fustigée, et je me sentais insulté aussi, par ricochet. Au milieu de ces balles perdues, difficile de se construire une estime de soi solide¹⁸ », ou encore : « Il faut dire que peu de temps avant, on m'avait mis la tête sous l'eau. Car, bien avant que les mots ne me visent personnellement, bien avant que je ne prenne conscience de ce que j'étais, la flèche, elle, m'avait déjà trouvé, la morsure du patriarcat avait apposé sa marque¹⁹. »

Le rejet et la honte dont nous sommes l'objet, et qui nous tiennent à l'écart, sont des balles, tirées dans notre direction, pour nous faire taire. Ce mouvement qui me contraint au silence devient étrangement celui qui me pousse à écrire. Je m'interroge alors sur la portée de mon acte d'écriture. Si mes textes restent prisonniers de mon ordinateur, s'ils ne sont jamais lus par des personnes totalement inconnues de moi, et ainsi véritablement inscrits dans l'héritage de la honte queer, est-ce que ma voix s'ajoute à celle de mes pairs ? Combien de textes, déjà écrits, n'ont pas encore trouvé la voie pour être lus ?

Si je considère qu'il est nécessaire de savoir et d'avoir conscience de la filiation littéraire dans laquelle on s'inscrit et sur laquelle on s'appuie, ou encore quelles sont nos influences, nos maître·sses à penser et nos modèles, je crois également que les balles que nous essayons toutes de dévier, ces normes et injonctions d'un monde qui cherche à nous exclure, peut encore nous réduire au silence. L'héritage de la honte queer ne doit en aucun cas se retourner contre nous. Je suis moi-même victime des verdicts d'une société fondée sur la connaissance, la culture lorsque sous le poids de la honte d'écrire et du syndrome de l'imposteur, je m'impose de chercher à tout lire, à tout connaître d'un sujet.

¹⁷ Paul B. Preciado, « La Balle », in *Un appartement sur Uranus*, Paris, Grasset, 2019, p.77-80.

¹⁸ Anthony Vincent, « Peau noire, masque arc-en-ciel », in Florent Manelli (dir.), *Pédés*, Paris, Éditions Points, 2023, p. 20.

¹⁹ Camille Desombre/Matthieu Foucher, « Pédés dans la peau », in *Pédés, op.cit.*, p. 58.

Je défends l'idée que la littérature queer minoritaire remet peu à peu en question les normes issues du patrimoine littéraire majoritaire. La nouvelle génération d'auteur·rices queer, de laquelle je me revendique, plus inclusive et militante, interroge les normes issues de cet héritage littéraire. Que ce soit *Tu aimeras ce que tu as tué* (2017) de Kevin Lambert, *Trente* (2018) de Marie Darsigny, *Good boy* (2018) d'Antoine Charbonneau-Demers ou *Lamentable* (2022) de Sam Cyr, ces titres « participent tous d'un même mépris, très *queer*, pour une forme de hiérarchisation de la culture et l'impératif d'avoir lu ce qu'il faut absolument avoir lu²⁰ », en mêlant sans honte, au sein même de leur écriture, des références populaires à d'autres plus nobles. J'ai conscience de mon histoire, je sais d'où j'écris et je m'inscrirai moi aussi dans cet héritage.

L'échec

Que mes écrits fassent directement état ou non de mes échecs multiples, mes textes en sont empreints, imprégnés et imbibés, parfois jusqu'à l'excès, jusqu'à ce que la honte en suinte et provoque un mouvement de repli sur soi. Ainsi, que la honte mène au sentiment d'échec, ou que l'échec mène à la honte, ce dernier est multiple et sans cesse redoublé, réactivé. Il suffit ainsi qu'une lecture de mes écrits autofictionnels réveille chez la personne directement concernée un mauvais souvenir pour qu'on me fasse le reproche d'avoir écrit dessus. Que ce soit par les mots que je choisis pour raconter un événement, réel ou non, transformé afin d'atteindre une justesse narrative, on cherche alors à départager le vrai du faux, à décoder le secret derrière l'aveu, et on me demande de rendre des comptes, de me justifier sur ce qui s'est réellement passé, parfois des années plus tard. On me fait comprendre que je n'ai pas le droit d'écrire sur ce que je veux et que j'ai pourtant mis du temps à accepter. La réappropriation, par l'écriture, de ce que je peux considérer comme des échecs, qu'il s'agisse de gestes ou de mots, d'erreurs de parcours, de choix de vie qui ont eu ou pu avoir des conséquences négatives sur mon entourage, des déceptions que j'ai pu provoquer, leur mise en (auto)fiction m'est parfois refusée par les autres. La honte de mon vécu en tant que personne queer et que j'essaie tant bien que mal de circonscrire, de penser, de dépasser en la couchant noir sur blanc, pour agir et ne plus me laisser dicter mes comportements, m'apparaît bientôt comme inférieure, comme de moindre importance face au ressenti, à la subjectivité et au vécu de ces autres. Et parfois même, alors que je suis enfin parvenu à sortir ce qui pourrissait en

²⁰ Dominic Tardif, « Les nouveaux mâle de la littérature québécoise », *Le Devoir*, 29 septembre 2018.

moi, à la manière d'une abréaction²¹, les autres me renvoient en plein visage, peut-être involontairement, mes échecs, ces différents moments de mon existence où je n'ai pas réussi, où je ne pouvais pas ou plus correspondre aux normes hétéropatriarcales, et la honte qui découle de tout ça. Ce terrible trajet, qui va de l'échec à l'écriture en commençant par la honte de soi, la chercheuse Sara Ahmed le circonscrit ainsi : « Mon échec devant l'autre est donc d'abord un échec de moi-même envers moi-même. Dans la honte, je m'expose à moi-même que je suis un échec, à travers le regard de cet autre idéalisé²². »

Alors même que je sais qu'en tant qu'auteur queer, c'est précisément ce que je cherche à cristalliser dans mes écrits, je pense au mal que je peux faire, au mal que j'ai déjà fait, et que je ferai probablement encore à travers mes mots. Ce que l'hétéronorme a produit sur moi se rejoue encore et toujours. Alors, les mêmes sentiments, que ceux vécus à l'époque des faits narrés, remontent en moi, la honte d'abord, puis le sentiment d'être un menteur égoïste qui ne prend en compte que son propre point de vue, enfin l'impression d'un échec, qui arrive toujours en bout de ligne. Même si ce que je raconte ne peut pas détruire des vies, la honte est la plus forte. Elle me pousse à revoir mes textes, à me censurer, à les dénaturer peut-être. Elle me pousse à échouer à me dire.

Cette auto-censure est intrinsèquement liée à ma honte. Je viens de la classe moyenne inférieure française des années 1980-1990, celle-là même qui a été frappée de plein fouet par la crise économique, la fermeture des usines et la montée en force du chômage. Mes grands-parents avaient une vie confortable et se sont débrouillés pour en offrir une identique à leurs enfants, qui ont eux-mêmes essayé, du mieux qu'ils pouvaient, d'aider les leurs. Mes parents n'ont pas fait de longues études. Mon père, d'abord dessinateur industriel, et ma mère, travailleuse à la chaîne dans une usine et qui rêvait d'être institutrice, se sont tous les deux retrouvés au chômage en même temps lorsque je devais avoir sept ou huit ans. Lui retrouvera assez péniblement des emplois corrects, pendant qu'elle virevoltera dans une bonne dizaine de jobs alimentaires aux conditions médiocres et mal payées, pour tenter de joindre les deux bouts, payer les traites de la maison, les factures, la nourriture et tout ce dont avaient besoin trois, puis quatre enfants qui ne comprenaient pas la chute dramatique de leur niveau de vie. Il fallait faire bonne figure. Il ne fallait surtout pas que les voisin·es, les ami·es, les oncles et les tantes, ou même des inconnu·es puissent déceler le

²¹ L'abréaction, en psychanalyse, désigne le relâchement émotionnel faisant suite à la verbalisation d'un trouble ou d'une tension. J'emprunte l'idée à Michael V. Smith dans *Ceci est mon corps*.

²² Sara Ahmed, *The Cultural Politics of Emotion*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2014, p. 106. (Je traduis)

moindre changement dans notre mode de vie. Lorsque je demandais s'il était possible de m'acheter un livre, mon père me répondait (sans doute pris lui-même par son propre échec et sa propre honte) : « Et c'est ton livre que tu vas manger à la fin de la semaine ? »

Témoin silencieux des multiples crises et disputes entre mes parents au sujet de notre mort prochaine sous un pont, attendue à chaque nouvelle facture qui entrait par notre boîte aux lettres, j'ai développé une peur du manque et avec elle, une sorte de cleptomanie qui renforçait la déception que je pouvais susciter, chez eux, chaque fois que je me faisais prendre la main dans le sac. Ils ne comprenaient pas pourquoi je volais alors que j'avais tout ce dont j'avais besoin. Ni pourquoi il avait fallu que je prenne de l'argent dans la caisse du travail de mon père, quelques semaines avant mon anniversaire. Cette fois-là, on a supprimé, tout simplement, mon anniversaire. Ce n'est pas qu'on ne l'a pas fêté ou que je n'ai rien reçu, il n'a pas existé, tout simplement. Plusieurs mois plus tard, mon père a perdu son travail. Je ne sais plus si j'ai associé à tort mon vol et son licenciement, s'il l'a effectivement provoqué ou accéléré (je savais que l'imprimerie dans laquelle il travaillait battait de l'aile, elle a fini par fermer à un moment donné), mais le fait est que dans mon esprit, je suis responsable.

C'est sans doute futile et puéril, peut-être, mais cette histoire, je ne l'ai jamais racontée dans un texte. Il aura fallu que je me batte avec moi-même pour parvenir à poser ces mots-là ici-même, pour considérer que cette histoire vaille la peine d'être narrée parce qu'elle dit quelque chose de mon rapport à l'écriture, parce qu'elle est honteuse et représentative de l'échec que je suis, parce qu'elle aura eu pour conséquence de briser un lien entre mes parents et moi et de faire perdre son emploi à mon père. C'est pour ça que je n'ai jamais pu écrire dessus, de peur que mes parents puissent la lire un jour, et que trente ans plus tard, ça ne réactive le ressentiment, ça ne leur rappelle que je les ai déçus, que j'ai échoué et que c'est aussi ça, la honte.

Pourtant, à bien y regarder, ce n'est pas tant cette auto-censure que je considère comme une entrave à l'écriture, que ce qu'elle provoque en moi. Le retour de la honte, des années après les faits racontés, me contraint presque à vouloir à nouveau mentir, manipuler la vérité, me cacher, et donc fatalement échouer. Paradoxalement, je pense que c'est précisément cela qui doit me motiver à continuer d'écrire, qui doit motiver mon écriture. La honte, qui empêche au départ d'écrire, se transforme en un sujet d'écriture qui se débat avec l'auto-censure. J'écris pour quoi ? Pour raconter, pour réactiver, pour réfléchir, pour dénoncer, expliquer, toucher ? C'est une lutte constante, presque un jeu pervers qui s'organise entre les faits, leur mise en récit, puis la manière dont

l'ensemble va être lu, perçu et ressenti. Est-ce que je cherche à exorciser, à expliquer quelque chose, à m'inscrire dans la culture de la pauvreté, de l'échec et de la honte ? Cette dernière étape de la lecture est sans doute celle qui est la plus difficile à franchir. Une fois la première honte acceptée et jetée sur le papier, c'est celle renvoyée par les lecteur·rices (concerné·es ou non finalement) qui viendra sceller le destin de mes textes. Vais-je renvoyer ceux-ci dans la honte en les laissant au fond de mon ordinateur, ou au contraire la revendiquer, la coucher sur le papier, la faire lire et l'accepter enfin comme faisant partie de mon histoire ? Comment c'est d'écrire aujourd'hui depuis cette expérience de la pauvreté puisque pour le dire avec les mots de Benoit Jodoin : « On ne demande pas aux pauvres d'être créatif·ves²³ » ?

Il ne s'agit pas de susciter la pitié dans mes textes, ou de chercher une absolution, un pardon ; il s'agit simplement de comprendre comment l'idée de l'échec est tout ou partie de ce sentiment de honte qui m'habite, et comment le réinvestir, y trouver de la beauté, une valeur littéraire et poétique sinon politique.

J'ai quitté le cocon familial. Je me suis élevé, si on peut dire, en suivant de longues études, en entrant dans ce qui, lors de ma vingtaine, était vu comme la classe moyenne supérieure. Obtenir une licence et une maîtrise en France, puis réussir au concours d'enseignant de français, et faire enfin un doctorat était vu, par ma famille surtout, comme une ascension sociale et professionnelle qui devait me mettre hors d'atteinte de tout problème financier. Moi, ça me permettait surtout de me fabriquer un costume d'intellectuel cultivé.

Ma grand-mère avait rêvé, toute sa vie, d'être institutrice, et on découvrirait, à sa mort, qu'elle avait même réussi l'examen d'enseignante à une certaine époque. Elle avait pourtant choisi de ne pas en parler et de devenir secrétaire. Je n'explique pas les raisons de ce choix qu'elle semblait avoir toujours regretté. Je me souviens seulement de ma mère me montrant la lettre écrite de sa main, et qui laissait transparaître tous ses rêves, au rectorat où elle exprimait avoir toujours voulu enseigner...

Ma mère a suivi le même modèle. Elle aussi rêvait d'enseigner. Elle aussi, comme moi, noircissait des pages entières de ses cahiers avec de courtes nouvelles. Elle a été contrainte d'abandonner les études afin de se marier avec mon père, seul moyen de le fréquenter, d'en avoir le droit, pour éventuellement quitter la demeure familiale. Ce faisant, elle a été condamnée à errer de petites jobs en petites jobs entre ses congés de maternité. J'étais ainsi fier d'être parvenu, sans

²³ Benoit Jodoin, *op.cit.*, p. 12.

doute grâce à un certain nombre de privilèges dus à la fois à mon sexe et à ceux accumulés par mes aïeux, à accomplir leurs rêves.

J'étais même fier d'entendre mon père dire à mon oncle, qui lui demandait comment il faisait pour financer mes études, qu'il ne payait rien car j'étais autonome et que je travaillais à côté. C'était vrai. Et aujourd'hui, j'ai presque honte de dire que je me suis fait tout seul, du moins en ce sens-là. J'ai encore du mal à comprendre pourquoi j'ai fait tout ça. Qu'est-ce que j'essayais de (me) prouver, de réussir, d'éviter, de rattraper ? Être queer, même si ça a été bien accepté, n'a sans doute rien arrangé à tout ce miasme. J'étais à la fois prodige et parjure, réussite et échec, fierté et honte. Et c'est bien là que la littérature queer m'a aidé, peu à peu, à comprendre que je n'étais pas le seul à avoir vécu tout ça. En lisant, en faisant des liens entre mes lectures et en mon histoire, puis en écrivant cette histoire, mes hontes et mes échecs, j'allais outrepasser, comme ces auteur·rices que j'admire, ce que l'intelligentsia ou mes proches pourraient penser de moi.

Car les textes que je considère comme importants, ceux qui comptent pour moi, sont ceux qui donnent l'impression de faire fi du regard de l'autre. Ce sont ceux que l'on retient et qui nous frappent par l'authenticité et la sincérité des émotions qu'ils évoquent. Je mélange sans gêne, et peu importe ce que d'aucuns pourraient en penser, les textes, entre autres, de Jean Genet, Michel Tremblay, Antoine Charbonneau-Demers, Kevin Lambert, Marie Darsigny, Maël Maréchal, Wendy Delorme, Nicholas Dawson, Mélodie Drouin, Annie Ernaux, Édouard Louis, Gabrielle Boulianne-Tremblay, Arthur Dreyfus, Hervé Guibert, Violette Leduc, Mathieu Leroux, Maggie Nelson, Panayotis Pascot, Mathieu Riboulet, Francis Paradis, Michael V. Smith, Billy-Ray Belcourt, Victor Béguin, Étienne Bergeron, Pascale Bérubé, Gabriel Cholette, Sam Cyr, Guillaume Dustan et Nicholas Giguère. Ielles font toutes partie de ma bibliothèque intérieure. Ielles m'ont toutes appris, à leur manière, à dépasser la honte première, dépasser même la honte qu'on peut avoir de l'écrire. Il faut que le texte de la honte en soit traversé de part en part. Ma honte est présente du moment où l'idée surgit en moi, c'est-à-dire au moment de l'envie et du besoin de devoir écrire, à la difficulté de sauter le pas. C'est alors l'hésitation, le doute qui se fait sentir, la crainte de réactiver la honte par la seule force des mots. Cette étape franchie, non sans souffrance, vient celle de sa réception. Ma honte, qui est restée à ce stade personnelle et intime, est maintenant soumise au regard d'autrui, et risque à tout moment de m'être renvoyée, tel un miroir. La honte ressentie à la lecture correspond alors au réel, à mon expérience réelle, et témoigne de l'efficacité du texte. Néanmoins, ça ne s'arrête pas là. Arrive la honte de savoir que le texte existe, et avec lui la mise à

nu et l'impossibilité de cacher la honte s'il devait en venir à être publié. Plane alors, comme un couperet, une possible sentence d'échec susceptible de tomber à tout moment. Accepter cet état de fait est déjà, intrinsèquement, un acte politique et un geste de revendication.

L'envie

À la lecture de l'essai autobiographique de Benoit Jodoin, *Pourquoi je n'écris pas*, je jubile presque. Je dévore le livre, l'avale d'une traite tant j'ai l'impression de lire ma propre histoire. Ma trajectoire. Mes mots. Nous avons grandi sur deux continents éloignés aux histoires différentes, et pourtant nous semblons avoir hérité d'une manière semblable de la culture de la pauvreté, et de la honte.

« J'ai mis longtemps à comprendre que c'est ma honte qui m'a conduit à entreprendre des études littéraires. J'ai appris à m'intéresser à d'autres manières de vivre pour tenter d'effacer celles que j'ai reçues de ma famille²⁴. » Ou encore : « Il y a une honte quand on se lit soi-même dans les mots de l'autre²⁵ ». J'ai l'impression que c'est ce qui se joue en moi. Au fil de ma lecture, je perçois en moi d'abord un sentiment mêlé de satisfaction, de frustration et d'envie ; cette sorte d'ambivalence que j'ai déjà pu ressentir par le passé. C'est en même temps la honte d'être renvoyé par les mots d'un autre d'où je viens, c'est la frustration de ne pas avoir été capable de l'écrire aussi bien, c'est la déception de mes propres capacités d'écriture, incapable de voir qu'il n'y a pas à comparer, et c'est le retour de la honte, enfin, la honte d'envier l'efficacité d'écriture de l'autre.

Derrière mon admiration pour ce texte, il y a ma médiocrité. Je me demande ce qu'il s'est passé pour qu'enfant, je passe mon temps à imaginer des histoires, à les écrire, à susciter l'intérêt des adultes, pour qu'ensuite je me taise complètement, et que j'oublie ce que j'avais à dire. Je me sens alors à nouveau imposteur quand je lis, dans les pages de Jodoin, qu'il « n'[a] jamais été cet élève au primaire qui attirait l'attention de ses profs de français par son intérêt pour les mots, par ses talents d'écriture ou par son goût pour la lecture, tous ces clichés que l'on retrouve dans l'enfance que racontent certain·es écrivain·es²⁶. » Je l'ai été, moi. Je passais beaucoup de temps à imaginer des textes fantastiques, à obtenir de bonnes notes en rédaction, à me galvaniser des compliments que ma prof de français offrait à ma mère à mon sujet lors des rencontres de parents,

²⁴ *Idem*, p. 21.

²⁵ *Idem*, p. 22.

²⁶ *Idem*, p. 97.

à produire des novélisations inspirées des films ou des séries que je consommait en quantité. Mais j'ai été fainéant. J'ai été pris à mon propre piège. Je me suis reposé sur mes lauriers. J'ai peut-être trop cru en moi à un moment donné. En réalité, mes écrits restaient inaboutis, parfois même inachevés, et mon style, lui, ne s'affinait pas. D'autres écrivaient bien mieux. Je n'étais pas suffisamment humble et j'ai été rattrapé par la honte et le sentiment d'échec inhérents à ma vie. Je n'ai pas pu continuer de m'exprimer et j'ai perdu ma voix pendant longtemps. La honte de moi-même, validée par des résultats scolaires devenus par la suite moyens, a rendu impossible l'écriture de soi, m'a rendu mutique. J'ai fini par me retrancher vers l'écriture académique, la recherche universitaire. Je rédigeais des articles d'analyses de séries fantastiques, d'autres sur les fonctions de la tension narrative et tout ce qui pouvait m'éviter d'écrire sur moi. J'écrivais des pages et des pages sur *Buffy contre les vampires*, analysant la série dans tous les sens, sous tous les aspects possibles, de la fonction narrative de sa bande originale à une lecture féministe du personnage sous l'angle de l'éthique du *care*. Sans m'en rendre compte, j'affinais mon style et je me rapprochais peu à peu des questions qui me touchaient : le regard féminin et le regard queer. J'évitais encore tout acte de création à proprement parler. Je crois que je considérais que je n'écrivais pas bien, et que parler de séries que je connaissais par cœur, dans un style très neutre, fade voire insipide, me permettait de faire illusion sur mes capacités d'écriture.

C'est là où la lecture de Jodoin trouve son sens et son intérêt, c'est là où peut-être ma voix les trouvera elle aussi. Qu'importe le parcours et les embûches qui se sont mises sur mon chemin, ce qui compte réellement, c'est d'où j'écris, et ce faisant, de parvenir à retrouver, à un moment ou un autre, ma voix. Ce qui prime avant tout, c'est que mes textes finissent par rejoindre la communauté, qu'ils s'inscrivent dans un mouvement, peu importe finalement quand. Je n'aurai jamais fini d'apprendre à écrire. Et l'héritage de la honte, c'est aussi cette porte que je sais pouvoir emprunter à force de m'essayer à retrouver ma voix. Elle mène sur un vaste réseau souterrain d'expériences et de vécus qui se croisent, s'entrelacent, s'empruntent les uns les autres, parfois s'éloignent, parfois se rejoignent, mais finalement me donnent envie d'essayer d'y tracer à mon tour mes propres mots.

« J'écris pour apprendre à prendre la parole²⁷. »

²⁷ *Idem*, p. 101.

Le camouflage

Un ami m'a dit, déjà, qu'adopter une posture de protection face à soi et aux autres, ne pas systématiquement se révéler queer dans les différentes sphères de nos vies, aller parfois jusqu'à imiter la posture dominante, tel un camouflage, tout ça constitue précisément une attitude queer. Il m'est possible de « passer pour » *straight* en adoptant les codes que la société des dominants a édictés comme normes, évitant ainsi des questionnements, des regards, des mots, des injures, des moqueries... Être capable, à la manière d'un caméléon, de circuler d'une sphère à l'autre sans se faire remarquer, est proprement ainsi une posture queer d'adaptation. Que je le veuille ou non, qu'on le veuille ou non, notre existence, nos vies, et allant par-là, nos textes déstabilisent l'identité, le genre, en tordant les étiquettes, puis en adoptant fatalement un point de vue qui s'oppose à la pensée *straight*.

C'est la figure du cyborg au sens où l'entend Donna Haraway²⁸, mais surtout telle qu'elle est convoquée par Élisabeth Spettel dans son article sur les femmes extrêmes et la technique du collage²⁹, qui m'intéresse ici. À travers le pillage d'expériences de vie qui ne sont pas les miennes, et le collage, avec lequel je recompose les morceaux épars de toutes ces vies que j'ai moi-même vécues, je m'inscris, en tant qu'auteur queer, dans un héritage qui veut qu'au cours de nos existences queer, nous nous composions, construisions et déconstruisions sans cesse. Plusieurs couches de vies se superposent qui nous permettent, grâce à l'acte de création, de jouer avec le regard de l'autre, de le provoquer et de le tromper pour ensuite tenter de s'en libérer, de le contraindre à se décentrer pour le déconstruire et qu'il adopte notre point de vue, minoritaire.

C'est là un geste qui consiste à embrasser la honte, à accepter qu'elle fasse partie intégrante de ce qui a conditionné mon existence, mon regard sur le monde, ma sensibilité, mon envie d'expulser ce qui pourrit au fond de moi, et parvenir à le jeter à la face du monde. C'est cette prise de conscience qui peut me permettre de produire de nouveaux textes, de nouvelles images propres à renouveler le langage, la forme et les histoires de mon héritage littéraire. C'est d'abord une posture d'observation, puis de protection et d'adaptation, qui enfin permet de « transformer cette

²⁸ « Une créature qui vit dans un monde post-genre. » (Donna Haraway, « Manifeste Cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle », in Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Maenan (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminisme*, Paris, Exils Éd., 2007, p. 32).

²⁹ Élisabeth Spettel, « Les artistes femmes : des esthétiques de la limite dépassée ? », in *Recherches féministes*, 27 (1), p. 161-181, 2014, en ligne, <https://doi.org/10.7202/1025463ar>.

filiation lourde à porter et qui devrait [me] vouer à la peur, à la dissimulation, à la vie nocturne, en une source d'énergie qui produit sa propre lumière³⁰ ».

La culpabilité

Je fais souvent la même erreur. Lorsque je termine un texte dont je suis fier, j'ai tout de suite envie de le partager. La fin de la rédaction des *Amours éhontées* n'a pas fait exception. Je me révèle dans ce texte, j'essaie d'outrepasser la gêne, le doute, la honte pour en faire les moteurs et les thèmes de mon écriture. Je cherche à tourner autour de tout ça afin de donner à voir des personnages presque archétypaux inspirés, pour la plupart, du réel. Néanmoins, j'oublie systématiquement que mes proches se retrouvent bien souvent incapables, malgré mes avertissements sur le caractère autofictionnel de ce qui est raconté (c'est arrangé, c'est un point de vue, c'est raccourci, coupé), de prendre la distance nécessaire entre le texte et le réel.

J'ai déjà éprouvé la réactivation de la honte à travers la confrontation avec ce que j'avais pu faire ou cacher par le passé, et qui était mis en lumière dans mes écrits. Soudain, c'est à une nouvelle émotion que je suis confronté après avoir demandé à mon plus proche ami de me relire. Il est évident que cette demande de relecture, sous prétexte d'un premier besoin de correction, cache le désir d'obtenir son avis, telle une sorte de fierté qui rejaillirait par sa validation de mon texte. Le texte, et partant de là mon statut d'auteur, n'existe qu'à travers cette validation. Mon ami se prend au jeu, ses premiers commentaires me plaisent, car ils mettent en avant une sincérité qu'il ressent dans mes mots, et qui le touche. *J'ai l'impression que cette fois, tu écris avec tes trippes*, me dit-il. C'est juste, c'est ce que j'ai choisi et que j'essaie de faire, et c'est pourquoi je pense que le genre de l'autofiction me convient mieux. Pourtant, au fil des pages, je sens que mon ami devient méfiant. Je perçois un malaise. Il se reconnaît dans cette histoire. Il sait précisément quel personnage est inspiré de lui, et il cherche alors à comprendre ce qui m'a motivé à ne mettre en récit que certains aspects de sa vie et de notre relation. Mes mots le blessent. Cette fois, si ce n'est pas la honte qui m'envahit, c'est la culpabilité.

Liv Strömquist, dans sa bande-dessinée essayistique *L'origine du monde*, écrit : « J'ai lu dans un bouquin que la différence entre la culpabilité et la honte est que l'on se sent coupable à cause de ce qu'on fait et que l'on éprouve de la honte à cause de ce qu'on est³¹. » C'est précisément

³⁰ Didier Éribon, *Une morale du minoritaire*, Paris, Flammarion, 2015, p. 11.

³¹ Liv Strömquist, *L'origine du monde*, Paris, Rackham, 2016, p.90.

ce qui se joue en moi au moment où mon ami lit mon texte. Je n'ai pas honte de ce que je raconte, qui pour moi est juste et participe d'un projet, mais je sens un poids sur mes épaules. Par mes mots, par le choix des événements que j'ai soigneusement sélectionnés, ceux que j'ai omis, écartés ou minimisés, j'ai fait rejaillir chez mon ami une blessure. Les événements sont anciens, digérés pour la plupart, ils ont même été maintes fois discutés entre nous, et pourtant, parce que je ne l'ai pas suffisamment prévenu et que je ne lui ai pas demandé l'autorisation d'utiliser ses mots à lui, des paroles qu'il a vraiment prononcées, il a l'impression d'être un monstre à mes yeux, aux siens et à ceux des potentiel·les futur·es lecteur·rices qui pourraient le reconnaître à leur tour. C'est alors lui qui a honte de ce qu'il est, incapable d'accepter qu'il s'agisse d'une construction, et moi qui culpabilise d'avoir besoin de me servir de lui, de ça, pour parvenir à créer. Je sais que je me retrouve confronté à des questions, des problèmes que maint·es écrivain·es du réel ont rencontrés, mais je ne sais pas si je suis prêt, ni capable d'y faire face et de continuer à écrire. Je suis renvoyé à l'utilisation que je fais du réel et au sens que je donne à l'autofiction. Le terme fonctionne comme un écran de protection me permettant de me dédouaner de beaucoup de choses. Si j'ai trop honte d'un passage, si on me demande des comptes, je n'ai qu'à dire que c'est de la fiction. Peut-être que ça me permet de me donner bonne conscience, de repousser la culpabilité pour garder la force et le courage d'écrire et de dire les choses comme je le souhaite. Lorsque mon ami me dit que je me retranche un peu trop facilement derrière le mythe de l'autofiction, je ne peux pas vraiment le contredire. Et je me rends compte alors de l'hypocrisie qu'il peut y avoir dans mes textes. Pour tenir mon discours au fil des pages, il m'est nécessaire de manipuler et sélectionner les éléments que je mets en fiction. En résulte fatalement ma subjectivité. Si mon ami se voit, à travers mes mots, comme un personnage devenu négatif, une sorte de gêne ou d'obstacle dans la vie du narrateur, c'est que j'en fais (peut-être) malgré moi un « opposant ». Je pensais décrire une dynamique particulière entre les deux personnages : celle d'un amour-haine et d'une codépendance parfois malsaine, parfois nécessaire, mais au final une relation forte. Toutefois, la vive réaction de mon ami, que j'ai pu constater grâce aux points d'interrogation tracés frénétiquement sur les feuilles imprimées de mon texte, me prouve que j'ai échoué à rendre compte de la complexité de cette relation. De son point de vue, je les ai réduits, lui et notre lien, à de la toxicité.

Je suis maître de l'image que je veux donner de mes personnages et de mon narrateur. Pour autant, ma honte, mon point de vue et mes projets littéraires peuvent-ils et doivent-ils faire fi de ceux qu'ils engagent et concernent ? Mon travail d'écrivain est-il de faire du mal à ceux qui

me lisent pour parvenir à créer, à apporter quelque chose au monde ? Est-ce qu'il faudrait retravailler le texte pour les ménager, ou nuancer davantage, c'est-à-dire finalement me rapprocher encore plus du réel au risque de perdre le sens que je veux donner au récit ? On peut toujours développer davantage un texte. Il me serait possible de rassurer mon ami, de faire taire ses craintes sur l'image qu'on aurait de lui si le texte était publié, en ôtant quelques phrases par-ci par-là, en changeant des mots, en ajoutant des passages insistant davantage sur les raisons positives qui lient les deux personnages. Mais ce faisant, mon texte serait-il toujours mon texte ?

Face à ces interrogations, je me retrouve incapable de répondre précisément et définitivement aux questions nées de ma culpabilité. Sans trop savoir pourquoi, je tords mes textes, j'essaie d'en gommer certains éléments, de dissimuler les traces du réel, et ce tout en sachant que personne ne sera dupe. On pourra toujours identifier de quoi ou de qui il est question dans mes textes. Apparaît alors, une fois toutes ces transformations opérées, une autre forme de culpabilité : je m'en veux d'écrire sur moi et sur les gens de mon entourage ; je m'en veux de me trahir moi-même.

Le temps

Lorsque je prends de la hauteur et que je regarde avec un peu de distance la forme de mes écrits, je remarque que, systématiquement, mes récits sont fragmentés et que la chronologie en est perturbée. Cet éclatement, pour Stéphane Martelly, est vu comme un « temps de la disjointure ». C'est en fait « celui du récit de vie, mais de la vie perdue, de la vie impossible qu'il faut soudain rapiécer et raconter, dans une sorte de nécessité que les expériences littéraires les plus formelles ne sont jamais parvenues à abolir³² ».

Un récit linéaire, chronologique, m'apparaît loin de nos réalités queer. Lorsque j'écris, il arrive souvent que les mots se forment au fil de la pensée, que je la laisse guider mes doigts sur le clavier de l'ordinateur, et que, ce faisant, les idées s'enchaînent maladroitement, que le cours des événements en train d'être racontés dévie, qu'on retourne en arrière, qu'on ait un aperçu de ce qui est à venir, que les souvenirs rejaillissent, des liens sont faits entre divers traumas, entre différentes expériences de vie. J'aime penser que mes histoires commencent par la fin, pour ensuite ponctuellement retourner aux origines, comprendre pourquoi les personnages ont raté des choses,

³² Stéphane Martelly, « Time is out of join », in Nicholas Dawson (dir.), *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, op.cit., p. 6.

comment leurs échecs et le poids de la honte les ont façonnés, puis voir de quelle manière ils sont parvenus à les dépasser et à se les réapproprier.

Le récit linéaire aurait pour effet de brider ma pensée et mon écriture, et ce faisant, l'éloignerait de mes expériences de vie. L'écriture fragmentée, elle, appelle et favorise une décentralisation de mes lignes narratives. Elle me force à réfléchir et à poser mes mots autrement, m'écartant parfois de la direction dans laquelle j'avais prévu d'aller, pour atteindre un résultat inattendu et qui ne vise pas nécessairement à se clore. Alex Noël, dans « Appeler la tornade », interprète justement le critère de la quête de l'unité narrative comme difficile à atteindre du fait même de la marginalisation dont les personnes queer sont frappées : « [...] l'unité est difficile à trouver pour une personne marginalisée, car le rapport au centre, à l'unification des lignes secondaires, est plus complexe, ne serait-ce que parce que son histoire, lorsqu'elle est représentée, a souvent été confinée aux intrigues et aux personnages secondaires³³. »

L'écriture fragmentée m'amène bien souvent à m'éloigner de mon idée de départ, du fil que je souhaite tisser ou remonter. Je m'y perds alors et peine parfois à donner un sens à ces morceaux de vie, jouant, au sein même de l'écriture, la difficile, voire indésirable unité de nos existences.

Personnage

J'aime inscrire mes personnages dans des lieux qui me sont parfois complètement ou partiellement inconnus (mais que je sais exister) et les voir essayer de trouver la voie qui leur permettra d'échapper à l'échec et à la honte. Parfois, je reprends mes expériences personnelles ; parfois, je brode autour de celles qu'on me raconte ; parfois, je soumetts mon processus de création à certains exercices d'écriture.

J'avais depuis longtemps le sentiment que je devais produire quelque chose, mais les verrous, les doutes, la peur de l'échec, justement, faisaient que ce n'était jamais « le bon moment ». Je craignais la page blanche, les clichés et les images éculées. J'ai nourri mon esprit de textes et de personnages queer, de Genet jusqu'à Tremblay, remarquant les points communs entre ces personnages, leurs auteur·rices, et moi-même. Mais c'est après la lecture de *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert, comme si l'écriture contemporaine d'un auteur d'à peu près mon âge m'offrait

³³ Alex Noël, « Appeler la tornade », in Nicholas Dawson (dir.), *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, op.cit, p. 65.

soudainement à la fois l'autorisation et la possibilité d'essayer, qu'un soir, au retour d'une soirée arrosée, j'ai décidé de sauter le pas. Moi aussi, j'allais trouver ma voix.

« Lorsque Bastien remonte la voie de chemin de fer la nuit, il ne sait jamais sur qui il va finir par tomber. » À l'époque, cette phrase d'amorce me revenait souvent à l'esprit sans que je ne sache comment la développer. Elle restait là, comme suspendue dans le temps, informe et éthérée. Je la laissais reposer en espérant qu'elle décante par magie, qu'elle finisse par prendre forme, qu'elle disparaisse un temps pour revenir autrement, plus forte, plus vraie. Je saurais alors enfin vers quel texte et quel personnage aller, vers ce Bastien qui avait un nom avant même d'être créé.

Je réalise aujourd'hui que ce sont les efforts conjugués de mes pairs, ceux qui étaient là avant moi et qui ont contribué à légitimer mon vécu, à le faire exister, qui m'ont permis de reprendre cette phrase pour, à partir d'elle, tisser un récit. M'inscrivant déjà, à l'époque de mes premiers textes, dans un parcours dont je n'avais même pas encore conscience, cet héritage queer littéraire était en train de devenir aussi le mien. Cette inscription, Étienne Bergeron me semble la cristalliser lorsqu'il écrit :

Je m'inscris dans la filiation des tricks de Renaud Camus, des chasseurs solitaires de Tom Spanbauer, des ragazzi de Pier Paolo Pasolini, des good boys d'Antoine Charbonneau-Demers, des sad boys de Gabriel Cholette, des bad boys de Juan Joseph Ollu, des petits slutboys d'amour de Kevin Lambert, des garçons magiques de Jean-Paul Daoust, des garçons perdus de Dennis Cooper, des garçons altérés de Kevin Bentley, des chiens d'Hervé Guibert. *Leur sperme littéraire engendre des fantômes* et je les laisse sciemment me contaminer. Ils sont mon Écho, je me perds dans leurs réflexions pour mieux érotiser l'ennui³⁴.

Je me rends compte que très tôt, à travers l'écriture, dans mes premiers textes d'autofiction, je tentais déjà de mettre en scène des personnages queer en quête de leur fierté. Je me souviens de l'admiration et de l'effet que les scènes d'homo-sexe mettant en scène le Querelle de Lambert ont provoqué sur moi à leur lecture. Je les voyais comme un acte de revendication. Je me souviens comment, presque par désir d'imitation, je me suis lancé le défi de parvenir, moi aussi, à écrire sans honte une scène de sexe explicite sans tomber dans la pornographie gratuite. Il fallait que mon texte parle et dise quelque chose de moi, de mon rapport à l'écriture, de l'époque dans lequel il s'inscrit et de tout cet héritage littéraire que je portais. D'une manière quasi frénétique, ce soir-là, passablement alcoolisé et donc désinhibé, je laisse mes mains taper sur le clavier et décrire des

³⁴ Étienne Bergeron, « Tu nous as caché les rivières », in Jennifer Bélanger (dir.), *Troubles, nos ombres*, Montréal, Triptyque, 2023, p. 28.

corps qui s'enlacent, s'entremêlent, dans une espèce de configuration dont j'ignore au moment de l'écriture la finalité. Ce sont ces corps, ainsi que le personnage central de mon récit, le lieu où ils se trouvent et la situation particulière dans lesquels je les place qui dictent quoi écrire à mes doigts. Ce sont aussi les heures passées à lire, puis les frustrations d'écrire sans parvenir à lâcher la bride qui, soudainement, se retrouvent libérées. Quelque chose éclate en moi. Je ne sais pas si ce qui va résulter de cette expérience aura un intérêt quelconque, s'il ne s'agira que d'un pastiche ou d'un échec de style, mais j'écris.

L'expérience terminée, lorsque je relis ces pages écrites d'une seule traite, comme mu par une force qui me dépasse, je découvre des personnages dans une quête toujours en devenir. S'ils donnent l'impression de courir après un plaisir hédoniste, en vérité, ils sont, eux aussi, comme moi, à la recherche d'une seule chose qu'ils appellent de tous leurs vœux : la voie qui leur permettrait d'échapper à l'échec et à la honte. Encore et toujours, l'échec et la honte³⁵.

Ce qui, au départ, n'était censé être qu'un exercice de style, une manière de faire sauter des verrous et de tenter de me rapprocher de ceux que j'admire, m'apparaît alors comme un travail nécessaire et important. Je ressens, pour la première fois, le sentiment de fierté d'être parvenu à un résultat que, pourtant, je n'envisageais pas, et je décide de poursuivre l'expérience. Régulièrement, la nuit, en revenant de partys, je me place face à mon ordinateur et je convoque à nouveau ce même personnage, bientôt rejoint par d'autres. Peu à peu, en multipliant les situations narratives, en explorant leur passé, leurs habitudes, les lieux queer qu'ils fréquentent, en les faisant se croiser et entrer en relation, je me rends compte qu'ielles possèdent tous et toutes, à différents niveaux, quelque chose de moi. Ce ne sont pas des alter ego, plutôt des versions fantasmées et alternatives de moi-même, des avatars qui empruntent des traits de caractères et des expériences de personnes que je connais, plus ou moins proches de moi. Mais surtout, ces personnages incarnent ce que j'aurais pu être ou devenir si mes stratégies pour supporter la honte m'avaient mené sur d'autres voies. Ainsi, par l'écriture, j'observe comment réagissent ces personnages si je les place dans des situations queer, dans des lieux queer, face à d'autres personnages queer. J'essaie de démultiplier les points de vue, de donner à voir, sans tomber dans les clichés ou la surdétermination, différents modes d'être au monde. Je crois qu'il est nécessaire de mettre en lumière la pluralité des existences

³⁵ Je m'appuie ici très fortement sur les réflexions de Jack Halberstam. J'avance ainsi l'idée qu'échouer, dans la pluralité de sens que ce mot peut revêtir, offre davantage de « manières créatives, coopératives et surprenantes d'être au monde. Échouer est une chose que les queers font et ont toujours fait d'une façon exceptionnelle », Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, Duke University Press, 2011, p. 2-3 (ma traduction).

queer et que celles-ci, malgré leurs différences, ont toutes des points et des origines communes. La honte originelle en fait intimement partie. Lorsque je décris ces vies, j'essaie moi aussi de rejoindre le monde.

Ces soirs d'écriture, grisé par l'alcool, je réalise soudain que je n'en suis encore qu'au début de mon travail.

Langage

Certains personnages, dans mes textes, ne rencontrent, dans leur quête, que des fantômes, des corps sans substance réelle et sans identité. Je ne crois pas qu'il s'agisse de paresse intellectuelle, ou de raccourcis narratifs ; il s'agit plutôt de créer des vampires sans âme qui cherchent à absorber tout ce qui émane de mes personnages. Tous agissent dans le but « de trouver [...] leur gloire par l'exploration de nouveaux plaisirs dans ces lieux hétérotopiques de toutes les libertés ; une volonté de se perdre dans l'abjection pour mieux retrouver la poésie que la honte leur a volée, et ainsi se réapproprier leur subjectivité queer³⁶ ». L'errance de tous ces personnages, principaux ou secondaires, est chaque fois la mienne tant je vois leurs parcours comme ceux qui me permettent, à moi aussi, de m'affranchir de la honte. Je mène mes protagonistes dans des espaces *queer* où elles développent leur regard sur les personnages secondaires qu'elles convoitent ou envient. De là, je cherche à transformer petit à petit ces protagonistes et les faire évoluer au fil des pages, pour les recréer autrement, le plus loin possible des clichés. Certaines apprennent, évoluent, changent, apprenant à composer avec leur honte. D'autres continuent de s'enfoncer toujours plus profondément. Elles échouent parfois à renverser la honte à travers des actes qu'elles veulent expiateurs. Et leurs échecs sont toujours dépeints de manière grandiose. Je ne pose ainsi aucun jugement sur leurs actions : elles sont, dans tous les cas, un moyen de s'affranchir de ce qui leur a été imposé par le monde.

Dans un essai intitulé « Corps cosmos // Manifeste pour un refus de l'essentialisme », Marie-Ève Kingsley rapproche ce phénomène de contrepoint, que je cherche à atteindre, de la réflexion de Gilles Deleuze sur l'importance de créer une nouvelle syntaxe. L'idée me semble centrale dans l'acte d'écriture qui m'intéresse ici :

³⁶ Étienne Bergeron, « “Fourre-moi jusqu'à ce que j'oublie que j'existe” : subjectivité queer et usage ascétique de l'abjection », in *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020, p. 149.

[L]a littérature présente déjà deux aspects, dans la mesure où elle opère une décomposition ou une destruction de la langue maternelle, mais aussi l'invention d'une nouvelle langue dans la langue, par création de syntaxe. [...] Pour écrire, peut-être faut-il que la langue maternelle soit odieuse, mais de telle façon qu'une création syntaxique y trace une sorte de langue étrangère, et que le langage tout entier révèle son dehors, au-delà de toute syntaxe³⁷.

De même, c'est peut-être sous une forme romanesque à la fois fluide et trouble que l'échec lié à la honte me semble s'exprimer le mieux. Les longues phrases qui se perdent, se cherchent, échouent presque à atteindre leur but, puis, parfois, des phrases plus courtes, trop courtes, des segments répétés, des énumérations, des rythmes binaires, ternaires qui s'enchaînent et s'accumulent, reflètent les voix honteuses. Ou pour le dire avec Jean-Pierre Martin : « le fantasme de la honte – conscience malheureuse de l'écrivain, mais aussi forme particulière de sa lucidité – est souvent au cœur de la création littéraire. La honte hante le phrasé des livres de l'aveu, elle rôde dans leur ponctuation³⁸. »

Au XIX^e siècle, nous dit Sally R. Munt, « honte » était le mot utilisé pour nommer, dans les textes, l'homosexualité ou la queeresse³⁹. Eve Kosofsky Sedgwick, dans *Épistémologie du placard*, constate à son tour que la figure rhétorique de la prétéition, qui consiste à attirer l'attention sur une chose en prétendant ne pas en parler, était sans doute celle qui était la plus utilisée dans la littérature homosexuelle⁴⁰. Plus récemment, j'ai pu remarquer que si la prétéition n'est plus employée, c'est dans cette syntaxe singulière, parfois sans verbe et/ou sans pronom personnel, que sont écrits les rêves d'Hervé Guibert dans *Le Mausolée des amants*, les fantasmes de prison chez Jean Genet ou les traumatismes de Gabrielle Boulianne-Tremblay dans *La fille d'elle-même*⁴¹. La rupture du rythme et de la syntaxe, les répétitions qui se mêlent et s'accumulent, me semblent revenir si souvent dans mon écriture et dans les textes des écrivain·es de la honte queer qui m'accompagnent que j'ai l'intuition qu'elles sont au cœur de cette écriture particulière. Je peine parfois à trouver les mots, je tourne autour, j'élude, je masque, je coupe, puis finalement, c'est lorsque je mets de côté l'écueil de toujours trop vouloir bien dire les choses que je fais tomber les

³⁷ Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993, p. 15-16, cité dans Marie-Ève Kinglsey (dir.), « Corps cosmos // Manifeste pour un refus de l'essentialisme », *11 brefs essais queers*, Montréal, Éditions somme toute, 2023, p. 23-24.

³⁸ Jean-Pierre Martin, *La honte*, Éditions du Seuil, Paris, 2006, p. 49.

³⁹ Sally R. Munt, *Queer Attachments. The Cultural Politics of Shame*, Ashgate, Hampshire, 2008, p. 86.

⁴⁰ Eve K. Sedgwick, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 212.

⁴¹ « Clac clac./ Coups de ciseaux. / Coups de marteau. / Le sol se tapisse de honte. / Les larmes dévorent mes semaines et mes mois de féminisation » (Gabrielle Boulianne-Tremblay, *La fille d'elle-même*, Montréal, Marchand de feuilles, 2021, p. 262).

verrous entravants de la honte. La force de cette écriture est triple : c'est elle qui me permet d'inscrire la honte, de la regarder en face pour ensuite la porter comme une seconde peau, cette peau qui me permettra d'atteindre une écriture décomplexée.

Le geste

Ce serait formuler une évidence que de pointer combien les actes homosexuels se disent et s'écrivent plus ouvertement dans notre littérature contemporaine. Le phénomène me semble pourtant encore relativement récent. Si des autrices ou auteurs comme Michel Tremblay conservent encore une pudeur relative dans leurs mots pour décrire les actes sexuels de leurs personnages, la génération plus récente d'auteur·rices queer, elle, ne semble pas éluder la question. D'aucuns pourraient penser qu'écrire frontalement le sexe est facile, qu'il s'agit simplement de se laisser aller à coucher sur le papier ses fantasmes les plus secrets. Il est évident que dans la somme de toutes les œuvres existantes, certaines utilisent le sexe comme un procédé narratif grossier et racoleur. Seulement, dans la littérature queer, où la question du rapport aux corps est centrale, l'écriture du sexe ne peut se faire sans révéler la posture politique de celui qui écrit.

Pendant longtemps, mes textes étaient exempts de toute description sexuelle. Ils en étaient littéralement amputés tant j'avais honte de dévoiler cette partie de moi, mes désirs, mes fantasmes, nos représentations n'étant jamais bien loin de ce que l'on ressent. Je croyais qu'il fallait un talent particulier pour parvenir à décrire la sexualité, pour en éviter les clichés, les lieux communs, pour ne pas tomber dans le pornographique. J'utilisais alors à foison l'ellipse et la prétérition. Encore une fois, c'est une conversation, pendant laquelle un ami me fait remarquer que nous ne sommes plus dans une époque du secret, honteux et caché, et qu'il est nécessaire de décrire les actes pour ce qu'ils sont, que je me décide de m'y confronter. Peut-être avais-je besoin, à ce moment-là, d'une caution ou d'une validation, mais depuis, je m'impose de me confronter à l'écriture du sexe pour ne pas « ôter à l'homosexualité sa dimension pleinement subversive [qui] la considér[ait] hors sexe, comme une pure abstraction⁴² ». La peur d'être dévoilé à travers mes mots n'est pas pour autant disparue. Je m'interroge souvent, dans mon processus d'écriture, sur la pertinence, la nécessité de tout dire, de tout écrire de la sexualité des personnages, surtout à une époque où nombre de textes ou de films s'en sont déjà emparés.

⁴² Thomas Clerc, « Préface », in Guillaume Dustan, *Œuvres I*, Paris, P.O.L., 2013, p. 14.

Dans un autre ordre d'idées, mais qui me semble prendre racine dans le même geste, si je désire donner la mort à un de mes personnages queer, est-ce que je m'inscris automatiquement dans ce surdéterminisme intériorisé hérité de la honte et de la répression qui fait de ces personnages des parias que la bonne société doit punir et supprimer ?

Lors de la rédaction d'un précédent roman, je m'étais demandé si je devais faire mourir mon personnage principal à la fin. Je me suis vite rendu compte que c'était un cliché, et que ça ne servait à rien, dans le récit. En fait, ce n'était pas lui qui devait disparaître, mais un autre personnage. Je ne voulais pas éluder la mort sous prétexte qu'on est « habitué » à voir mourir les personnages queer dans les œuvres de fiction, mais il fallait que cette mort-là soit justifiée, qu'elle serve à faire avancer le récit et à éclairer mon propos. La mort d'un personnage queer doit permettre aux autres personnages queer de réaliser quelque chose, ou sinon, de se perdre davantage.

De là apparaît une seconde question : ne devrions-nous offrir aux personnages queer que des existences et des expériences positives, des représentations qui les intègrent comme par magie dans une histoire qui n'est ni la leur, ni la nôtre ?

Je m'interroge encore aujourd'hui. Les réponses résident sans doute dans la manière de penser et de poser le geste d'écriture, car polir les vies queer n'est pas, non plus, sans danger. S'il faut présenter des modèles positifs par opposition à un archétype misérabiliste et fataliste, c'est indéniable, partir du principe que les combats d'aujourd'hui sont déjà gagnés, c'est prendre le risque de créer des narrations où la tolérance et l'acceptation de l'autre va de soi, comme si l'homophobie, la transphobie, l'enbyphobie (que le dictionnaire de mon traitement de texte souligne en rouge)... n'existaient plus. Montrer ce que le monde devrait être peut avoir pour effet de gommer les rapports de domination et les répressions que nous subissons au quotidien. Tant qu'il y aura du racisme, de la misogynie et de l'homophobie (indifféremment intériorisés, assumés, systématisés), il ne sera pas possible de présenter des histoires exemptes de tout ce que nous vivons et avons vécu, ce legs sombre, triste, empreint de douleurs, marqué par la mort et la honte.

Écrire queer

Les scènes de « queer-sexe » trouvent dans mes écrits leur place et leur justification transgressive. Mais je comprends qu'il me manque toujours des images, une manière d'écrire queer qui déjouerait les manières traditionnelles de représenter ces scènes et qui permettrait ainsi de nous

placer, mes textes et moi, dans la posture de celui qui cherche à s'extraire des normes de genre et de sexe, tout en remettant en question le regard culpabilisant que la société lui a imposé.

Il s'agit en réalité, ici, pour moi, de repenser l'écriture de la sexualité afin de la faire entrer de plein fouet dans l'écriture queer, et que mes textes participent à changer les représentations. Et je pense qu'une des pistes qu'il m'est alors possible d'explorer est mon positionnement en tant qu'auteur : pour qui est-ce que j'écris en réalité ?

Un ami à qui j'avais fait lire un de mes textes mettant en scène un personnage queer, travailleur du sexe sur le net, m'avait offert pour seule critique que je semblais écrire pour *des straights ne connaissant rien au camsex, et ne sachant rien de nos vies*. Cette remarque m'est alors apparue obscure et dénuée de sens jusqu'à tout récemment tant je ne voyais pas comment je pouvais ne pas écrire automatiquement pour ma communauté. Pourtant, après la lecture de l'autofiction *La prochaine fois que tu mordras la poussière*, dans laquelle le jeune auteur Panayotis Pascot narre derrière son narrateur une histoire de coming-out, je suis tombé sur une critique semblable à celle que m'avait faite mon ami, dans un article du zine Trou Noir :

Ainsi Panayotis Pascot ne vient pas à nous, chez les pédés. C'est une partie des nôtres qui nous est dérobée, qui va vers l'assimilation, vers une sorte d'hétérosexualité homo, prenant tous les hésitants avec, hétérosexuels qui resteront hétérosexuels quand bien même ils se mettraient à s'enculer, c'est-à-dire que rien n'est en passe d'être dépassé qu'une affaire de préférence pour les teubs. Et le genre, donc ? Et la famille ? Le Capital ? Et la police ? LA POLITIQUE, DANS « NOTRE » HOMOSEXUALITÉ⁴³ ?

En cause, certains passages interrogeant les normes de genre, et notamment comment le genre s'exprime de manière très binaire et hétérocentrée lorsque le narrateur se voit appliquer du vernis à ongles par sa sœur. Ce que Pouget critique, dans ce fragment de l'histoire, c'est précisément le regard hétéronormativisant du narrateur qui, selon iel, ne peut se justifier par le seul truchement narratif. Panayotis Pascot, dans son écriture, ne serait pas assez queer. Ce constat réactive, chez moi, des peurs anciennes : et si, moi aussi, dans mes textes, dans mon positionnement, dans ma pensée et même dans ma vie, je n'étais pas assez queer ? Car au sein même de notre communauté, on peut nous reprocher de ne pas être « assez », de ne pas être dans la « norme », invalider notre acte de création, réactiver le rejet et l'impression d'échec :

⁴³ Marie-Mariette Pouget, « Panayotis Pascot – Succomber puis périr », *Trou Noir*, Automne 2023, en ligne, <https://www.trounoir.org/Panayotis-Pascot-Succomber-puis-perir#nh3-18>.

À une époque où ce n'est plus tant notre orientation sexuelle que les spécificités de notre subjectivité/sensibilité queer qui provoquent le malaise et la honte, nous sommes témoin d'une réactualisation du décalage social, de la solitude et de l'angoisse du rejet chez le sujet gay qui craint d'être anormal, *même* au sein de sa propre communauté formatée. Nous éprouvons alors la douloureuse certitude d'être fondamentalement inadéquats et indignes d'être aimés, ce qui nous pousse à nous effacer de l'ordre social en nous isolant dans des lieux où il nous est possible de vivre sous le couvert de la « non-identité⁴⁴ ».

Je crois fermement que les normes doivent être interrogées, remises en question par les dissident·es du genre, quel·les qu'ielles soient. C'est par la multiplication des points de vue, des expériences, des styles d'écriture, qu'on parvient à produire de nouveaux textes, à renouveler la littérature et à avancer. Peut-être, pour le dire avec les mots de Pierre-Luc Landry, est-ce que dans ma description des usages et des pratiques des sites de camsex, j'avais voulu « raconter l'homosexue sans parler d'homosexualité, sans parler d'égalité, de mariage, de droits, de normes [...]. Pas de discours rassurant : que du cul⁴⁵ ». Pourtant, si je comprends bien les deux points de vue, à savoir qu'on peut tout à la fois mettre de l'avant ce qui nous distingue de l'hétérocisnorme ou au contraire ne pas s'en soucier, il m'apparaît aujourd'hui qu'écrire le sexe queer peut se révéler un moteur créateur, et partant de là, écrire la honte peut initier un mouvement de libération de la parole. Jorge Calderón, lui, y voit « une puissance de “shattering” [destruction] et de “self-shattering” [autodestruction], c'est-à-dire une puissance qui peut faire voler en éclats le sujet, la subjectivité, la subjectivation et l'assujettissement⁴⁶ ». C'est sans doute cet aspect de remise en cause et de destruction des normes, des verdicts et de tout ce qui régule et contrôle les individus qu'il manquait dans mon texte à l'époque, et qui en aurait fait un récit queer du retournement de la honte.

De l'hontologie à l'autohontofiction

Dans *Une idée simple*, Yvon Rivard soutient que la question la plus importante, pour un·e auteur·rice (et c'est peut-être encore plus vrai dans le cas de l'écriture de soi), n'est pas « qui suis-je ? », mais « que dois-je faire ? » En voulant écrire « ma » vie, je me rends compte qu'elle n'est pas simple. Je pourrais même écrire au pluriel : ces différentes vies que j'ai pu vivre ne sont pas simples. Je continue sans cesse de les réécrire.

⁴⁴ Étienne Bergeron, « “Fourre-moi jusqu'à ce que j'oublie que j'existe” : subjectivité queer et usage ascétique de l'abjection », in Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard, *QuébeQueer, op.cit.*, p. 141.

⁴⁵ Pierre-Luc Landry, « *Playlist*. Tomber amoureux de tous les gars qui existent – même dans les livres », in *Pulpe*, Montréal, Québec Amérique, 2017, p. 210.

⁴⁶ Jorge Calderón, « *Hosanna*, l'art queer du “flop” », in *QuébeQueer, op.cit.*, p. 286.

Ainsi si l'hontologie⁴⁷, la honte queer originelle, est bien ce qui conditionne mon existence et mon acte créateur, c'est sans aucun doute – et j'en fais l'épreuve à chaque fois que j'inscris des mots sur une page – « que ce travail que l'on doit faire sur soi pour s'accepter soi-même est producteur de la nouveauté, du temps et de l'histoire⁴⁸. »

La tâche que je me suis donnée, peut-être sans m'en rendre d'abord compte, est de penser, voir, raconter le monde, mon monde, mais aussi l'imaginer, l'inventer, tout en l'insérant dans le mouvement de la vie. Ainsi, mon écriture, loin d'être un acte solitaire, égoïste et futile, me rapproche un peu plus à chaque fois du réel.

Mon passage d'une écriture détachée, à la troisième personne, à une écriture au « je », plus intime, directe et exposée, est symptomatique de cette ouverture sur le monde. Dans ma jeunesse, les récits écrits à la première personne me gênaient. Les romans qu'on nous faisait lire à l'école, et qui étaient écrits à la première personne avec une focalisation interne, me semblaient souffrir d'une subjectivité trop forte. Je préférais les textes en focalisation omnisciente, où le ou la narrateur·rice savait tout des personnages, pouvait tout en dire, tout raconter et tout prévoir. Mes premiers textes étaient ainsi construits suivant ce modèle. Ce n'est que bien plus tard, à force de vivre et de forger ma culture littéraire, que me sont apparues toute la beauté et la complexité d'une écriture à la première personne. Aujourd'hui, c'est presque l'inverse qui se produit : je me méfie des textes écrits à la troisième personne. Même si je sais qu'ils peuvent être un masque, une barrière protectrice, je leur préfère les textes écrits au « je ».

Parvenir moi-même à écrire en utilisant ce pronom ne s'est pas fait du jour au lendemain. Avant mon arrivée à Montréal pour travailler mon écriture, je prenais beaucoup de distance avec mes textes. Certains fragments des *Amours éhontées*, ceux que je faisais lire au tout début de mon travail, par exemple, étaient même écrits à la troisième personne avant que je ne les modifie au fil des relectures, de ma prise de conscience et de pouvoir sur mon histoire.

Il est certain que les cours de création que j'ai pu suivre m'ont confronté à cette réflexion et m'ont poussé à expérimenter, puis à donner de la valeur à ce point de vue qui est généralement expulsé des universités françaises, et qu'on essaie de toucher à travers un « nous » timide dont on ne sait même pas qui il représente vraiment.

⁴⁷ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 209.

⁴⁸ Didier Éribon, *Une morale du minoritaire, op.cit.*, p. 93.

L'écriture à la première personne a été une libération. Alors que je me cachais très probablement derrière mes personnages, niant les construire à partir de ma propre expérience, écrire au « je » m'a permis d'apprivoiser ma honte, de mieux la comprendre, de la regarder en face et la décortiquer. Même s'il est évident qu'un·e narrateur·rice-personnage n'est pas nécessairement l'auteur·rice, et que je pratique l'autofiction (et non l'autobiographie), ce point de vue est plus direct et revendicatif. Je suis passé de la dissimulation, de la honte, à l'assumption, puis à la revendication, à travers ce que Jules Gagnon-Hamelin appelle l'autohontobiographie.

Ce néologisme « témoign[e] de la persistance-résurgence de la honte sociale des minoritaires et se nourri[t] donc non d'une linéarité mais de ces allers retours temporels, retraçant par extension les reculs, stagnations et progrès sociaux⁴⁹. » Bien que j'aime peu l'idée d'autobiographie contenue dans le mot, je rejoins Gagnon-Hamelin quand il affirme qu'en réalité, l'autofiction fonctionne de la même manière. C'est à travers l'*autohontofictionnalisation* de mes expériences que je parviens à rejoindre le monde.

Mon homosexualité, ma queeresse que j'ai d'abord vécues comme honteuses, comme des échecs face aux normes rigides de la société et de la famille, m'ont poussé dans certains retranchements. La victimisation et la culpabilité sont ainsi des thèmes et des procédés récurrents dans mes textes. Toutefois, c'est en parvenant à les écrire, à les voir comme une trajectoire, allant de l'autre (la troisième personne) à moi-même (le « je »), que je peux parvenir à passer précisément de la honte à la fierté.

Je n'en aurai jamais fini avec la honte, elle est inscrite en moi comme cette balle qu'on ne peut plus déloger. Mais il ne s'agit pas seulement de me centrer sur moi dans mes textes, et encore moins d'offrir une représentation victimisante et misérable de ma vie. Au contraire, c'est précisément un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, de moi vers le monde qui est au cœur de mes récits. Ce n'est pas tant échapper à la honte par une fierté de façade qui m'importe, ici, mais de la rendre plus palpable afin de pouvoir agir sur elle, de la modeler et de la façonner. Au-delà de tout ce que je continue d'explorer, le mouvement qui m'anime me dirige dans une seule direction : être fier d'écrire ma honte.

⁴⁹ Jules Gagnon-Hamelin, *Persister dans la honte*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, novembre 2019, p. 176.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES THÉORIQUES ET ESSAIS

- Ahmed, Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2014.
- Barthes, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- Bourcier, Sam, *Queer Zones. La trilogie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018.
- Butler, Judith, *Troubles dans le genre*, Paris, Éditions de la découverte, 2005.
- Colonna, Vincent, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.
- Connel, Raewyn, *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2014.
- Dawson, Nicholas, Rosso, Karine, *Nous sommes un continent*, Montréal, Triptyque, 2021.
- Delaume, Chloé, *La Règle du Je. Autofiction : un essai*, Paris, PUF, 2010.
- De Lauretis, Teresa, *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, Paris, La Dispute, 2007.
- Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993.
- Despentes, Virginie, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2007.
- Dorais, Michel, *De la fierté à la honte. 250 jeunes de la diversité sexuelle se révèlent*, Montréal, VLB éditeur, 2014.
- Dorlin, Elsa, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, PUF, 2008.
- Downs, Alan, *The Velvet Rage*, New York, Hachette, 2012.
- Dreyfus, Arthur, Fernandez, Dominique, *Correspondance Indiscrète*, Paris, Grasset, 2015.
- Éribon, Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Flammarion, 2012.
- Éribon, Didier, *Une morale du minoritaire*, Paris, Flammarion, 2015.
- Éribon, Didier, *Théories de la littérature. Système du genre et verdicts sexuels*, Paris, PUF, 2015.
- Garrigues, Pierre, *Poétiques du fragment*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Grandena, Florian, Landry, Pierre-Luc, *La guerre est dans les mots et il faut les crier*, Queer Triptyque, Montréal, 2022.
- Halberstam, Jack, *The Queer Art of Failure*, Duke University Press, 2011.

- Halperin, David, *Saint Foucault*, EPEL, 2000.
- Hocquenghem, Guy, *Le désir homosexuel*, Paris, Fayard, 2020 (1972).
- Jodoin, Benoit, *Pourquoi je n'écris pas. Réflexions sur la culture de la pauvreté*, Montréal, Triptyque, 2024.
- Lacan, Jacques, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.
- Leblanc, Guillaume, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.
- Leblanc, Guillaume, *Les maladies de l'homme normal*, Paris, Vrin, 2007.
- Martin, Jean-Pierre, *La honte*, Éditions du Seuil, Paris, 2006.
- Munt, Sally R., *Queer Attachments. The Cultural Politics of Shame*, Ashgate, Hampshire, 2008.
- Naze, Alain, *Manifeste contre la normalisation gay*, Paris, La Fabrique éditions, 2017.
- Niedergang, Pierre, *Vers la normativité queer*, Toulouse, Blast, 2023.
- Preciado, Paul B., *Testo junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008.
- Preciado, Paul B., *Un appartement sur Uranus*, Paris, Grasset, 2019.
- Preciado, Paul B. *Je suis un monstre qui vous parle*, Paris, Grasset, 2020.
- Preciado, Paul B., *Dysphoria mundi*, Paris, Grasset, 2022.
- Strömquist, Liv, *L'origine du monde*, Paris, Rackham, 2016.
- Susini-Anastopoulos, Françoise, *L'Écriture fragmentaire : Définitions et enjeux*, Paris, PUF, 1996.
- Sedgwick, Eve K., *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- Vanasse, Alexandre, « Écrire Queer », *Lettres Québécoises*, Montréal, numéro 178, Septembre 2020.

EN LIGNE

- Arrizubieta, Esther Gabiola, *De l'homosexuel au queer : art et différence dans l'œuvre de Michel Tremblay*, Thèse de doctorat en études en langue et littérature française et italienne, Université de Valence, 2015, en ligne,
 <<https://mobiroderic.uv.es/bitstream/handle/10550/45629/TESIS%20ESTHER%20GABIOLA.pdf?sequence=1&isAllowed=y>>.

Gagnon-Hamelin, Jules, *Persister dans la honte*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, UQÀM, novembre 2019, en ligne, <<chrome-extension://efaidnbmnnnibpcajpcglclefindmkaj/https://archipel.uqam.ca/13771/1/M16436.pdf>>.

Pouget, Marie-Mariette, « Panayotis Pascot – Succomber puis périr », *Trou Noir*, Automne 2023, 8 novembre 2023, en ligne, <<https://www.trounoir.org/Panayotis-Pascot-Succomber-puis-perir#nh3-18>>.

Riaz, Mashal, *Tabous et transgressions sexuels dans l'œuvre de Michel Tremblay. Une étude psycho-sociocritique*, Thèse de doctorat en études françaises de l'Université de York, Toronto, 2017, en ligne, <https://yorkspace.library.yorku.ca/xmlui/bitstream/handle/10315/34382/Riaz_Mashal_PhD_2017.pdf?sequence=2&isAllowed=y>.

Spettel, Élisabeth, « Les artistes femmes : des esthétiques de la limite dépassée ? », in *Recherches féministes*, 27 (1), 161-181, 2014, en ligne, <<https://doi.org/10.7202/1025463ar>>.

ARTICLES ET CHAPITRES DE LIVRES

Baillargeon, Mercédès, « Accepter le doute : écrire dans le contexte universitaire néolibéral », in Florian Grandena, Eric Mathieu, *Échecs et vomissement. Réflexions sur l'insuccès comme mode de vie et philosophie*, Montréal, Somme toute, 2023.

Bergeron, Étienne, « “Fourre-moi jusqu'à ce que j'oublie que j'existe” : subjectivité queer et usage ascétique de l'abjection », in Boisclair, Isabelle, Landry, Pierre-Luc, Poirier Girard, Guillaume, *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.

Bergeron, Étienne, « Tu nous as caché les rivières », in Jennifer Belanger (dir.), *Troubles, nos ombres*, Montréal, Triptyque, 2023.

Boisclair, Isabelle, Landry, Pierre-Luc, Poirier Girard, Guillaume (dir.), « La pensée Queer », in *QuébeQueer, Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.

Bourdeau, Loïc, « *Queues* théorie, ou le “suçage” comme mode de vie », in Boisclair, Isabelle, Landry, Pierre-Luc, Poirier Girard, Guillaume (dir.), *Québecqueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.

Calderón, Jorge, « *Hosanna*, l'art queer du “flop” », in Boisclair, Isabelle, Landry, Pierre-Luc, Poirier Girard, Guillaume (dir.), *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.

- De Lauretis, Teresa, « Queer Texts, Bad Habits and the Issue of a Future », *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 17, n°2-3, Juin 2001.
- Desombre, Camille/Foucher, Matthieu, « Pédés dans la peau », in Florent Manelli (dir.), *Pédés*, Paris, Éditions Points, 2023.
- Giguère, Nicholas, Lambert, Kevin, « L'écriture comme main tendue », in *Lettres Québécoises*, Montréal, numéro 178, Septembre 2020.
- Haraway, Donna, « Manifeste Cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle », in Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Maenan (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminisme*, Paris, Exils Éd., 2007.
- Kinglsey, Marie-Ève, « Corps cosmos // Manifeste pour un refus de l'essentialisme », *11 brefs essais queers*, Montréal, Éditions somme toute, 2023.
- Lambert, Kevin, « Il arrive que mes livres choquent. Réflexion sur la représentation et la normalisation », in Nicolas Dawson et al. *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, Montréal, Nota Bene, 2021, p. 97-124.
- Lambert, Kevin, « Est-on coupable d'écrire? », in Florian Grandena, Eric Mathieu, *Échecs et vomissement. Réflexions sur l'insuccès comme mode de vie et philosophie*, Montréal, Somme toute, 2023.
- Manelli, Florent, Avant-Propos, in *Pédés*, Paris, Éditions Points, 2023a.
- Manelli, Florent, « Paris-Perpignan », in *Pédés*, Paris, Éditions Points, 2023b.
- Martelli, Stéphane, « Time is out of join », in Nicholas Dawson et al., *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, Montréal, Nota Bene, 2021.
- Noël, Alex, « Appeler la tornade », in Nicholas Dawson et al., *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, Montréal, Nota Bene, 2021.
- Rivard, Yvon, « L'héritage de la pauvreté », in *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, 2006.
- Scott, Corrie, « Le temps queer et québécois au féminin », in *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2020.
- Siemsen, Thora, « Les garçons ne pleurent jamais : le corps politique d'Édouard Louis », *Ssense*, 21 juin 2019.
- Tardif, Dominic, « Les nouveaux mâles de la littérature québécoise », *Le Devoir*, 29 septembre 2018.
- Trudeau Beaunoyer, Karianne, « Autoportrait en arrêts sur images », in Nicholas Dawson et al., *Se faire éclaté·e. Expériences marginales et écriture de soi*, Montréal, Nota Bene, 2021.

Turcotte, Louise, « La révolution d'un point de vue », in Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018.

Vincent, Anthony, « Peau noire, masque arc-en-ciel », in Florent Manelli (dir.), *Pédés*, Paris, Éditions Points, 2023.

Wittig, Monique « Le point de vue, universel ou particulier », in *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018a.

Wittig, Monique, « Le cheval de Troie », in *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018b.

ŒUVRES LITTÉRAIRES

Forget, Jean-Guy, *After*, Montréal, Hamac, 2018.

Baldwin, James, *La Chambre de Giovanni*, Paris, Payot & Rivages, 1998.

Bécotte, Jonathan, *La Chambre éteinte*, Montréal, Léméac, 2022.

Béguin, Victor, *Les Garçons interludes*, Montréal, Hamac, 2022.

Belcourt, Billy-Ray, *Histoire de mon corps bref*, Montréal, Queer Triptyque, 2023.

Bergeron, Chris, *Valide*, Montréal, XYZ, 2021.

Bérubé, Pascale, *Trop de Pascale*, Montréal, Queer Triptyque, 2023.

Boulerice, Simon, *Géolocaliser l'amour*, Montréal, Les Éditions de Ta Mère, 2016.

Boulianne-Tremblay, Gabrielle, *La Fille d'elle-même*, Montréal, Marchand de feuilles, 2021.

Chacour, Éric, *Ce que je sais de toi*, Montréal, Alto, 2023.

Charbonneau-Demers, Antoine, *Coco*, Montréal, VLB, 2016.

Charbonneau-Demers, Antoine, *Good Boy*, Montréal, VLB, 2018.

Charbonneau-Demers, Antoine, *Baby Boy*, Montréal, Les Éditions du Parc en face, 2020a.

Charbonneau-Demers, Antoine, *Daddy*, Montréal, VLB, 2020b.

Cholette, Gabriel, *Les Carnets de l'underground*, Montréal, Queer Triptyque, 2021.

Cyr, Sam, *Lamentable*, Montréal, KO Éditions, 2022.

Darsigny, Marie, *Trente*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008.

Dawson, Nicholas, *Désormais ma demeure*, Montréal, Queer Triptyque, 2021.

- Delorme, Wendy, *Quatrième génération*, Paris, Points, 2022 (2007).
- Dreyfus, Arthur, *Histoire de ma sexualité*, Paris, Gallimard, 2014.
- Drouin, Mélodie (dir.), *Nos Hontes vous reviendront armées*, Montréal, Hamac, 2022
- Dustan, Guillaume, *Œuvres I* (préface de Thomas Clerc), Paris, P.O.L, 2013.
- Ethier, Catherine, *Une Femme extraordinaire*, Montréal, Stanké, 2022.
- Ernaux, Annie, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997.
- Gagnon Chainey, Benjamin, *Candy*, Montréal, Hélotrope, 2023.
- Garcia, Tristan, *La Meilleure part des hommes*, Paris, Gallimard, 2008.
- Gardell, Jonas, *N'essuie jamais de larmes sans gants*, traduit par Jean-Baptiste Coursaud et Lena Grumbach, Montréal, Alto, 2018.
- Genet, Jean, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Paris, Gallimard, 2015 (1948).
- Genet, Jean, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1982 (1949).
- Genet, Jean, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, 1993 (1953).
- Giguère, Nicholas, *Queues*, Québec, Hamac, 2017.
- Guibert, Hervé, *Fou de Vincent*, Paris, Les éditions de Minuit, 1989.
- Guibert, Hervé, *Le Mausolée des amants. Journal : 1976-1991*, Paris, Folio, 2001.
- Guy-Béland, Julien, *Vos Voix ne nous atteindront plus*, Montréal, Hélotrope, 2019.
- Guy-Béland, Julien, *Pas besoin d'ennemis*, Montréal, Hélotrope, 2022.
- Korneliussen, Niviaq, *La Vallée des fleurs*, traduit par Inès Jorgensen, Saguenay, La Peuplade, 2022.
- Lambert, Kevin, *Tu aimeras ce que tu as tué*, Montréal, Hélotrope, 2017.
- Lambert, Kevin, *Querelle de Roberval*, Montréal, Hélotrope, 2018.
- Landry, Pierre-Luc, « *Playlist. Tomber amoureux de tous les gars qui existent – même dans les livres* », in *Pulpe*, Montréal, Québec Amérique, 2017.
- Lapierre, René, *Aimée soit la honte*, Montréal, Les herbes rouges, 2010.
- Leblanc, Éric, *Le Bleu des garçons*, Montréal, Hamac, 2020.
- Leduc, Violette, *Thérèse et Isabelle*, Paris, Gallimard, 2000 (1966).

- Leroux, Mathieu, *Dans la cage*, Montréal, Héliotrope, 2013.
- Leroux, Mathieu, *Avec un poignard*, Montréal, Héliotrope, 2020.
- Louis, Édouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014.
- Louis, Édouard, *Histoire de la violence*, Paris, Points, 2016.
- Maréchal, Maël, *La Minotaure*, Montréal, Queer Triptyque, 2019.
- Mishima, Yukio, *Confession d'un masque*, Paris, Gallimard, 2011 (1944).
- Nelson, Maggie, *Les Argonautes*, traduit par Jean-Michel Thérout, Montréal, Queer Triptyque, 2017.
- Pascot, Panayotis, *La Prochaine fois que tu mordras la poussière*, Paris, Stock, 2023.
- Paradis, Francis, « Les chiots », in Jeannot Clair, Clara Dupuis-Morency (dir.), *Moebius*, numéro 164, Montréal, hiver 2020.
- Riboulet, Mathieu, *Avec Bastien*, Lagrasse, Éditions Verdier, 2010.
- Smith, Michael V., *Ceci est mon corps*, traduit par Benoît Laflamme, Montréal, Queer Triptyque, 2019.
- Rushdie, Salman, *La Honte*, traduit par Jean Guilloineau, Paris, Gallimard, 1997.
- Tincelin, Adel, *On n'a que deux vies. Journal d'un transboy*, Paris, Cambourakis, 2019.
- Tremblay, Michel, *La Duchesse de Langeais*, Montréal, Léméac, 1976.
- Tremblay, Michel, *Des Nouvelles d'Édouard*, Montréal, Léméac, 1984.
- Tremblay, Michel, *La Nuit des princes charmants*, Montréal, Léméac/Actes Sud, 1995.
- Tremblay, Michel, *Quarante-quatre minutes, Quarante-quatre secondes*, Montréal, Léméac/Actes Sud, 1997.